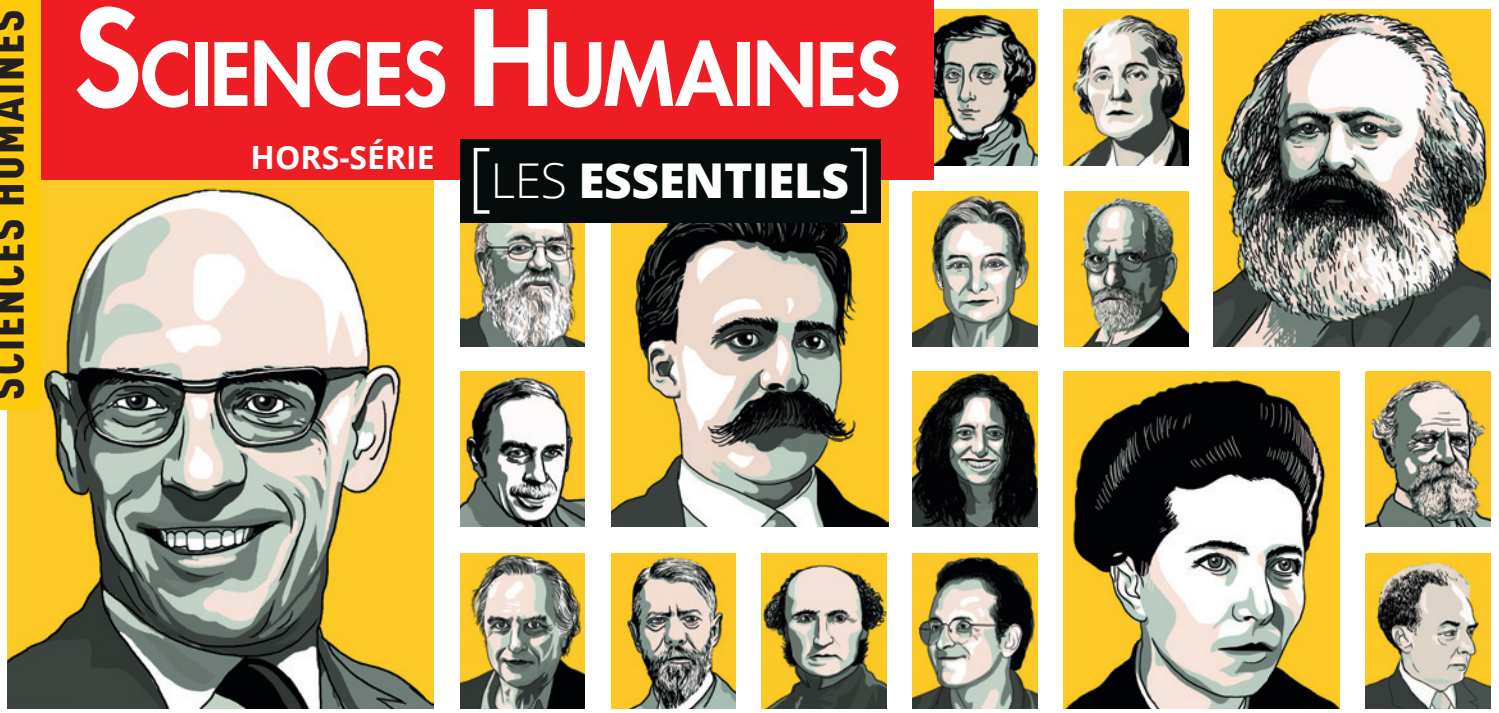
SCIENCES HUMAINES

SCIENCES HUMAINES

HORS-SÉRIE

[LES **ESSENTIELS**]



LES 100 PENSEURS DES SCIENCES HUMAINES

M 01428 - 3H - F: 12,50 € - RD

PRÉPAREZ VOS **EXAMENS** ET VOS **CONCOURS** AVEC **SCIENCES HUMAINES**

Les Essentiels
188 pages
Prix 12,50 €

La culture générale pour tous !

100 auteurs incontournables

Les Essentiels
172 pages
Prix 12,50 €

Guide Philo
160 pages
Prix 9,80 €

Le vademecum de la philo

Les grandes idées politiques
88 pages
Pvrix 8,50 €

Les grandes familles politiques actuelles

Histoire, idées, fractures, enjeux et cousinages européens

Sur commande page 170 ou par téléphone au 03 86 72 07 00
ou sur www.scienceshumaines.com

SCIENCES HUMAINES

38, rue Rantheaume, BP 256
89004 Auxerre Cedex
SAS Sciences Humaines communication
Principal associé Jean-François Dortier

REPRÉSENTANT LÉGAL ET DIRECTEUR DE PUBLICATION : Jean-François Dortier

SERVICE CLIENTS
VENTES ET ABONNEMENTS
03 86 72 07 00
Bénédicte Marrière - Magaly El Mehdi
Mélina Lanvin - Sylvie Rilliot

RÉDACTION
RÉDACTRICE EN CHEF
Héloïse Lhérété

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Christophe Rymarski

CONSEILLÈRE DE LA RÉDACTION
Martine Fournier - Martha Zuber

RÉDACTEURS
Hélène Frouard - Nicolas Journet
Jean-François Marmion - Maud Navarre
Alizée Vincent - Louisa Yousfi

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION ET RÉVISION
Renaud Beauval - Brigitte Ourlin

DIRECTION ARTISTIQUE
Isabelle Mouton

ICONOGRAPHIE
Hugo Albandea

DOCUMENTATION
Alexandre Lepême

SITE INTERNET
Clément Quintard

WEBMESTRE
Steve Chevillard

MARKETING COMMUNICATION
DIRECTRICE COMMERCIALE ET MARKETING
Nadia Latreche : 03 86 72 07 08

PROMOTION DIFFUSION
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28

PUBLICITÉ
Mistral Média - 22, rue La Fayette - 75009 Paris

DIFFUSION
• En kiosque : Presstalis
Contact diffuseurs : À juste titres - Benjamin Boutonnet
• En librairie : Pollen

ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES
Agathe Guillot

SERVICES ADMINISTRATIFS
RESPONSABLE ADMINISTRATIF ET FINANCIER
Annick Total

COMPTABILITÉ
Jocelyne Scotti - Coraline Quimbre - Sandra Millet

FABRICATION PHOTOGRAVURE PRÉPRESSE
Natacha Reverre

IMPRESSION
Corelio PRINTING
Keerstraat 10, B-9420 Erpe-Mere
Belgique

Origine du papier : Allemagne
Taux de fibres recyclées : 11%
Certification : PEFC
Ptot Kg/t : 0,03

PEFC Certified
This product is from sustainably managed forests and controlled sources
PEFC
PEFC/07-31-107
www.pefc-france.org

ACPM OJD DIFFUSION

CONCEPTION GRAPHIQUE DE LA COUVERTURE
Clément Quintart

Titres et chapôs sont de la rédaction.
Commission paritaire : 0522 D 81596
ISSN : 1778-056X

[ÉDITO]

CENT AUTEURS ESSENTIELS

Les sciences humaines sont les plus jeunes d'entre toutes les sciences : elles n'ont qu'à peine plus de deux siècles, durant lesquels la recherche des faits, l'observation directe, l'expérience et le laboratoire deviennent leur marque de fabrique, et les sciences naturelles, leur boussole. Mais leur divorce d'avec la philosophie ne les dispense pas de recouper sa route chaque fois que le souci de découvrir exige de savoir d'abord ce que l'on cherche

Le 19e siècle est celui de l'histoire et de l'évolution. Au tournant du 20e siècle, les disciplines s'affirment : sociologie, linguistique, psychologie, économie, anthropologie connaissent leur âge classique. Le 20e siècle verra se déployer des écoles, des courants et des grands récits : positivisme, marxisme, béhaviorisme, libéralisme, structuralisme, néoévolutionnisme, cognitivisme… Ils rivalisent souvent et se succèdent sur le devant de la scène, avant de laisser la place à un grand soupçon : et si le progrès apparent du savoir n'était au fond qu'une illusion, ou pire, le voile trompeur d'obscurs intérêts ? À cette autocritique les sciences humaines se sont montrées résilientes, et ont résisté par la spécialisation. Mais tous les chercheurs ne s'y sont pas résignés et l'ambition d'une nouvelle synthèse est toujours présente.

Sciences Humaines a réuni pour vous dans ces pages plus de 100 auteurs et 100 œuvres ayant jalonné cette aventure, dont il est clair que la fin n'est pas près d'être atteinte.

> **Nicolas Journet**

SOMMAIRE

Hors-série
Les 100 penseurs des sciences humaines

1800-1914
Les pères fondateurs

08- Adam SMITH
10- Alexis TOCQUEVILLE
12- Charles DARWIN
14- John Stuart MILL
15- Lewis H. MORGAN
16- Karl MARX
18- Jules MICHELET
20- Edward Burnett TYLOR
21- Wilhelm WUNDT
22- Léon WALRAS
24- Herbert SPENCER
25- Théodule RIBOT
26- Friedrich NIETSZCHE
28- Charles S. PEIRCE
29- Ferdinand TÖNNIES
30- Gabriel TARDE
32- Émile DURKHEIM
34- Francis GALTON
35- Gustave LE BON
36- Sigmund FREUD
38- Alfred BINET
40- Thorstein VEBLEN
41- William JAMES
42- Max WEBER
44- Georg SIMMEL
45- Edmund HUSSERL

1914-1945
Des théories pour le 20e siècle

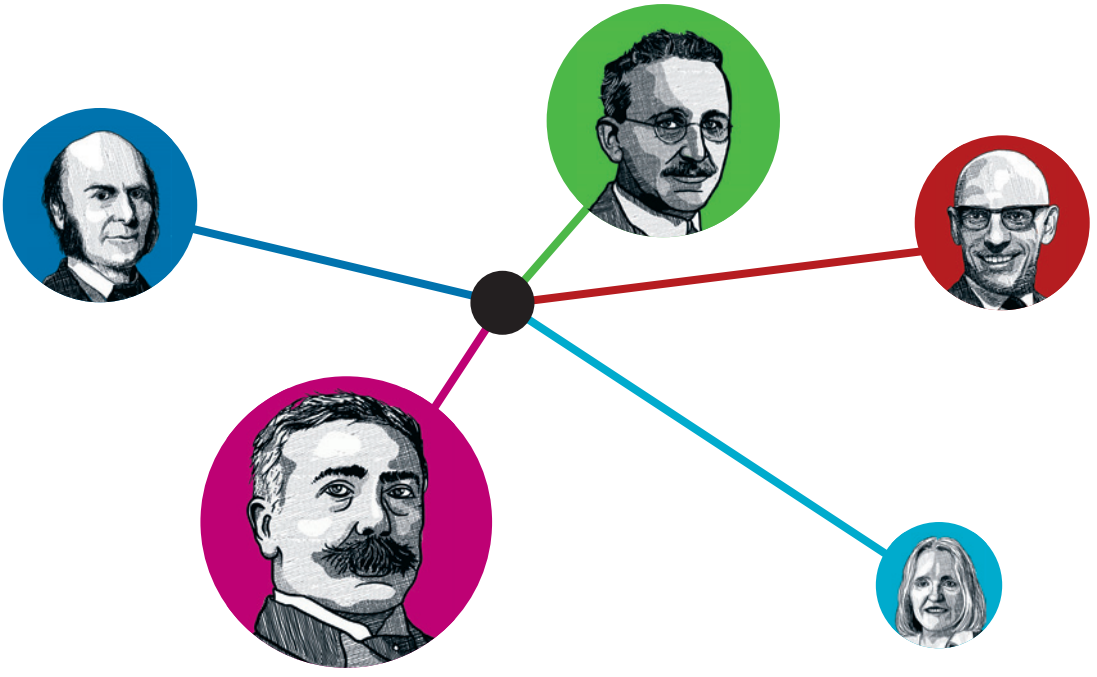
48- Ferdinand SAUSSURE
50- John DEWEY
51- Ludwig WITTGENSTEIN
52- Carl SCHMITT
54- Bronislaw MALINOWSKI
56- John B. WATSON
57- Burrhus F. SKINNER
58- Lucien FÈBVRE
60- Karl POPPER
62- Wolfgang KÖHLER
63- Lev VYGOTSKI
64- Margaret MEAD
66- Jean PIAGET
68- John M. KEYNES

1945-1960
Le progrès en procès

72- Gregory BATESON
74- Talcott PARSONS
75- Gaston BACHELARD
76- Norbert ELIAS
78- Edward SAPIR
79- Benjamin L. WHORF
80- Friedrich HAYEK
82- Karl POLANYI
84- Célestin FREINET
86- Maria MONTESSORI
87- Mélanie KLEIN
88- Joseph A. SCHUMPETER
90- Simone de BEAUVOIR
92- Fernand BRAUDEL
94- Maurice MERLEAU-PONTY
95- Carl ROGERS
96- Hannah ARENDT
98- Alfred Reginald Radcliffe BROWN
99- Kurt LEWIN

Un encart d'abonnement «Sciences Humaines» est broché sur la totalité du magazine

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



1960-1975
Le temps des structures et des interactions

102- Erving GOFFMAN
104- Noam CHOMSKY
106- Herbert SIMON
108- L'école de Palo ALTO
110- John Langshaw AUSTIN
111- Paul LAZARSFELD
112- Roman JAKOBSON
114- Claude LÉVI-STRAUSS
116- Konrad LORENZ
117- John BOWLBY
118- Pierre BOURDIEU
120- Gary BECKER
122- Jean-Pierre VERNANT
123- André LEROI-GOURHAN
124- Alain TOURAINE
126- Michel FOUCAULT
128- Luckmann BERGER
129- Howard BECKER
130- John RAWLS
132- Pierre CLASTRES
134- Françoise DOLTO
135- Edward O. WILSON

1975-2006
Après la modernité

138- Peter SINGER
140- Richard DAWKINS
141- Michel CROZIER
142- Jürgen HABERMAS
144- Gilles DELEUZE
145- Carol GILLIGAN
146- Jerry FODOR
148- Charles TAYLOR
149- Francisco VARELA
150- Judith BUTLER
152- Bruno LATOUR
154- Daniel DENNETT
155- Luc BOLTANSKI
156- Axel HONNETH
158- Antonio DAMASIO
160- Edgar MORIN
162- Steven PINKER
164- Jerome S. BRUNER
165- Zygmunt BAUMAN
166- Saskia SASSEN

Toutes les illustrations on été réalisées par Clément Quintard © Sciences Humaines.
Une partie des articles sont repris d'anciens numéros de *Sciences Humaines*.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

1800-1914

LES PÈRES FONDATEURS

ADAM SMITH
(1723-1790)
DE LA MORALE À L'ÉCONOMIE

Dorothée Picon

Adam Smith est souvent considéré comme l'auteur emblématique du libéralisme, qui incarnerait la foi aveugle dans les vertus du marché. Aujourd'hui, historiens et philosophes remettent en cause cette vision simpliste.

En 1759 paraît la *Théorie des sentiments moraux*, le premier ouvrage du philosophe écossais Adam Smith (1723-1790). Immédiatement, le livre connaît un succès international. Son objet : définir les principes de la morale et saisir les vertus nécessaires au bon fonctionnement de la société.

Ce n'est pourtant pas cet ouvrage qui marquera la postérité, mais l'*Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776), considéré par la science économique comme l'œuvre fondatrice de la discipline. Tel est le paradoxe : l'auteur de la *Théorie des sentiments moraux* est perçu comme l'inventeur de l'économie en tant que discipline autonome de la philosophie morale et politique. Il en aurait fait une science positive, neutre, dégagée des interrogations morales qui prévalaient auparavant (1). Comment A. Smith, philosophe de formation, est-il donc devenu le père de la science économique ?

L'opposition des mercantilistes

Pour comprendre, il faut revenir sur la trajectoire intellectuelle qui l'a conduit d'un ouvrage à l'autre. La renommée de la *Théorie des sentiments moraux* vaut à A. Smith d'être choisi comme précepteur du jeune duc de Buccleuch. Il démissionne alors de l'université et entreprend de voyager en Europe. Il y rencontre notamment David Hume et Voltaire, d'Alembert, d'Holbach, Claude Helvétius, Jacques Necker, André Morellet, Anne Robert Turgot, François Quesnay… Les rencontres avec ces deux derniers ont certainement favorisé son intérêt pour l'économie. De retour en Écosse, A. Smith consacre dix années de sa vie à la rédaction de son *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations,* qui paraît en 1776 et sera son dernier ouvrage. Il estime que le *« système mercantile »,* dont les représentants sont très influents à l'époque, est nuisible à l'intérêt général. Pour ceux-ci, l'accroissement de la richesse nationale passe par l'excédent de la balance commerciale, qui permet l'accumulation de métaux précieux. Opposé aux mercantilistes, A. Smith définit la richesse non pas comme une quantité de monnaie ou de métaux précieux, mais comme *« l'ensemble des choses nécessaires et commodes à la vie »*. Pour lui, la seule source de création de richesse est le travail.

En écrivant *La Richesse des nations,* A. Smith se définit en fait comme « conseiller du prince », et

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

GNU Free Documentation License

Université de Glasgow.

affirme que l'enrichissement de la nation doit faire l'objet de tous les soins de l'État : *« L'économie politique, considérée comme une branche de la science de l'homme d'État se propose à la fois d'enrichir le peuple et le souverain. »* Accroître la richesse suppose ainsi en premier lieu d'accroître la productivité du travail et la proportion de la population occupée à des tâches productives. Or c'est l'accumulation du capital, motivée par la recherche du profit, qui permet d'employer toujours plus de personnes à des tâches productives. Le désir d'enrichissement d'une classe de la société, les marchands, devient compatible avec l'intérêt général et y contribue même. C'est cette idée qu'illustre *« la main invisible »*, mécanisme par lequel certains actes individuels contribuent au bien commun indépendamment de toute intention bienveillante.

L'économiste ne doit pas éclipser le philosophe

La main invisible est souvent interprétée comme un fondement du libéralisme économique : le maximum de liberté accordée aux agents économiques, grâce à une intervention minimale de l'État dans l'économie, conduit au bien-être pour tous. Mais A. Smith était-il vraiment ce libéral attaché à défendre le désir d'enrichissement individuel comme un modèle de comportement dans une société marchande bien ordonnée ?

« Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. » Cette citation extraite de *La Richesse des nations* figure dans tous les manuels. Non seulement A. Smith ne voit pas d'inconvénients à l'égoïsme, mais il affirme au contraire qu'il est un principe bienfaisant puisque nous lui devons notre subsistance. Les désirs d'enrichissement de quelques-uns étant favorables à tous, il devenait possible d'étudier les mécanismes marchands en ignorant la question morale liée à l'enrichissement, et de séparer ainsi la science économique de la philosophie morale.

Cette vision de l'histoire de la science économique est désormais battue en brèche par les historiens de la pensée économique et par des philosophes. Le philosophe Michaël Biziou (2) montre ainsi que l'idée avancée par A. Smith sous la métaphore de la main invisible n'est pas celle d'une providence bienveillante : les comportements individuels ont des conséquences inattendues, qui peuvent aussi bien être bénéfiques que nuisibles à la société. Et l'opinion négative d'A. Smith à l'égard des marchands s'explique précisément par le fait que leurs comportements, s'ils ne sont pas encadrés par l'État, sont globalement nuisibles.

Les nouvelles lectures d'A. Smith remettent donc en cause la présentation habituelle de *La Richesse des nations,* désormais plus souvent étudiée en relation avec la *Théorie des sentiments moraux* et non comme un ouvrage indépendant. L'ouvrage ne peut pas être considéré comme la caution de l'indépendance de l'économie par rapport à la philosophie morale, épargnant aux individus le soin d'être vertueux et assignant à la seule main invisible le rôle de régulation des sociétés marchandes. Adam Smith l'économiste ne doit pas éclipser Adam Smith le philosophe… ●

(1) **Les livres de A.O. Hirschman,** *Les Passions et les Intérêts,* Puf, 1980, de E. Halevy, *La Formation du radicalisme philosophique*, 3 vol., Puf, 1995, de L. Dumont, Homo Aequalis, 2 vol., Gallimard, 1976, ont favorisé cette représentation.

(2) **M. Biziou,** *Adam Smith et l'origine du libéralisme*, Puf, 2003.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

ALEXIS DE TOCQUEVILLE
(1805-1859)
FRAGILE DÉMOCRATIE

Solenn Carof

Libéral et démocrate avant l'heure, Tocqueville s'intéresse à l'évolution de la société française. La démocratie étant inexorable, celui qui est à la fois sociologue, philosophe et penseur politique met en garde contre le despotisme égalitaire.

Dans les années 1830, un jeune aristocrate normand, Alexis de Tocqueville, fait parler de lui. Après un séjour aux États-Unis, il rédige un ouvrage au succès immédiat : *De la démocratie en Amérique*. Alors que la France n'est toujours pas parvenue à se doter d'un régime stable et que la monarchie anglaise perd de son attrait, son livre, dans la lignée de la pensée classique, relance les recherches en théorie politique. Tocqueville est parti d'un constat : l'inexorable égalisation des conditions qu'il a vu se développer en Europe appelle selon lui une plus grande liberté politique. La démocratie doit donc remplacer la monarchie. Mais un problème demeure : l'égalité des conditions est-elle compatible avec l'exercice de la liberté ?

L'exemple de la démocratie américaine

C'est en Amérique que Tocqueville cherche la réponse à cette question. Il détache une sorte d'« idéal-type » qui lui permet de comparer les fonctionnements américain et français. Contrairement aux principales thèses françaises, l'égalité ne devrait pas se restreindre à la politique, mais devenir le principe réglant tous les rapports sociaux. Cette égalité sociale ne correspondrait pas à l'égalité des conditions mais à la manière dont les individus se représentent.

Les institutions américaines semblent cependant difficilement transposables en France, à cause des différences historiques entre les deux pays. Dans son dernier ouvrage, *L'Ancien Régime et la Révolution*, qui connut un accueil mitigé en 1856, Tocqueville tente de comprendre le phénomène révolutionnaire et la situation politique française. Alors qu'aux États-Unis, l'État est né à partir de communautés libres et indépendantes, en France, il s'est établi par le haut, par une volonté monarchique absolue. Cette dernière a laissé en héritage un État centralisé et despotique, contrairement au fédéralisme américain.

Néanmoins, cette comparaison avec la société américaine permet à Tocqueville de révéler la tension qui se joue entre l'égalité et la liberté, et d'avertir ses contemporains des dangers qui guettent la démocratie. Le succès de ses ouvrages fait de Tocqueville l'un des grands penseurs politiques de son temps. Élu à l'Académie française, député, connu pour ses positions libre-échangistes et abolitionnistes, il avait tous les atouts pour rester dans l'histoire de la pensée. Mais à la fin du 19e siècle, face aux évolutions techniques et scientifiques, et à la perte de crédit du modèle américain depuis la guerre de Sécession, il sombre dans l'oubli. Il est redécouvert dans les années 1960 par Raymond Aron qui le considère, dans *Les Étapes*

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

de la pensée sociologique, comme l'un des précurseurs de la sociologie. Mais d'autres auteurs, comme Marc Vieillard, refusent de le considérer comme un penseur majeur, et critiquent l'ambiguïté de certaines de ses positions. Sa défense de la colonisation algérienne ne va pas sans provoquer une méfiance à l'égard de celui que l'on présente souvent comme l'un des penseurs classiques les plus libéraux.

Un outil contre le marxisme ?

C'est pour son libéralisme que Tocqueville est critiqué depuis un demi-siècle. Aron l'aurait tiré de l'oubli uniquement pour lutter contre le marxisme à une époque où il était en concurrence avec Jean-Paul Sartre. Tocqueville serait ainsi devenu le porte-drapeau des libéraux et des démocrates contre le totalitarisme et le marxisme. Mais cette critique est-elle justifiée ? Bien qu'il ait violemment critiqué le socialisme dans son *Discours sur le droit au travail* (1848), son étatisme et son attention envers la paupérisation ouvrière, qu'il considère comme un danger pour la démocratie, empêchent de le classer parmi les chantres du libéralisme économique. S'il a défendu la colonisation, en phase avec à la mentalité de son époque, il a prôné l'abolition de l'esclavage et dénoncé les mauvais traitements exercés contre les populations colonisées. Il s'est aussi opposé au racialisme d'Arthur de Gobineau, à la mode à son époque.

En outre, la plupart de ses thèses se sont vérifiées dans les années 1960 avec la naissance de la classe moyenne et le nivellement des conditions de vie. À la différence de Montesquieu, il avait compris que la démocratie n'était pas seulement un système politique, mais aussi un « état social » particulier et qu'il fallait des conditions spécifiques pour que l'égalité sociale aille de pair avec la démocratie libérale.

Du danger d'un État trop puissant

L'enjeu de la relecture actuelle d'Alexis de Tocqueville est de comprendre qu'aucune démocratie n'est à l'abri d'un despotisme *« doux et prévoyant »*. Ce dernier surgit lorsque les individus abandonnent leur liberté au profit d'une plus grande égalité garantie par un État fort. Tocqueville en avait vu les prémices dans la société américaine de son époque, dans laquelle se répandaient le conformisme des opinions et la tyrannie de la majorité. Plutôt que de défendre leurs idées et leurs droits, les Américains se laissaient porter par leur passion du bien-être et laissaient à l'État le soin d'encadrer la vie sociale. Pour

Institut d'art de Chicago

American Gothic, Grant Wood, 1930.

« Tocqueville nous rappelle les dangers de la désaffection politique et sociale des citoyens.

Tocqueville, cet abandon volontaire pointait une dérive vers le despotisme. Pour résoudre cette difficulté, il proposait de restaurer les corps institutionnels intermédiaires qui occupaient une place centrale sous l'Ancien Régime, comme les corporations ou les associations, ou de favoriser la liberté de la presse et la pratique religieuse. En renforçant les liens sociaux, ces pouvoirs intermédiaires luttaient contre la toute-puissance de l'État. Tocqueville nous rappelle les dangers de la désaffection politique et sociale des citoyens. Seule la liberté, exercée volontairement par les individus, peut empêcher la démocratie de tomber malade de ses propres excès. ●

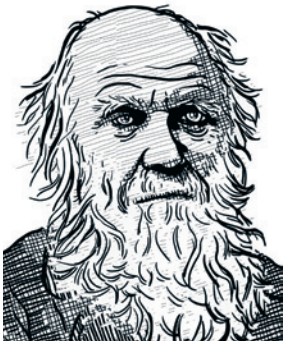
Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

CHARLES DARWIN
(1809-1882)

DU SINGE À L'HOMME

Nicolas Journet

«Tout dans la nature est le résultat de lois immuables», écrit Charles Darwin en 1871. C'est donc à l'une de ces lois, celle de la sélection sexuelle, que l'homme doit ses qualités les plus nobles.



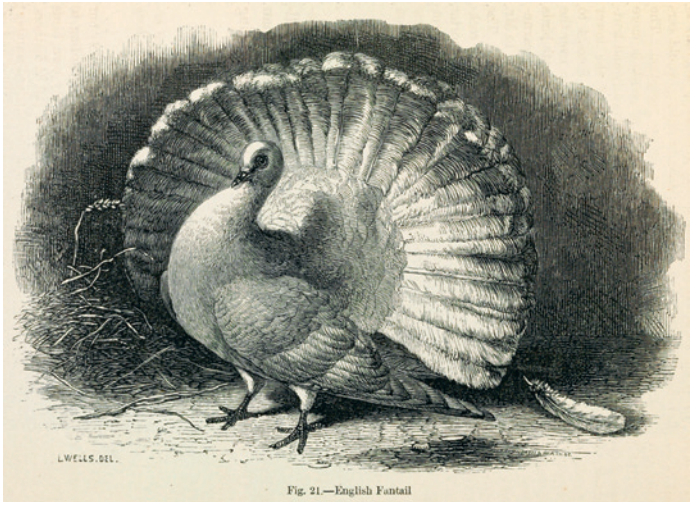
Lorsque, douze ans après le succès de *L'Origine des espèces,* Charles Darwin publie un gros traité de plus de six cents pages intitulé *La Descendance de l'homme* (1871), il s'acquitte d'une obligation qu'il a longtemps repoussée. On ne déclare pas impunément que l'homme descend du singe : encore faut-il montrer en quoi les lois naturelles de l'évolution s'appliquent non seulement à sa physiologie, mais aussi à ses comportements. Or, l'homme est «civilisé» : non seulement il n'agit pas exclusivement de manière égoïste, mais il est «cultivé», c'est-à-dire qu'il porte des jugements moraux, sociaux, esthétiques, et enfin il exerce toutes sortes d'activités dont on ne voit pas en quoi elles contribuent à rendre les individus plus ou moins aptes à survivre, comme l'exige le principe de la sélection naturelle. Combien de fois n'avait-on pas dénoncé les conséquences désastreuses pour l'homme de ce principe éliminatoire ? Si Darwin avait raison, les sociétés humaines étaient vouées à n'être, comme l'écrivait Samuel Butler, qu'un chaos d'individus en lutte les uns contre les autres. Ou bien la sélection naturelle serait-elle le lot de toutes les espèces vivantes sauf l'humaine ?

La réponse que donne Darwin à ses détracteurs peut se résumer en trois points. Premièrement, l'homme n'échappe pas aux lois naturelles de l'évolution : beaucoup de ses comportements, même les plus conscients, ont leur source dans des instincts présents chez les animaux. Deuxièmement, parmi les instincts présents chez l'homme, certains ne semblent pas favorables à la recherche individuelle de la survie : ce sont les «instincts sociaux», de solidarité et d'altruisme. Troisièmement, s'il en va ainsi, c'est que les hommes (et certains animaux) ne sont pas tant triés selon leur aptitude à survivre, mais selon leur succès à se reproduire dans un contexte concurrentiel : c'est la «sélection sexuelle».

Les instincts sociaux et l'évolution

Des fourmis, qui vivent en société, aux babouins, qui n'hésitent pas à mettre leur vie en danger pour sauver leurs congénères, tout indique selon Darwin que l'on trouve, chez les animaux, des comportements sociaux, des sentiments et même des formes d'intelligence qui ne diffèrent de ceux de l'homme qu'en degré, et non en nature. Par conséquent, les formes de solidarité fami-

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



The Natural History Museum / Alamy Stock photo

Pigeon paon par Darwin, 1855.

liales, tribales, et les impératifs moraux que l'on observe dans toutes les sociétés humaines n'ont pas besoin qu'on leur trouve une justification autre que celle des lois de l'évolution : si elles ont rencontré le succès, c'est qu'elles présentaient des avantages.

En quoi le fait de partager, de se restreindre, de compatir voire de se sacrifier peut-il présenter un avantage pour l'individu ? Darwin constate les faits : la « civilisation » a mené l'homme à un degré élevé d'altruisme et de conscience morale. Est-ce par intérêt bien compris ou par l'effet d'une véritable conscience de groupe ? Il ne tranche pas vraiment, mais livre de nombreuses réflexions sur l'effet de l'imitation, sur celui de la coutume (dont il pense qu'elle peut devenir héréditaire) et sur le destin des nations barbares. En fait, c'est à un autre argument que Darwin fait porter le poids de l'explication.

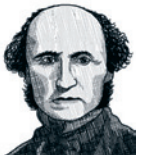
La « sélection sexuelle » prend sa source, comme toujours chez Darwin, dans une abondante documentation. Chez l'animal, on observe deux faits : l'existence d'une compétition entre les mâles pour l'accès aux femelles, et des différences morphologiques importantes entre les sexes. Les mâles sont plus grands, plus forts, armés de cornes, mais aussi pourvus d'organes vocaux puissants ou bien encore parés de couleurs plus voyantes que les femelles. Ce dimorphisme, et les comportements de séduction qui vont avec, sont, selon Darwin, les produits de la sélection sexuelle : à la différence de la sélection naturelle (qui agit sur les deux sexes), la sélection sexuelle résulte du succès reproductif remporté par certains individus sur d'autres du même sexe et de la même espèce. Darwin voit dans la sélection sexuelle la raison du dimorphisme sexuel chez l'humain. Elle introduit de la complexité dans l'évolution : séduire n'est pas seulement une question de force brute, mais requiert d'autres qualités telles que la beauté, naturelle ou artificielle, et le développement de compétences esthétiques, morales, économiques, etc.

Le darwinisme est-il un humanisme ?

La sélection sexuelle favorise donc des qualités qui relèvent de la sociabilité et sollicitent des aptitudes mentales supérieures : intelligence, langage, arts, etc. C'est, indiscutablement, pour Darwin, l'un des plus puissants moteurs de la civilisation, plus que la sélection naturelle. C'est aussi, selon lui, l'un des facteurs expliquant la divergence des types physiques (c'est-à-dire des « ethnies ») chez les êtres humains.

Selon l'historien Patrick Tort, loin donc de prolonger la leçon éliminationniste de *L'Origine des espèces, La Descendance de l'homme* témoigne d'une vision humaniste de l'évolution qui, tout en obéissant à des causes naturelles, explique le succès des qualités humaines les plus élevées : solidarité et altruisme, traits que Darwin associe à ce qu'il estime être un acquis de la civilisation. Oui, mais voilà : *La Descendance de l'homme* est un ouvrage truffé de considérations péjoratives sur les peuples *« sauvages »,* sur les pauvres et sur l'infériorité intellectuelle des femmes. Des propos communs à l'époque, témoignant de forts préjugés ethnocentriques sur le sens du progrès humain. Or, attribuer une direction à l'évolution revient à ériger en loi de la nature ce qui n'est qu'une idéologie. C'est là où le bât blesse : Karl Popper affirmera en 1978 que la sélection naturelle et sexuelle n'est pas une théorie scientifique, mais une conjecture métaphysique. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



JOHN STUART MILL

(1806-1873)

L'INVENTEUR DE L'ÉTHIQUE MINIMALE

Nicolas Journet

Parti d'une science de l'utile, John Stuart Mill se fait ensuite l'avocat de la liberté individuelle et d'une morale réduite à un seul principe : ne pas nuire.

John Stuart Mill, fils de James Mill, reçut de son père une éducation conforme à la philosophie utilitariste que ce dernier révérait : rigoureuse, rationnelle, et toute entière tournée vers le calcul de l'utilité sociale. Comme lui, il entra au service de l'*East India Company* pour laquelle il travaillera pendant trente-cinq ans. Mais, à l'âge de 24 ans, il commença à nourrir les idées plus personnelles qui allaient faire de lui le philosophe influent dont on dira qu'il incarnait l'idéal du libéralisme moderne. J.S. Mill avait fait une rencontre : celle de Harriet Taylor, épouse d'un marchand de Londres, qui allait, 21 ans plus tard, devenir la sienne. Or H. Taylor était une intellectuelle active, qui militait pour l'émancipation des femmes et la justice sociale. Elle devint la muse et l'inspiratrice du jeune J.S. Mill. L'expérience des critiques essuyées par le couple illégitime contribua à conforter la cause que défendra J.S. Mill avec passion : celle de la liberté individuelle.

En 1848, en économiste autant qu'en moraliste, J.S. Mill livre ses *Principes de l'économie politique* dans lesquels on trouve aussi bien des innovations de pure théorie (comme la notion d'avantage comparatif) que des considérations sur les dangers du capitalisme et le manque de liberté des ouvriers. Mill pointe du doigt le fait que l'économie comme science permet de produire des richesses, mais est incapable de penser leur juste répartition.

La liberté selon Mill

Cependant, son ouvrage le plus engagé est celui, qu'avec le soutien avoué de H. Taylor, il publiera en 1859 : un traité intitulé *De la liberté*. J.S. Mill part du constat que la démocratie ne garantit pas la liberté des individus : comme le signalait Tocqueville, la « volonté générale » peut devenir une tyrannie de la majorité. Or, pour J.S. Mill, une vie réussie ne peut être qu'une vie où chacun accomplit ce qui lui semble bon. Par conséquent l'individu doit pouvoir jouir d'un maximum de liberté dans les limites de l'acceptable. Comment définir ces limites ? Il écrit : *« La seule raison légitime que puisse avoir une société pour user de la force contre un de ses membres est de l'empêcher de nuire aux autres. Contraindre quiconque pour son propre bien, physique ou moral, ne constitue pas une justification suffisante. »* C'est ce que l'on appelle depuis le principe de non-nuisance, qui semble d'une clarté lumineuse pour faire pièce à toutes les morales dogmatiques, laïques ou religieuses. J.S. Mill reconnaît cependant qu'il existe diverses façons de nuire : par action ou par omission, voire de manière indirecte (en se suicidant par exemple, ce qui cause pertes et chagrins à autrui), et ces considérations restent des objets de débats insolubles. Il n'empêche : la maxime de non-nuisance est au cœur des éthiques libérales. J.S. Mill lui-même en incarna l'esprit en se faisant un défenseur acharné de la liberté d'expression, du droit de professer des erreurs et même d'offenser verbalement. Plus politiquement, il milita pour l'émancipation des femmes et l'éradication de l'esclavage. Minimiser les obstacles mis par la société aux bonheurs de chacun a été l'idéal étonnamment moderne qu'il a proclamé en pleine ère victorienne. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

LEWIS HENRY MORGAN

(1818-1881)

RENCONTRE AVEC LES IROQUOIS

Achille Weinberg

Avocat engagé au côté des Indiens, Lewis Henry Morgan est aussi un des pionniers de l'étude comparée des systèmes de parenté et de mariage.

Dans les années 1840, Lewis Henry Morgan, jeune avocat new-yorkais, fait la connaissance d'Ely Parker dans une librairie d'Albany (État de New York). Ce dernier fait partie de la tribu des Seneca. Il étudie le droit pour défendre sa tribu devant les tribunaux lors des litiges sur la propriété terrienne. Les deux hommes se lient d'amitié et c'est au contact direct des Indiens que L.H. Morgan se livre à son travail ethnologique et publie, quelques années plus tard, *La Ligue des Iroquois*. Nul ne peut alors présager que cet avocat encore inconnu sera plus tard consacré comme un « père fondateur » de l'anthropologie moderne.

La parenté chez les Indiens

Le système de parenté des Indiens intrigue particulièrement L.H. Morgan. Par exemple, l'enfant appelle « mère » non seulement sa mère véritable mais aussi ses tantes. Cette forme de parenté (où la mère et le père, les frères appartiennent à une classe d'individus portant le même nom), L.H. Morgan la nomme parenté « *classificatoire* » et l'oppose à une parenté « *descriptive* » où chaque type de parent porte un nom spécifique, le père se distinguant de l'oncle, la mère de la tante, le frère du cousin.

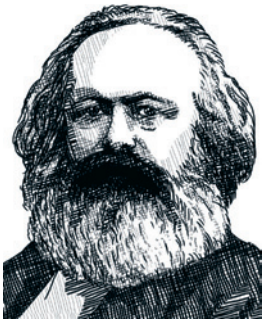
Avec les systèmes de parenté, L.H. Morgan pense tenir une piste nouvelle pour comprendre l'évolution des formes de la société et retracer la généalogie des peuples. En 1871, paraît *Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family*. Cet ouvrage de synthèse, fondé sur l'étude de 139 sociétés, est la première étude comparative menée sur une base scientifique des systèmes de parenté à travers le monde. L.H. Morgan y défend plusieurs idées majeures. D'abord que la famille est l'institution fondatrice des sociétés humaines. Puis que ses formes varient d'une société à l'autre. Ensuite que le mariage n'est pas une affaire personnelle de choix entre époux mais est un dispositif d'échange des femmes entre tribus (Claude Lévi-Strauss reprendra cette idée). Enfin, sur la base des règles de filiation, L.H. Morgan propose une typologie des systèmes de parenté qui fera longtemps référence.

Les sociétés au prisme de l'évolutionnisme

Avec *Ancient Society,* publié en 1877, L.H. Morgan se lance dans une vaste synthèse sur l'origine de la civilisation. L'humanité serait passée, selon lui, par trois grands stades successifs : la sauvagerie, la barbarie et la civilisation. La civilisation serait née avec l'écriture, l'État et la famille monogame.

Les postulats fondamentaux de l'évolutionnisme, dont L.H. Morgan est devenu le chef de file en anthropologie, tiennent en deux idées centrales : toutes les sociétés humaines passent par des phases identiques, et à chaque stade de l'évolution correspond un certain type d'organisation économique, politique, familiale et technique. Si la plupart des spécialistes reconnaissent son apport irremplaçable à la fondation de l'anthropologie de la parenté, son schéma d'évolution linéaire des sociétés n'est plus accepté tel quel par la majorité des anthropologues. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



KARL MARX

(1818-1883)

LE PHILOSOPHE MALGRÉ LUI

Jean-François Dortier

L'œuvre de Karl Marx débute par une critique sévère de la philosophie. Pour autant, sa théorie matérialiste de l'histoire, son analyse du capitalisme et de ses crises resteront les filles de deux dispositions philosophiques : l'esprit de système et l'esprit critique.

Avant d'être révolutionnaire, Karl Marx a failli être philosophe. En 1841, à l'âge de 24 ans, le jeune homme vient de passer son doctorat de philosophie. Sa thèse porte sur la *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure*. Derrière le débat érudit, il y a déjà deux conceptions de la liberté et une confrontation aux thèses de Georg Hegel, dont la pensée à l'époque tient lieu de *« philosophie d'État de la monarchie prussienne »* (Friedrich Engels). Le jeune Marx appartient alors à un petit cercle de « jeunes hégéliens ». Ce groupe réunit des disciples agités de Hegel. Ils adoptent certaines idées du maître : l'idéalisme (l'histoire est le devenir progressif de la raison), la dialectique (le devenir se fait par conflits entre forces contraires). Mais ils refusent sa lecture conservatrice : l'État prussien n'est pas la réalisation de la raison, le christianisme n'est pas la vertu incarnée, il est *« l'opium du peuple »* et le suppôt d'un ordre social. Il faut retourner *« les armes de la critique »*, contre la philosophie d'État et la religion.

Durant les années 1841-1847, Marx s'émancipe de ce milieu. Il s'engage dans le mouvement ouvrier naissant, vient à Paris, puis en Belgique, se lance dans le journalisme d'idées, rencontre les révolutionnaires parisiens, se lie d'amitié avec Friedrich Engels. Sa pensée se radicalise et, en quelques années, il rompt avec ses attaches philosophiques et élabore une nouvelle vision du monde.

En 1859, dans son « Avant-propos » de la *Critique de l'économie politique*, Karl Marx raconte comment il fut amené à abandonner l'idéologie hégélienne pour adopter une conception matérialiste de l'histoire. Selon lui, ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, *« c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience »*. Les hégéliens sont athées ? Lui va plus loin, il récuse l'idéalisme en général. Ils croient que les idées peuvent changer le monde ? Lui pense de plus en plus que le monde change par le bas : l'économie, le travail, les conflits de classes.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

Le matérialisme historique

Tout tourne alors autour de l'idée d'aliénation. Les hommes font leur histoire mais sans savoir laquelle ils font. Ils ont une *« conscience fausse »* d'eux-mêmes et de la société. Le rôle de la critique était, pour les jeunes hégéliens, de déchirer le voile d'illusion pour faire apparaître le monde tel qu'il est. Désormais, Marx a renversé la perspective. Pour lui, l'aliénation prend sa source dans l'exploitation. Et la fin de l'aliénation passe d'abord par la disparition de la société qui la produit. Marx, devenu révolutionnaire professionnel, s'investit sans compter dans l'étude du monde réel. Il se plonge dans la lecture des économistes anglais (Adam Smith, Thomas Malthus et David Ricardo, à qui il emprunte la théorie de la valeur-travail), des historiens français (Augustin Thierry à qui il emprunte l'idée de lutte de classes) ; il lira plus tard Charles Darwin et sera fasciné par sa théorie de l'évolution du vivant. Sa critique du capitalisme veut mettre en évidence les contradictions internes qui le minent. Et cela passe par une critique de l'économie politique de son époque. L'objectif est donc double : critique et scientifique. Critique parce que sont dénoncées les failles d'un mode de production, scientifique car il va en exposer les lois d'évolution et les contradictions.

Le mécanisme de l'exploitation

La société vue par Marx est semblable à une pyramide. À sa base, l'infrastructure économique est caractérisée par un mode de production composé de *« forces productives »* (hommes, machines, techniques) et de *« rapports de production »* (esclavage, métayage, artisanat, salariat). Ce mode de production est *« la fondation réelle sur laquelle s'élève un édifice juridique et politique, et à quoi répondent des formes déterminées de la conscience sociale »*. En 1848, durant la révolution, il rédige en quatre jours le *Manifeste du Parti communiste*. S'y trouvent tracées les grandes lignes de sa vision de l'histoire : la lutte des classes en est le moteur, les modes de production se succèdent – communisme primitif, mode de production antique, féodal, capitaliste et bientôt communiste. L'histoire progresse par bonds ; les contradictions d'une époque engendrent la lutte de classes. La bourgeoisie a détrôné l'aristocratie. Poussée par la concurrence et la soif de profit, elle est conduite à exploiter les prolétaires. La classe des prolétaires, condamnée au chômage endémique, n'a pour issues que la révolte sporadique ou la révolution. Pour que la lutte de classes aboutisse à un changement de société, il faut que la révolte se transforme en révolution.

La révolution de 1848 fut un échec, mais un échec provisoire. Les conditions n'étaient pas encore mûres. Marx a un peu de temps pour s'atteler à sa grande œuvre : *Le Capital*. Pour lui, la clé du capitalisme, de son dynamisme et de ses crises à répétition réside dans un dispositif caché : le mécanisme de l'exploitation. La soustraction au prolétaire d'une partie de son travail est source de profit, d'investissement mais aussi de crise. À terme, il y a conflit entre la surproduction de marchandises et l'incapacité pour les économies de les absorber. L'exploitation est, sur le plan économique, le pendant de ce qu'était l'aliénation hégélienne sur le plan de la conscience.

Collection Kharbine Tapabor

Vue d'un ensemble sidérurgique en Allemagne, illustration du 19e siècle.

Il est clair que Marx avait rompu dès 1845 avec son passé de philosophe comme en témoigne le titre explicite de son dernier opus contre-philosophique : *Misère de la philosophie*. Sur le fond, il conserve tout de même de Hegel quelques idées clés. Celle d'une *« raison dans l'histoire »*, une raison en devenir qui épouse les lois cachées et implacables du capital. Et celles de dialectique et de lutte des contraires. Même reconverti en matérialiste, le fond hégélien est encore là. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JULES MICHELET
(1798-1874)

L'INVENTION DE L'HISTOIRE NATIONALE

Martine Fournier

De 1831 à 1867, Jules Michelet rédige une monumentale *Histoire de France* qui marquera les mémoires. Elle décrit la longue avancée d'un peuple vers sa liberté et contre la fatalité. Ce faisant, il inaugure un genre d'histoire nationale aujourd'hui diversement apprécié.

« ***J'aperçus*** *la France. Elle avait des annales et non point une histoire.* » Au soir de sa vie, dans une nouvelle préface à sa monumentale *Histoire de France*, Jules Michelet affirme tout simplement qu'avant lui l'histoire de France n'existait pas. Elle n'aurait été jusque-là qu'une succession d'événements. Or, la vraie histoire, selon Michelet, suppose une saisie globale, une vue d'ensemble qui rassemble le passé d'un peuple dans une vaste épopée. Dans son *Introduction à l'histoire universelle*, écrite en 1831, il envisage toute l'histoire humaine comme un combat prométhéen pour la liberté : c'est celui que les hommes mènent depuis toujours pour s'arracher aux poids des contraintes naturelles et des croyances fausses.

Collection Kharbine Tapabor

Édition Rouff, vers 1890.

Vers la même époque, le philosophe Victor Cousin, qui avait été son professeur, proposait dans son *Cours d'histoire de la philosophie* (1828) une version simplifiée assez mal digérée de la philosophie de Georg Hegel. Toute l'histoire humaine y apparaît comme une marche de la pensée vers la raison universelle. Pour G. Hegel, l'histoire devait conduire vers le savoir, pour Michelet vers la liberté. Autre différence : Michelet goûte assez peu la philosophie ; il refuse la vision *« pétrifiée »* du penseur allemand, l'histoire guidée par des principes généraux. Il veut une histoire humaine, où les hommes travaillent, se battent, inventent, voyagent, s'unissent, rêvent. Une histoire vivante en somme. Si l'histoire possède un sens, elle le fait comme le cours d'un fleuve. Il y a bien une pente naturelle (la route vers la liberté), mais le trajet n'est pas fixé à l'avance. Parfois calme et sinueux, il peut devenir torrentiel.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

« La France est une religion »

Son *Histoire de France* sera la grande œuvre de sa vie. Lorsqu'il entreprend sa rédaction, en 1831, Michelet a 33 ans. Il vient d'être nommé chef de section aux Archives nationales. En 1834, il est promu à la Sorbonne et en 1838, à 40 ans, est élu au Collège de France et à l'Académie des sciences morales et politiques.

Les premiers volumes de son *Histoire de France* nous plongent dans les « âges sombres » du Moyen Âge. C'est à Michelet que l'on doit l'image noire de cette période, que des médiévistes au siècle suivant s'attacheront à réhabiliter. Pour lui, c'est le temps des barbares, de la misère paysanne, des croisades, des superstitions, des *« rois pourris », une « mer superbe de sottises »*. Mais tout n'est pas négatif dans son histoire. Il fait la part belle au peuple paysan, et même à la *« pucelle de Domrémy »*. L'histoire y est vue de *« bas en haut »*.

Arrivé au règne de Louis XI, il interrompt sa rédaction pour s'atteler à la rédaction d'une copieuse *Histoire de la Révolution française*. Le projet est aussi vaste que le précédent (sept volumes parus entre 1847 et 1853). La Révolution n'y est pas simplement vue comme la révolte du peuple et l'abolition de la monarchie. À travers elle s'est construite la nation française. L'unité nationale y a été célébrée comme une religion nouvelle. *« La France est une religion »*, écrira curieusement Michelet dans son petit livre *Le Peuple* (1846). Que faut-il entendre par là ? Qu'après des siècles obscurs pendant lesquels les hommes ont été écrasés *« sous la roue du char des faux dieux »*, ils ont retrouvé avec la Révolution un nouveau dieu, un nouvel espoir, une nouvelle légende.

En 1855, Michelet reprend le cours de sa grande *Histoire de France*. Le septième volume (l'ensemble en comptera dix-sept) s'ouvre sur la Renaissance. Michelet n'a pas inventé le mot, mais il lui a donné un sens original. Par contraste avec le Moyen Âge, il célèbre la Renaissance comme une civilisation nouvelle, un esprit collectif marqué par l'optimisme, la foi en l'homme. Bien entendu, la Renaissance n'est pas française, elle commence en Italie, à Venise, Florence, Rome. Michelet le reconnaît, mais affirme que c'est en France qu'elle a connu son plein épanouissement et a diffusé dans le monde entier. Michelet est nationaliste : il n'hésite pas à tirer un peu l'histoire du côté de son beau pays.

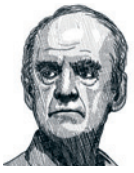
Michelet n'était pas seul

Dans la préface rédigée en 1869, Michelet se pose donc en véritable inventeur de l'histoire. Il est vrai qu'il règne alors en maître sur son domaine. De son vivant, on parle de lui en disant « Michelet », comme on disait « Balzac » ou « Zola ». Son œuvre monumentale ne doit pas faire oublier que d'autres historiens avaient déjà proposé de l'histoire une vision nouvelle : une vision moins romantique, moins poétique, moins propre à susciter l'émoi national, mais qui mérite considération. Avant Michelet, il y a eu François Guizot (son aîné à la Sorbonne). L'homme politique libéral (*« Enrichissez-vous ! »*), le ministre de l'Instruction publique de 1832 à 1837 (la loi Guizot de 1833 généralise l'enseignement primaire), le chef d'un gouvernement monarchiste renversé en 1848, est aussi l'auteur d'une œuvre importante. Il est notamment l'auteur d'une *Histoire de la révolution d'Angleterre,* d'une *Histoire de la civilisation en Europe*, et d'une *Histoire de la civilisation en France*. Sa vision de l'histoire accorde déjà toute sa place à la notion de « civilisation ».

> **“ La “lutte des races” est donc devenue une lutte de classes.**

Contemporain de Michelet, il y a aussi Augustin Thierry. Karl Marx a emprunté à ce dernier sa théorie de la lutte des classes. En effet, dans ses *Considérations sur l'histoire de France* (1840), A. Thierry explique que société française s'est construite au 5e siècle par la conquête et la domination des Francs sur les Gaulois. Les deux peuples ont fait une nation, les Francs formant la classe des seigneurs et des nobles, les Gaulois celle du peuple. La « lutte des races » est donc devenue une lutte de classes. La Révolution française incarne la *« revanche d es v aincus »*. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



EDWARD B. TYLOR

(1832-1917)

TOUS LES PEUPLES ONT UNE CULTURE

Nicolas Journet

Tenue par les penseurs allemands pour l'expression de l'esprit d'un peuple, la culture est encore un luxe de civilisés quand, en 1871, Edward B. Tylor élargit la notion : il y aura donc désormais des cultures primitives.

Parmi les fondateurs de l'anthropologie culturelle, Edward Tylor est, avec Henry Morgan, un de ceux auxquels les manuels d'histoire de la discipline consacrent le plus de pages. Sans doute parce qu'en dépit de vues théoriques aujourd'hui obsolètes, il a légué à la profession un grand nombre de notions et de méthodes fondamentales. Né dans une famille britannique de Quakers, E. Tylor n'eut pas accès à l'université, et sera, comme H. Morgan, un autodidacte. Il sera convaincu par ses voyages aux Antilles et au Mexique de se former à l'archéologie et à l'observation comparée des civilisations. Malgré ce départ, son œuvre fera de lui l'anthropologue britannique le plus réputé de son temps, et le premier détenteur en 1896 d'une chaire d'anthropologie culturelle à l'université d'Oxford.

La notion de culture

L'un de ses premiers apports durables tient à sa vision ouverte des cultures humaines, qui imprègne son premier grand ouvrage (*Primitive Culture*, 1871). E. Tylor est un évolutionniste convaincu qui pense que les différences constatées entre les civilisations correspondent à des stades de développement qui sont ceux de l'histoire de l'humanité. Mais il tient pour acquise l'unité du psychisme de l'espèce humaine, à l'opposé des théories raciales. Il soutient que toutes les sociétés ont une culture, c'est-à-dire des techniques, des savoirs, des croyances et des principes acquis. En même temps qu'une définition inclusive de la notion de culture, il lègue à la profession la conviction que tous les peuples méritent d'être étudiés.

E. B. Tylor et l'animisme

Dans le deuxième volume de *Primitive Culture*, E. Tylor s'intéresse aux religions, dont il fait une typologie assez classique sur la base des croyances qui les soutiennent : esprits de la nature, fétichisme, polythéisme, monothéisme. Il creuse la notion d'animisme, qu'il place à l'origine de toutes les religions : l'animisme naît du sentiment de dédoublement qui se produit chez l'homme dans le rêve, et de l'attribution d'une âme aux défunts. Projeté sur l'ensemble des êtres qui peuplent le monde, l'animisme est le type de croyance qui gouverne les sociétés primitives, mais survit aussi dans les civilisations plus modernes. La notion fera une belle carrière en anthropologie comparée.

Vers le fonctionnalisme

À la fin des années 1880, Tylor introduit la statistique dans l'étude corrélée des modes de résidence et des attitudes familiales dans 350 sociétés. Par là même, il montre que des liens existent entre divers aspects des coutumes d'une même société. Alors que l'évolutionnisme domine encore le travail des anthropologues, Tylor s'achemine vers l'idée que les cultures sont des systèmes dont les pièces sont ajustées les unes avec les autres. Il annonce, en quelque sorte, le fonctionnalisme à venir. ●

→ À LIRE :

• **Victorian Anthropology**, George W. Stocking, 1991, Free Press.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

WILHELM WUNDT

(1832-1920)

UNE SCIENCE DES FAITS DE CONSCIENCE

Horst Gundlach

Avant de s'intéresser à la psychologie des peuples, Wilhelm Wundt a créé le premier laboratoire européen de psychologie expérimentale.

Wilhelm Wundt étudie la médecine à Tübingen et à Heidelberg. Spécialisé en physiologie des sensations et en physiologie nerveuse, il est formé aux méthodes de pointe de la recherche expérimentale. Après ses examens, il devient l'assistant du célèbre Hermann von Helmholtz dans le très moderne Institut de physiologie de Heidelberg. Dans ses écrits, W. Wundt en appelle à une symbiose entre physiologie et psychologie. En 1875, il devient professeur de philosophie à l'université de Leipzig, celle-là même d'autres pionniers de la psychologie expérimentale, Ernst Heinrich Weber (1795-1878) et Gustav Theodor Fechner (1801-1887). À cette époque, il n'y a pas de chaire de psychologie en Allemagne. Mais les philosophes ont l'obligation d'enseigner également la psychologie, ce qui explique qu'un médecin pratiquant la psychologie puisse être nommé professeur de philosophie. C'est à Leipzig que W. Wundt crée le premier laboratoire de psychologie expérimentale, qui servira de modèle à tous les instituts et laboratoires futurs.

L'esprit est une force volontaire et active

Les recherches menées dans le laboratoire de psychologie portent surtout sur la mesure du temps de réaction comme méthode d'étude des fonctions cérébrales. W. Wundt conçoit les processus mentaux comme les résultats de synthèses créatives : selon lui, l'esprit est une force volontaire et active. C'est pour cette raison qu'il s'intéresse à l'attention, qui permet au contenu de la conscience d'apparaître avec plus de clarté. Ainsi la psychologie, pour W. Wundt, est-elle la science des faits de conscience.

La seule méthode appropriée à la science étant l'observation directe, W. Wundt écarte ce qu'il nomme la *« psychologie de réflexion »*, c'est-à-dire une discipline qui se baserait non sur des données immédiates mais sur le souvenir de ces données. Il refuse de même la thèse d'un inconscient, entité hypothétique inaccessible à la description par le sujet lui-même.

Seuls des faits psychiques élémentaires pouvant être observés dans des conditions expérimentales, les processus mentaux supérieurs, comme la formation des idées, le raisonnement, l'imagination, doivent selon lui faire l'objet d'une autre approche. W. Wundt divise donc la psychologie en deux sections, la psychologie physiologique et la *Völkerpsychologie*. Parfois traduite en « psychologie des peuples », la *Völkerpsychologie* est en fait un l'étude des processus psychiques supérieurs à travers celle du langage, des mythes, des religions et des mœurs…

Le rayonnement du laboratoire de W. Wundt sera tel que ses disciples importeront le modèle dans tous les pays industrialisés, créant ainsi la base institutionnelle et disciplinaire de la psychologie scientifique. La monumentale *Völkerpsychologie*, quant à elle, n'a guère influencé que la linguistique et la sociologie. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

LÉON WALRAS
(1834-1910)

LE MONDE VU COMME UN GRAND MARCHÉ

Dorothée Picon

Le destin de Léon Walras est paradoxal : animé de convictions socialistes, rejeté par l'université française et peu apprécié de ses contemporains, il fournit cependant sa doctrine centrale au capitalisme moderne.

Fils d'Auguste Walras, lui-même économiste, Léon Walras reconnaît devoir à son père son goût pour l'économie politique. Étudiant à l'école des Mines, après avoir échoué deux fois au concours d'entrée à Polytechnique, il se désintéresse rapidement de ses études d'ingénieur. Il quitte les Mines et étudie la philosophie, l'histoire, et l'économie. Il écrit un roman, *Francis Sauveur,* publié à compte d'auteur. Mais l'influence de son père, auquel il promet de poursuivre son œuvre, le conduit à se consacrer entièrement à l'étude de l'économie. Toutes ses recherches seront déterminées par la volonté de démontrer le bien-fondé de quelques-unes des idées paternelles, notamment sur le lien entre la valeur des choses et la rareté, la nécessité de nationaliser les terres et de supprimer l'impôt. À 25 ans, il publie *L'Économie politique et la justice,* sous-titré *Examen critique et réfutation des doctrines économiques de M. Proudhon* (1860).

L. Walras collabore ensuite à plusieurs revues d'économie, notamment à *La Presse* et au *Journal des économistes*, mais se brouille avec les éditeurs. Malgré son goût pour la recherche, il est contraint de gagner sa vie en travaillant aux Chemins de fer du Nord, puis à la Caisse d'escompte, qui fait faillite en 1869. Il ne peut accéder à un poste en France et attribue ces difficultés au peu d'intérêt que manifeste l'université pour des idées peu orthodoxes. C'est à Lausanne, en Suisse, qu'il finira par devenir enseignant en 1870. Il a alors 36 ans et se consacre désormais à la rédaction de ce qui sera son ouvrage majeur, les *Éléments d'économie politique pure,* publié entre 1874 et 1877.

Droit naturel et facultés personnelles

Quelles sont les principales idées de L. Walras ? Il a d'abord la conviction, héritée du droit naturel, que la terre appartient légitimement à tout le monde et que les facultés personnelles appartiennent à l'individu. La terre doit donc revenir à l'État. Le droit naturel selon L. Walras commande l'interdiction de l'esclavage, contraire à la propriété des facultés personnelles par l'individu, et l'interdiction, donc, de l'appropriation des terres, contraire au droit de l'humanité entière sur la nature. Restent les biens de consommation, les matières premières, les capitaux, et toutes les choses produites par l'exercice des facultés personnelles, c'est-à-dire par le travail. C'est l'objet de la science économique de mettre au jour les règles qui régissent leur appropriation.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

L. Walras veut montrer à quelles conditions les processus économiques (production, échanges, consommation) vérifient le principe selon lequel le travail légitime la propriété de ce qui est produit. Quant à l'épargne, elle légitime la propriété du capital. L'analyse des processus marchands doit montrer à quelles conditions ces règles seront respectées. Ainsi, par exemple, l'impôt doit être supprimé, parce qu'il est une appropriation par l'État d'une partie du produit du travail. L'État doit s'acquitter de ses missions au moyen de la rente des terres dont il devrait être propriétaire dans une société juste. L'œuvre de L. Walras est normative : il ne décrit pas l'existant, mais veut définir une société juste, dans laquelle les classes de rentiers, de capitalistes et de prolétaires ont été abolies.

State Library of Victoria Collections

Vente aux enchères de thé, Melbourne (Australie), 1885.

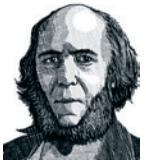
La relation entre valeur et utilité

Pour cela, L. Walras pose que *« le monde peut être vu comme un immense marché général »*. Il construit un modèle dans lequel tous les marchés sont interdépendants et fonctionnent simultanément pour tous les biens, capitaux et *« services producteurs »*, dont le travail. Tout se passe comme si un commissaire-priseur annonçait les prix de chaque chose et les faisait varier en fonction des offres et demandes, jusqu'à ce que les prix assurent l'équilibre sur tous les marchés en même temps. L'interdépendance se traduit par le fait que la demande qu'un individu exprime pour un bien dépend du prix de ce bien, mais aussi des prix de tous les autres biens. Lorsque l'équilibre est atteint, le rapport des utilités marginales *(voir encadré)* entre deux biens est égal au rapport de leur prix. Cette relation entre valeur et utilité a été découverte en même temps par William Jevons en Angleterre et par Carl Menger en Autriche. Le modèle d'interdépendance des marchés construit par L. Walras servira de base à la théorie de l'équilibre général. À partir des années 1930, des économistes comme John von Neumann, Lionel McKenzie, Gérard Debreu, Kenneth Arrow et Franck Hahn s'intéressent à son œuvre et lui donnent les fondements mathématiques qui lui manquaient pour en faire la base de l'économie dite néoclassique, devenue l'orthodoxie du 20e siècle. Ni l'influence de Keynes, ni les critiques les plus sérieuses formulées à son encontre, portant sur les conditions de stabilité de l'équilibre ou de réalisation effective des échanges, n'ont vraiment remis en cause la domination de ce courant de pensée en économie. ●

L'UTILITÉ MARGINALE, UNE IDÉE DANS L'AIR

La notion d'utilité marginale est fondatrice de la théorie économique moderne (dite « marginaliste »). Alors que la pensée de John Stuart Mill et de David Ricardo fondait la valeur des biens sur leur coût en travail, l'utilité marginale met les poids du côté de la demande. Elle fixe les prix à la hauteur des besoins insatisfaits du consommateur, et donne lieu à une loi, celle de l'utilité décroissante. L'idée d'utilité marginale, dont on dit souvent qu'elle révolutionne l'économie classique, a été énoncée au moins trois fois. À Manchester, par William Jevons, en 1871, à Vienne, par Carl Menger la même année, et par Léon Walras, à Lausanne, en 1874. Or, les trois hommes ignoraient leurs travaux respectifs, et la similitude de leurs idées ne fut en fait reconnue que plus tard, en 1886. Cet exemple d'invention simultanée a été, entre autres, cité par le sociologue Robert Merton comme l'indice de la marche inexorable de la science : une fois les questions parvenues à maturité, les mêmes solutions s'imposent aux chercheurs. ● Titus **Holliday**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



HERBERT SPENCER

(1820-1903)

ÉVOLUTION ET SOCIÉTÉ

Daniel Becquemont et Dominique Ottavi

Penseur d'une théorie générale de l'univers, le philosophe anglais pensait que les sociétés évoluaient pour permettre une adaptation parfaite de l'homme à ses conditions d'existence.

Il est difficile de se représenter l'influence prodigieuse de la philosophie d'Herbert Spencer, non seulement dans son propre pays, mais en Europe, aux États-Unis, et même jusqu'au Japon. H. Spencer offrait une théorie générale de l'univers, du cosmos à la morale, l'éducation, la société, un corps de lois scientifiques unifiées, dont l'évolution constituait la règle. Cette philosophie était résolument optimiste et influencée par le développement de la société industrielle, imaginant même, en un premier temps, que l'évolution tendait à la perfection économique et sociale. D'origine modeste, H. Spencer est aussi marqué par un individualisme radical, qui le pousse, dès ses débuts, à rejeter pratiquement toute intervention de l'État dans la vie sociale. Son premier ouvrage, *Social Statics* (1851) expose une morale utilitariste inspirée de Jeremy Bentham : les sentiments de sympathie sont utiles et compensent l'individualisme, il n'est donc pas nécessaire d'organiser la solidarité.

Dans ses *Premiers Principes* (1861), il écrit sur l'évolution, terme qu'il utilise pour la première fois, avant Darwin et dans son sens moderne. Il y avance aussi l'idée d'un *« inconnaissable »,* mystère débordant toute connaissance, où la religion pouvait avoir son rôle, et d'un *« connaissable »,* basé sur la *« persistance de la force »* (énergie). Ce principe permettait de supposer que toute évolution parvenait à un état d'équilibre, qui consistait en une adaptation parfaite de l'homme à ses conditions d'existence. Pourtant cet équilibre se révélait instable et était suivi d'un état de dissolution.

Moins d'État, plus de libéralisme

Dans ses *Principes de sociologie* (1876-1996), il développe la forme la plus achevée de l'organicisme, qu'il traite comme une métaphore, ce que ses critiques oublient trop souvent de mentionner. L'évolution de la société, allant de l'homogène à l'hétérogène, par différenciations et intégrations successives, mènerait à la fois à plus de liberté individuelle et plus de coopération.

Après une période de *« société militaire »*, l'État assumerait de moins en moins de fonctions, au fur et à mesure que s'accroissent les échanges entre les individus et que l'on se rapproche du libéralisme économique.

Autre œuvre majeure, l'*Essai sur l'éducation* (1861), où, en accord avec la sociologie exposée dans ses *Premiers Principes*, il pose les bases d'une psychologie génétique orientée vers l'observation du développement biologique et moteur.

L'influence de H. Spencer fut immense durant les années 1850-1860. Le renforcement du rôle de l'État dans les années 1870 suscita chez lui un certain pessimisme.

H. Spencer vécut ses dernières années avec un sentiment d'échec. *« Qui lit encore Spencer ? »,* aimait à dire le sociologue Talcott Parsons dans les années 1930.

De nos jours cependant, H. Spencer est l'objet d'un regain d'intérêt. Ses vues sur l'éducation, sa physiologie, son souci de relier entre eux phénomènes physiques, chimiques et biologiques mériteraient un réexamen de son œuvre. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

THÉODULE RIBOT

(1839-1916)

LE PHILOSOPHE, LA MÉMOIRE ET L'IMAGINATION

Serge Nicolas

Ami d'Henri Bergson, Théodule Ribot est généralement considéré comme le fondateur de la psychologie scientifique française. Ses études sur la mémoire sont restées célèbres.

Né à Guingamp le 18 décembre 1839, Théodule Ribot intègre en 1862 l'École normale supérieure (ENS) à Paris. Agrégé de philosophie en 1866, il enseigne ensuite cette matière aux lycées de Vesoul et de Laval. C'est à cette époque qu'il découvre l'œuvre d'Herbert Spencer, dont il traduira les *Principes de psychologie*. Il publie en 1870 son premier ouvrage, *La Psychologie anglaise contemporaine*, où il présente une critique sévère de la philosophie française de son temps et de la prééminence de la métaphysique et de l'esprit spiritualiste en philosophie. Décidé à obtenir un doctorat en philosophie, il arrête l'enseignement et s'installe à Paris pour préparer sa thèse sur *L'Hérédité psychologique*, soutenue à la Sorbonne en 1873. Dans les milieux intellectuels parisiens, ce texte fait grand bruit : il s'agit de la première thèse française de psychologie construite sur une démarche scientifique. Mais l'objectif de T. Ribot est de faire connaître les écrits allemands et anglais de l'époque. C'est dans ce but qu'il fonde en 1876 une revue de philosophie (*Revue philosophique de la France et de l'étranger*), toujours éditée aujourd'hui.

En 1881 il fait éditer, sous le titre *Les Maladies de la mémoire,* le premier grand ouvrage jamais écrit sur ce thème, et qui reste une référence. Comme dans les autres livres publiés à la même période tels que *Les Maladies de la volonté* (1883) et *Les Maladies de la personnalité* (1885), T. Ribot utilise les observations des médecins et des psychiatres. Il explique *« par en bas »* les phénomènes et les fonctions psychiques, ramenés à leurs conditions physiologiques, et à leurs formes les plus simples.

Premier professeur de psychologie

Selon la méthode de T. Ribot, c'est en étudiant la pathologie d'une fonction que s'appréhendent son fonctionnement et sa structure. Il formule ainsi une loi de dégénérescence de la mémoire, toujours d'actualité, et que l'on connaît aujourd'hui en neurologie sous le nom de loi de Ribot.

Au cours des années 1880, T. Ribot devient un personnage incontournable en psychologie. Aidé par le ministère de l'Instruction publique, et malgré les réticences des philosophes universitaires, il est d'abord chargé de cours en psychologie expérimentale à la Sorbonne (1885). Il devient officiellement le premier enseignant français de psychologie à l'université et obtiendra une chaire de psychologie expérimentale au Collège de France. Par son soutien, il encourage le développement de nouveaux enseignements et la fondation, à la Sorbonne, du premier laboratoire français de psychologie expérimentale.

Jusqu'à sa mort le 9 décembre 1916, il publie de nombreux ouvrages de psychologie intellectuelle, comme *Psychologie de l'attention* (1889) et *L'Imagination créatrice* (1900), et de psychologie affective, comme *La Psychologie des sentiments* (1896) et *Essai sur les passions* (1907). ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

FRIEDRICH NIETZSCHE

(1844-1900)

LE MÉDECIN-PHILOSOPHE

Louisa Yousfi

Pourfendeur du christianisme, de la morale et de tout idéalisme, Friedrich Nietzsche laisse une œuvre aussi protéiforme que discutée. Son culte de la vitalité menait-il à la célébration de la force brute ou à l'ambition, pour l'homme, de se connaître mieux ?

L'histoire de la philosophie est jalonnée de penseurs qui s'efforcent de bâtir des systèmes. Friedrich Nietzsche, lui, s'évertue à les détruire. *« Je suis de la dynamite »,* écrit-il en 1888 dans son autobiographique *Ecce Homo.* Déterminé à débusquer et à démanteler, à grands coups de marteau, les préjugés et les « arrière-plans » moraux, religieux et métaphysiques logés au cœur de la pensée occidentale depuis Platon, F. Nietzsche soumet toute construction théorique à l'épreuve de sa critique.

Ses textes, obscurs, ambigus, parfois contradictoires, se dérobent à une lecture explicative, se proposant davantage comme une expérience interprétative et métaphorique, à la limite de la poésie et du chant. Vulgarisé tantôt comme un banal immoraliste, tantôt comme un dangereux apologiste de la violence ou de l'eugénisme, Nietzsche porte le poids d'une légende qui n'en finit pas, aujourd'hui encore, d'être commentée.

Passions et pulsions

Le marteau de Nietzsche n'est pas une force brutale et aveugle qui détruit. Il est celui du sculpteur qui invente et donne forme autant que celui du médecin qui ausculte les idoles, en interprète le son et en diagnostique la maladie : *« J'en suis encore à attendre la venue d'un philosophe-médecin, au sens exceptionnel de ce terme, dont la tâche consistera à étudier le problème de la santé globale d'un peuple, d'une époque, d'une race, de l'humanité. »*

F. Nietzsche est issu d'une lignée de pasteurs luthériens. Il n'a que cinq ans lorsque son père décède d'un « ramollissement cérébral ». Cet événement le marquera toute sa vie. Alors qu'il se destine au pastorat comme son père, F. Nietzsche abandonne la théologie pour suivre des études supérieures de philologie. Il a l'intuition d'un projet philosophique : régénérer la culture occidentale moderne par un retour la culture grecque antique.

Les divinités grecques ont été remplacées par un Dieu

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

chrétien, triste et austère, qui déteste les passions charnelles, condamne les excès, refoule le désir au profit d'un idéal ascétique. Symbole de l'instinct primitif et des passions, Dionysos s'oppose, dans l'histoire de l'art, à la figure d'Apollon, chantre de la raison et de l'ordre. Nietzsche voit alors dans cette opposition l'essence même de l'être. Alors qu'il méprise la production philosophique allemande de son époque où s'affrontent les défenseurs de Hegel, de Fichte et de Schelling, F. Nietzsche est fasciné par l'œuvre du penseur allemand Arthur Schopenhauer. Mais alors que le pessimisme de Schopenhauer le mène à un nihilisme destructeur qui prône l'extinction de la volonté, F. Nietzsche se rend compte que le nihilisme a précisément mené les hommes à discréditer la vie au nom de valeurs supérieures qu'il nomme *« les arrière-mondes »*. Le nihilisme apparaît à ses yeux comme la grande maladie de la culture moderne qu'il s'agit de combattre en détrônant toutes les valeurs supérieures au nom desquelles l'homme moderne déprécie la vie. Et la première cible à laquelle s'attaque F. Nietzsche est, en toute logique, le père de l'idéalisme philosophique, Platon.

Galerie Uffizi

Bacchus adolescent, Le Caravage, 1595-1597.

La maladie de la civilisation

L'erreur de la « métaphysique », de son émergence avec Platon à son déploiement culturel à travers le christianisme, provient de la séparation entre un « monde vrai », valorisé, commun aux philosophes et aux religieux, et un « monde faux », le monde sensible. Ce dualisme procéderait d'une véritable inversion des valeurs. Face au désespoir d'une vie insensée, l'homme moderne chercherait dans l'instauration de valeurs supérieures à la vie un moyen de justifier son existence et d'en fuir la réalité tragique. C'est ici la première étape du nihilisme dit « négatif » : celui qui, détruisant la vie en la découvrant affreuse, joue le jeu de la métaphysique et de la religion. Au nihilisme négatif qui n'est pas capable de s'en tenir au non-sens de la vie, F. Nietzsche préfère un *« nihilisme réactif »,* degré supérieur dans le progrès du nihilisme qui se traduit par la négation des valeurs supérieures elles-mêmes. Rien ne vaut rien, rien n'a de valeur sauf le présent immédiat et le plaisir qui peut s'y trouver. Préconisant la victoire progressive de l'informe contre les valeurs morales qui tentent de donner une forme à la vie, F. Nietzsche soutient qu'il faut non pas chercher à nous consoler de la cruauté de la vie, mais à l'aimer joyeusement par un acquiescement total, qui n'exclut aucun aspect du réel.

Le surhomme, éclair et folie

En poussant la crise nihiliste à son extrême, F. Nietzsche cherche à lui trouver une issue, en la personne d'un « surhomme » qui incarnerait une humanité nouvelle, celle d'une élite de dominants et de chefs qui régissent la masse des faibles. Sans pour autant être un nouveau dieu, le surhomme est celui qui aura assumé sa finitude en riant et dansant.

F. Nietzsche prétend libérer le discours philosophique de son esprit de sérieux, de son style lourd et conformiste. *La Gaya Scienza*, (*Le Gai Savoir*, 1882) énonce pour la première fois la doctrine de *« l'éternel retour du même »,* autour de laquelle il va bâtir son chef-d'œuvre, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885). Prophète descendu sur terre pour annoncer aux hommes la venue du surhomme, Zarathoustra est l'avatar de la pensée de F. Nietzsche qui s'exprime comme une parole sacrée, en paraboles, poésies et chants : *« Voici je vous enseigne le surhumain, il est cet éclair, il est cette folie. »*

La sœur de F. Nietzsche, Elisabeth, mariée à un antisémite notoire, falsifiera les derniers textes de son frère publiés sous le titre *La Volonté de puissance*. Par ailleurs, des idéologues nazis se livreront à une récupération de certaines de ses idées. F. Nietzsche l'avait anticipé, persuadé de laisser une œuvre dont la subversion et la puissance finiraient, un jour, par lui échapper : *« Je frémis à la pensée de tout l'injuste et l'inadéquat qui, un jour ou l'autre, se réclamera de mon autorité. »* ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

CHARLES S. PEIRCE

(1839-1914)

LE TRIANGLE SÉMIOTIQUE

Nicolas Journet

Charles Sanders Peirce, penseur d'une approche incarnée du signe, et contributeur du pragmatisme philosophique, a laissé derrière lui une œuvre qui participe de toutes les théories modernes de la connaissance.

Philosophe et logicien né à Cambridge (États-Unis), fils de mathématicien et lui-même formé dans cette spécialité, Charles S. Peirce est reconnu comme étant l'un des fondateurs du pragmatisme, une tradition philosophique influente aux États-Unis. Le pragmatisme est la théorie selon laquelle la valeur des connaissances tient à leurs effets, aussi bien intellectuels qu'expérimentaux, et non à leur conformité à des principes. Penseur prolifique et encyclopédique, Peirce travaille d'abord comme astronome et physicien, puis se retire à 48 ans pour achever son œuvre philosophique, laquelle ne sera en grande partie éditée que bien après sa mort.

C. S. Peirce est d'abord un logicien, mais ses intérêts sont très larges, et embrassent tous les grands problèmes de la connaissance, du langage, du réel et des rapports qui les unissent. Il formule ainsi en 1867 une théorie des *« catégories »* ou *« modes d'êtres »* qui reprend le projet des catégories de l'esprit d'Emmanuel Kant, pour en donner une tout autre version. Il pose que toute chose est connaissable sous trois aspects : en tant que chose, en tant que représentation, et en tant que concept (qu'il appelle *« fondement »*). Cette présentation *« triadique »* fixe le cadre du développement de sa pensée, laquelle sera retenue comme fondatrice d'une science générale des signes, qu'il appelle *« séméiotique »*, anticipant sur les vues plus strictement linguistiques de Ferdinand de Saussure.

L'icône, l'indice, le symbole

Tout d'abord C. S. Peirce met de l'ordre dans les différentes sortes de signes : l'icône (représente visuellement), l'indice (montre), le symbole (signifie). Ensuite, il cherche à définir le travail commun qu'ils accomplissent, et le dispose en un triangle. Tout processus signifiant (langagier ou visuel) comporte trois éléments : le signe lui-même (*representamen*), l'objet singulier auquel il réfère, et un troisième terme (l'interprétant), c'est-à-dire l'angle sous lequel l'objet est saisi par le signe. Exemple : face à une empreinte laissée par un animal, le trappeur lira la trace du renard qu'il traque depuis le matin, et qui lui indique la voie à suivre. Mais un naturaliste la lira autrement : comme la preuve que l'espèce renard est présente dans la région. Quant à celui qui n'y voit qu'un dessin dans le sable, c'est pour lui l'occasion de prendre une jolie photo. Dans la sémiotique de C. S. Peirce, l'originalité réside dans la fonction *« interprétante »* (absente chez F. de Saussure). Le modèle de Peirce rend compte du fait que le système des signes n'est pas clos, qu'il est ouvert à des interprétations toujours nouvelles, ce qui entre en harmonie avec l'esprit même du pragmatisme, lequel s'intéresse aux choses (ici, les mots) en tant que ce qu'elles font, et ne leur attribue pas d'essence. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

FERDINAND TÖNNIES

(1855-1936)

COMMUNAUTÉ CONTRE SOCIÉTÉ

Nicolas Journet

Les idées qui durent sont souvent simples et intuitives : c'est le cas de l'opposition communauté-société proposée par Ferdinand Tönnies.

Ferdinand Tönnies, philosophe de formation et qui fut maître de conférences à l'université de Kiel (Allemagne), est l'auteur de plusieurs centaines d'articles sur divers sujets sociologiques, mais on ne retient le plus souvent de lui qu'un seul ouvrage intitulé *Gemeinshaft und Gesellshaft*, soit *Communauté et société*. Publié en 1887, il sera lu et cité par les fondateurs des sociologies allemande et française (Weber, Simmel, Durkheim), car il fournit une réponse à la fois intuitive et systématique à une interrogation présente chez tous les observateurs de l'époque : qu'est-ce qui différencie la société moderne de celles qui l'ont précédée ?

La démarche de F. Tönnies n'est pas du tout empirique, mais déductive : il part d'une opposition proposée par le psychologue Wundt entre *« volonté organique »* et *« volonté réfléchie »,* et il associe : l'organique c'est l'action guidée par le plaisir, l'habitude, la mémoire, le passé ; le réfléchi c'est l'action raisonnée, intéressée et tournée vers l'avenir. Ces dispositions donnent lieu à des modes de relations humaines que Tönnies peut ainsi opposer : d'un côté, les liens du sang, la famille, les relations gouvernées par la coutume : de l'autre, les rapports contractuels, marchands ou autres, le salariat, etc. Ce ne sont que des *« idéaux-types »,* mais ils lui permettent de construire deux modèles sociologiques, également idéal-typiques, qu'il va opposer systématiquement : la communauté et la société. F. Tönnies est un lecteur de Hobbes, de Marx, de Spencer, de Sumner Maine, tous philosophes et sociologues pour lesquels toute différence est un pas dans l'histoire de l'humanité. Aussi, la communauté et la société ne sont pas seulement fondées sur des liens sociaux de natures différentes et qui coexistent : ce sont des formations historiques, la seconde ayant succédé à la première. À partir de là, F. Tönnies n'a pas de mal à montrer combien son siècle – celui de l'urbanisation, de l'industrialisation, du capitalisme – se dirige vers une sociétalité de plus en plus marquée, au détriment des communautés existantes (familles, corporations). Or, F. Tönnies le redoute : la victoire de la société signifie à terme la dissolution de tout lien affectif sous l'effet de l'individualisme et des rapports marchands. Il se montre donc critique vis-à-vis de la modernité, en contraste ouvert avec les penseurs des Lumières pour lesquels l'État de droit, le commerce et les libertés individuelles étaient des idéaux à atteindre. Le diagnostic de F. Tönnies est donc autrement plus pessimiste que celui de la moyenne des penseurs évolutionnistes. En dépit de ses sympathies pour les luttes ouvrières, F. Tönnies ne sera jamais un militant socialiste, car pour lui, socialisme et individualisme marchent la main dans la main.

Le dyptique communauté-société est devenu, après 1912, un outil très fréquemment repris et remanié par les sociologues et les anthropologues qui ne se priveront pas de le décliner à leur manière. Ainsi, la paire *« solidarité mécanique/solidarité organique »* développée par Durkheim recouvre à peu près la même réalité. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

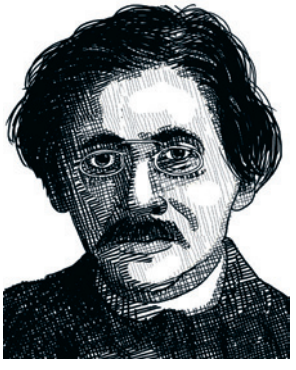
GABRIEL TARDE

(1843-1904)

LES LOIS DE L'IMITATION

Solenn Carof

Concurrent d'Émile Durkheim, Gabriel Tarde est l'inventeur d'une théorie de l'imitation qui fait de lui autant un philosophe qu'un sociologue. Disparu sans successeur, il a fait l'objet d'une redécouverte récente.



L'année 1999 a été le point d'aboutissement de la redécouverte de Gabriel Tarde. En moins d'une année, les quatre ouvrages majeurs de G. Tarde ont été réédités. Ces publications achèvent trente années de réhabiliation, amorcées par le travail du philosophe Jean Millet. Cité par des intellectuels comme Raymond Aron ou Gilles Deleuze, le nom de G. Tarde est désormais reconnu dans toutes les sciences humaines, dont il serait un des fondateurs momentanément oublié. Car à l'époque où la sociologie naît, à la fin du 19e siècle, deux grands penseurs se disputent la première place : Émile Durkheim et G. Tarde. Le premier remporte la victoire, effaçant le second. Pourtant, les œuvres de ce dernier, novatrices et très appréciées de son vivant, lui valent son élection au Collège de France en 1900, à la chaire de philosophie moderne. Mais G. Tarde n'assure pas sa succession. Aucune école ne prolongera son œuvre après sa mort et, face à l'emprise croissante de É. Durkheim dans les sciences sociales, il sera progressivement oublié. Jusqu'à sa redécouverte dans les années 1960.

L'intérêt de la psychologie

Mais qu'apporte G. Tarde ? Considéré comme l'un des fondateurs de la psychologie sociale, il marque les sciences humaines de son temps. Il s'appuie sur la philosophie et la métaphysique pour construire une théorie de société. Contrairement à É. Durkheim, il choisit d'appréhender le social à partir de l'individu. La seule réalité sociale est pour lui l'existence de consciences individuelles liées les unes aux autres par les lois de l'imitation. Celle-ci agit comme une onde ou un courant magnétique, qui se propage d'individu en individu. Chaque individu reçoit ainsi des autres des idées ou des représentations qu'il s'approprie lorsqu'il les juge bonnes, les copiant et les transformant. G. Tarde voit là le principe fondamental du fait social. L'imitation est au cœur de toute vie sociale et explique aussi bien les faits stables que le changement. Ainsi, le génie est celui qui a su réagencer les différents flux imitatifs de manière à en créer un nouveau. L'histoire n'est rien d'autre que le processus par lequel les individus

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

Collection Kharbine-Tapabor

Le procès d'Émile Zola à Versailles. Illustration par Henry Meyer (1844-1899) pour *Le Petit Journal* du 31 juillet 1898.

inventent en s'imitant, d'une civilisation à l'autre. Dans *L'Opinion et la Foule* (1901), G. Tarde mobilise également le principe de l'imitation pour expliquer la naissance de l'opinion publique. Elle se forme par la cohésion mentale qui naît entre des lecteurs séparés. Cette cohésion, possible grâce à l'imitation, transforme une masse de lecteurs anonymes en un collectif d'opinion. La presse a ainsi, aux yeux de G. Tarde, un rôle fondamental. Elle peut faire naître une opinion publique et devient donc garante du bon fonctionnement de la démocratie.

Mais si cette théorie de l'imitation, fidèle à la mode de l'hypnose et du somnambulisme, a été un succès à l'époque de G. Tarde, elle n'a plus grand succès dans la sociologie d'aujourd'hui. Comment expliquer alors le grand retour de G. Tarde depuis quarante ans ? Bruno Latour affirme dans *Changer de société. Refaire de la sociologie* (La Découverte, 2006) que son apport aux sciences sociales a été décisif. G. Tarde a su s'autonomiser par rapport à la biologie, et montrer l'importance de la psychologie pour comprendre les comportements humains. G. Deleuze, le premier, dans *Différence et Répétition* (1969), l'a considéré comme un philosophe de premier plan, inventeur d'une *« microsociologie »* qui confère aux forces psychologiques du désir et des croyances la place qu'elles méritent. Dans la théorie tardienne, ces forces sont celles qui permettent aux monades, consciences individuelles ou groupes sociaux, de s'imiter les unes les autres et d'agir. Cette méthode rend la séparation de l'individu et du social inutile. G. Deleuze et Félix Guattari mobiliseront cette idée dans leur entreprise de *« révolution moléculaire »* de la pensée. G. Tarde a également été redécouvert en sociologie par Raymond Boudon, qui l'a rallié au camp de l'individualisme méthodologique.

Une théorie inutile ?

Certains auteurs demeurent cependant rétifs à cette « tardomania ». Laurent Mucchielli, dans un article de la *Revue d'histoire des sciences humaines*, croit voir dans cette redécouverte de G. Tarde des raisons plus tactiques que réellement théoriques. R. Boudon l'aurait ainsi utilisé pour attaquer le holisme méthodologique. Plus généralement, la velléité de voir en lui et dans sa *« statistique psychologique »* un précurseur tant de l'individualisme que de la sociologie des réseaux et de la philosophie des flux, à la G. Deleuze ou B. Latour, ne convainc pas L. Mucchielli. Ces redécouvertes sont à ses yeux illégitimes et refléteraient surtout le désir, pour un courant de philosophes et de sociologues, de dépasser le structuralisme et de réhabiliter la métaphysique face à l'emprise des sciences humaines. En réalité, pour L. Mucchielli, les théories de G. Tarde ne sont d'aucune utilité. De fait, son individualisme et son opposition au déterminisme seraient contredits par sa théorie de l'imitation elle-même. Celle-ci ne transforme-t-elle pas les individus en sortes de somnambules ? Bref, les monades sont de peu de secours pour expliquer la société contemporaine. Dès lors ne doit-on pas considérer que la victoire de É. Durkheim s'explique tout bonnement par un plus grand souci de rigueur scientifique ? Et les emplois contemporains de G. Tarde ne sont-ils pas simplement le fait de chercheurs en mal de filiation ? La charge de L. Mucchielli est sévère. Pourtant, malgré ces critiques, l'œuvre de G. Tarde continue à intriguer. Et si ses théories n'ont eu qu'un impact limité sur les sciences sociales, selon L. Mucchielli, leur reconnaissance suggère néanmoins que G. Tarde a ouvert des pistes de réflexion stimulantes. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

ÉMILE DURKHEIM
(1858-1917)

FONDER LA SOCIOLOGIE

Xavier Molénat

En développant une approche objective des faits sociaux, Émile Durkheim conçoit une discipline dont l'un des objectifs affirmés est de remédier aux maux de la société moderne.

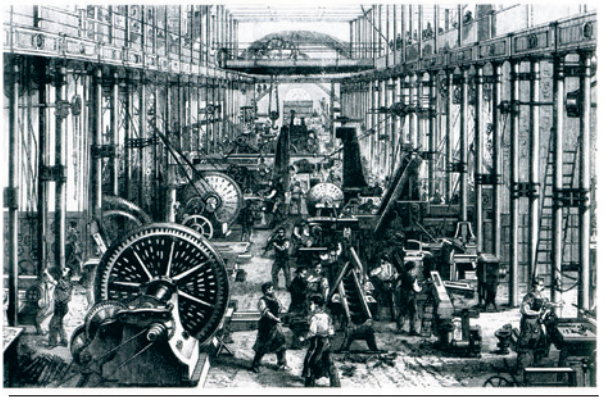
« *Il faut traiter les faits sociaux comme des choses* » : ce précepte choc, tiré du livre-manifeste d'Émile Durkheim (*Les Règles de la méthode sociologique,* 1895) est justement considéré comme emblématique de son œuvre. Il dit bien, en effet, le coup de force que réalise Durkheim en imposant l'idée que nous devons être face à la société comme le physicien observant un phénomène inconnu. Nous croyons connaître le monde social, mais nous ne savons en réalité rien du fonctionnement des institutions, des origines du droit et de ce qui fait tenir les individus ensemble. L'ambition d'É. Durkheim est de convaincre que les faits sociaux ont une existence propre, qu'ils consistent en *« manières d'agir, de penser et de sentir »* qui s'imposent à l'individu, et qu'ils ne sont réductibles ni à des faits de nature ni à une collection de dispositions individuelles. Selon lui, la sociologie doit enquêter et non spéculer, et chercher à expliquer les faits sociaux par d'autres faits sociaux. Ses meilleurs outils sont la statistique et le comparatisme. Armé de ces moyens, É. Durkheim n'hésite pas à se faire remarquer en choisissant des sujets à l'occasion provocants. En 1897, il publie *Le Suicide* : cet acte que tout le monde croit très personnel, É. Durkheim montre qu'il est fonction de l'intégration de l'individu dans la vie sociale, que sa fréquence varie selon les religions, ainsi que selon les saisons…

S'appuyer sur les sciences pour réformer la société

Par ailleurs, si É. Durkheim prétend fonder la sociologie, ce n'est pas (seulement) par amour de la science : *« Nous estimerions que nos recherches ne méritent pas une heure de peine si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif,* écrit-il. *Si nous séparons avec soin les problèmes théoriques des problèmes pratiques, ce n'est pas pour négliger ces derniers : c'est, au contraire, pour mieux les résoudre. »* Et les problèmes ne manquent pas : défaite militaire de la France en 1870, avènement de la société industrielle, croissance des villes et des classes pauvres. En bon positiviste, É. Durkheim compte s'appuyer sur la science pour réformer la société. Il diagnostique le passage de la solidarité mécanique (fondée, dans les sociétés traditionnelles, sur la

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

similitude et la proximité des individus) en solidarité organique (fondée sur la complémentarité des individus résultant de la division du travail engendrée par l'industrialisation)… D'où de nombreux écrits sur la morale, l'individu, l'éducation, où le sociologue cherche une manière de renouveler ce que l'on appellerait aujourd'hui le «lien social», afin d'éviter les situations d'anomie, c'est-à-dire celles où les aspirations individuelles ne sont plus régulées par les normes sociales. Il y développe de nombreux concepts, comme le fait social, l'intégration, la solidarité, la régulation, ou les représentations collectives. Tout un lexique légué à la sociologie et encore vivant de nos jours.



DR

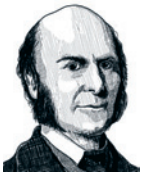
Entreprise mécanique de Richard Hartmann à Chemnitz (Allemagne), 1868.

L'une des forces d'É. Durkheim par rapport à ses concurrents du moment (Gabriel Tarde, René Worms) est d'avoir perçu que la recherche est un travail collectif. Il va donc enrôler dans son entreprise scientifique et politique une brillante équipe de chercheurs qui vont prolonger, parfois infléchir, son projet : son neveu Marcel Mauss, Henri Hubert, Paul Fauconnet, Célestin Bouglé, François Simiand, Maurice Halbwachs, Marcel Granet… Tous ces collaborateurs vont graviter autour de *L'Année Sociologique,* l'organe dont se dote «l'école durkheimienne» qui dès 1898, outre la publication de «mémoires» originaux, va servir à discuter des travaux effectués dans d'autres disciplines et de leur intérêt du point de vue d'une sociologie encore balbutiante.

La sociologie pour revigorer les sciences sociales

De ce mouvement sortiront des œuvres majeures, sans cesse rééditées. Le meilleur exemple est sans doute l'«*Essai sur le don*» de M. Mauss (1923-1924) : un gros article décrivant le don comme une obligation sociale à partir d'exemples polynésiens et amérindiens. L'étude de ce *«fait social total»,* condensant toutes les dimensions de la vie sociale (économie, religion, politique, droit…) incite à penser que le modèle de la transaction marchande, si important dans les sociétés occidentales, n'est qu'une façon parmi d'autres d'envisager les échanges. Une analyse proche des critiques que F. Simiand adresse précocement à la science économique, plus occupée à juger qu'à décrire et expliquer ce qui existe. F. Simiand travaillera à proposer une sociologie économique enracinée dans l'histoire, qu'il appliquera à l'analyse des cycles économiques (*Les Fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale,* 1933), à la consommation ou encore à la monnaie. Ses travaux influenceront M. Halbwachs, auteur d'une œuvre très riche, mais surtout connu pour ses travaux sur la mémoire collective (*Les Cadres sociaux de la mémoire,* 1925). M. Halbwachs montrera en effet comment la société fournit les cadres dans lesquels opère la mémoire individuelle (mariages, anniversaires…). Il étudie également la manière dont la mémoire religieuse (l'itinéraire de Jésus en Palestine) est sans cesse remaniée en fonction des idées du moment. Si certains aspects de l'œuvre de cette école française de sociologie ont incontestablement vieilli, l'aventure vaut toujours d'être revisitée. Par la confiance qu'elle manifeste dans la raison scientifique, l'ouverture dont elle a fait preuve en pensant ensemble sociétés modernes et traditionnelles, par la démarche pluridisciplinaire et la variété des sujets abordés, elle peut revigorer les sciences sociales lorsqu'elles sont prises de doute sur leur légitimité. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



FRANCIS GALTON

(1822-1911)

TOUT MESURER, MÊME L'ESPRIT

Olivier Martin

En appliquant la statistique aux traits physiques et psychologiques, Francis Galton pensait inventer l'eugénisme scientifique. Il a plutôt inauguré la psychologie différentielle et les tests standardisés.

Cousin de Charles Darwin, le savant anglais Francis Galton, grâce à sa fortune familiale, peut étudier des domaines étonnamment variés. Après avoir exploré l'Afrique tropicale, s'être intéressé aux phénomènes météorologiques, biologiques ou encore géographiques, il se penche à partir des années 1860 sur les différences entre êtres humains, et l'hérédité de celles-ci. F. Galton offre à ses successeurs trois ingrédients pour fonder la psychologie différentielle sur des bases expérimentales et quantitatives : un intérêt pour ce qui différencie les individus les uns des autres ; la conviction que les capacités mentales et physiques peuvent être évaluées ; et un ensemble d'outils, sinon d'idées statistiques, permettant d'analyser quantitativement les phénomènes psychologiques. En 1877, il estime *« possible, à l'aide de mesures exactes, d'entreprendre l'étude de certaines propriétés fondamentales de l'esprit »* (1877).

La statistique appliquée à la psychologie

Ces idées jettent les bases des tests standardisés, différenciant les individus selon leurs capacités mentales ou physiques. En particulier, ses travaux inspireront largement les tests mentaux développés par les Américains James McKeen Cattell ou Henry H. Goddard, par exemple. Une place croissante est progressivement accordée à la mesure d'aspects plus proprement psychophysiologiques et mentaux, comme le nombre de lettres mémorisées après une seule écoute, le temps de perception de mots, de réaction auditive, de dénomination de couleurs, d'association mentale… Le recours à ces tests sur les processus mentaux dits supérieurs (par opposition aux processus élémentaires, purement sensoriels, moteurs ou physiologiques) fait débat à l'époque. Néanmoins, la mesure des processus mentaux supérieurs va peu à peu s'imposer, pour donner naissance à la notion de QI et aux tests associés.

Des outils de comparaison

Simultanément, les recherches de F. Galton contribuent à l'élaboration des outils statistiques d'étude des relations entre grandeurs quantitatives (coefficient de corrélation, régression), rendant possible la mesure des relations éventuelles entre les résultats à divers tests psychologiques. Ces outils permettent d'aborder certaines questions : la vitesse de réaction à des tests sensoriels est-elle liée aux capacités mnémotechniques des individus ? Y a-t-il un lien entre les aptitudes en mathématiques et celles en musique ? Un individu doué d'une imagination fertile est-il également doté d'une excellente mémoire ? C'est sur ce type de questionnement qu'un autre psychologue anglais, grand admirateur de F. Galton, Charles Spearman, fonde sa démarche et établit sa théorie de l'intelligence générale. Et c'est sur les bases jetées par F. Galton que ses « héritiers », les statisticiens anglais Karl Pearson, George Udny Yule ou Cyril Burt, vont contribuer au développement des outils statistiques de la psychologie et de la biologie. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

GUSTAVE LE BON

(1841-1931)

LA FOULE A BESOIN DE MAÎTRES

Benoît Marpeau

Le nom de Gustave Le Bon est resté attaché à l'idée que les foules sont irrationnelles, violentes, et doivent donc être guidées par des leaders.

En 1895, Gustave Le Bon publiait *Psychologie des foules.* Il y affirmait d'emblée : *« L'âge où nous entrons sera véritablement l'ère des foules.* […] *Aujourd'hui les traditions politiques, les tendances individuelles des souverains, leurs rivalités pèsent peu. La voix des foules est devenue prépondérante. »* Ce qu'il redoute par-dessus tout.

Embryologie des civilisations

La longue carrière d'auteur de G. Le Bon débute par des travaux de médecine et de biologie. D'emblée, il veut dégager une théorie explicative générale. Il l'emprunte à l'embryologie : le progrès réside dans le passage de l'homogène à l'hétérogène, dans la diversité croissante. Surtout, ce passage s'effectue selon un processus prédéterminé et intangible. Ce modèle explicatif, Le Bon l'étend aux sociétés humaines, dans un volumineux ouvrage aux ambitions encyclopédiques : *L'Homme et les Sociétés. Leurs origines et leur histoire* (1881). Pour lui, l'histoire naturelle et l'histoire sociale de l'humanité ressortissent des mêmes lois. L'histoire doit donc s'appuyer sur la biologie.

S'appuyant sur ses nombreux voyages, notamment en Afrique du Nord et en Asie, Le Bon peut ainsi publier *La Civilisation des Arabes* en 1884, et surtout *Les Civilisations de l'Inde* en 1887. Le modèle emprunté à l'embryologie y est présent de multiples manières : les civilisations successives s'ordonnent en une stricte hiérarchie dont le sommet est occupé par les colonisateurs anglais, groupe au sein duquel a pu s'affirmer une élite scientifique et intellectuelle ; les liens entre traits culturels et caractères physiques sont pour Le Bon incontestables ; le passage d'une civilisation d'un stade de développement à un autre s'effectue selon un processus intangible qu'il est catastrophique de vouloir accélérer ou modifier.

Les foules irrationnelles

La sociologie qu'il développe à partir des années 1890 s'inscrit dans ces perspectives. Le point de vue est celui d'une psychologie individuelle. Seuls les individus capables d'échapper aux contraintes et aux préjugés collectifs font progresser l'humanité. Les systèmes sociaux supérieurs, illustrés par l'Angleterre ou les États-Unis, favorisent l'initiative individuelle. La foule, selon Le Bon, est irrationnelle, impulsive, incohérente, imperméable à l'argumentation, plus proche de l'animalité. Elle a besoin d'être dominée : *« La foule est un troupeau qui ne saurait se passer de maître »,* écrit Le Bon dans une formule célèbre. Les foules, par *« haine des supériorités »,* menacent la marche de la civilisation. Les préjugés politiques sont évidents chez Le Bon. De plus, la rigidité du modèle explicatif emprunté à la biologie, comme le simplisme de l'opposition foule/individu, font tourner court le modèle de Le Bon. Malgré les faiblesses conceptuelles de ses écrits, certains de ses questionnements peuvent être considérés comme des jalons intéressants dans l'élaboration des sciences humaines, notamment du point de vue de la psychologie sociale. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

Salvador Dalí, Fundació Gala-Salvador Dali / Adagp, Paris 2018

L'Énigme du désir ou ma mère, ma mère, Salvador Dali, 1929.

SIGMUND FREUD

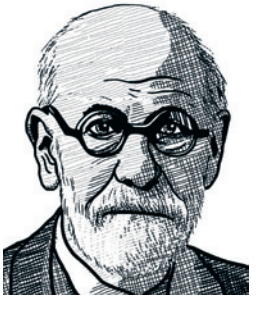
(1856-1939)

LA PSYCHANALYSE : ORIGINE, THÉORIE ET PRATIQUE

Jean-François Dortier

La psychanalyse désigne au départ une méthode d'exploration de l'inconscient. Elle devient ensuite une technique thérapeutique fondée sur la parole, et surtout une théorie du psychisme humain mû par la pulsion sexuelle.

Né en 1856 à Freiberg, en Moravie, Sigmund Freud a trois ans lorsque sa famille s'installe à Vienne. Malgré la pauvreté de ses parents, cet élève brillant poursuit des études supérieures. Son amitié avec Wilhelm Fliess, sa collaboration avec Joseph Breuer, l'influence de Jean-Martin Charcot vont le conduire dans les années 1890 à repenser les processus et les instances psychiques, et en premier lieu les



concepts d'inconscient, de rêve et de névrose, puis à développer une thérapie, la cure analytique *« par la parole »*. Les années suivantes seront celles des grandes intuitions anthropologiques : sexualité infantile et complexe d'Œdipe. Des concepts, comme ceux de refoulement, de censure, de moi et d'idéal du moi, de narcissisme, ou davantage métapsychologiques comme les pulsions, la première topique (inconscient, conscient), l'angoisse

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

de castration, l'amènent à développer, remanier et complexifier sa théorie, jusqu'à la seconde topique (le ça, le moi et le surmoi).

Les sources de la psychanalyse

L'invention de la psychanalyse s'est déroulée durant les années cruciales qui vont de 1896 à 1900. Dans l'élaboration de la psychanalyse, trois sources principales ont été mises en lumière.

• **L'autoanalyse** est l'introspection, revendiquée explicitement par lui, d'où Freud tire ses principales intuitions. Il entreprend, à partir de 1895, l'analyse de tous ses rêves, notamment celui qui suit la mort de son père, en octobre 1896. En août 1897, il écrit ainsi à son ami W. Fliess : *« Mon principal malade, celui qui m'occupe le plus, c'est moi-même. »* C'est également au cours de son autoanalyse que Freud émet l'hypothèse du complexe d'Œdipe : *« J'ai trouvé en moi des sentiments d'amour envers ma mère et la jalousie envers le père, et je pense maintenant qu'ils sont un fait universel de la petite enfance. Si c'est ainsi, on comprend alors la puissance du roi Œdipe. »*

• **Les observations de patients** sont la deuxième source de la pensée freudienne. Freud les fait parler, tout comme le faisait Joseph Breuer, mais sans utiliser l'hypnose : il se contente du divan. À partir de tableaux cliniques très variés (des maux de tête aux hallucinations olfactives en passant par les jambes douloureuses), Freud remonte à une origine unique : l'hystérie comme expression symptomatique de pulsions sexuelles refoulées. Les souvenirs sexuels des patients ne sont pas souvent spontanés. Mais Freud considère qu'il s'agit là de « résistances » à la cure, le refoulement dans l'inconscient étant un mécanisme fondamental de la névrose.

• **Les influences théoriques** alimentent également l'élaboration de la psychanalyse. Des idées circulent à l'époque sur le psychisme avec les notions d'inconscient, de névrose sexuelle, de moi divisé. Au tournant des 19e et 20e siècles, l'idée d'inconscient n'est pas aussi originale qu'il y paraît. Avec des sens différents, le mot a fait son apparition chez les philosophes allemands comme Carl Gustav Carus (1788-1860) et Edouard von Hartmann (1842-1906), qui a publié en 1868 une *Philosophie de l'inconscient*. Des psychologues comme Pierre Janet (1859-1947) utilisent la notion de « subconscient ». Theodor Lipps (1851-1914), professeur de psychologie à Munich, est le véritable introducteur de la notion d'inconscient en psychologie. Freud associe l'idée d'inconscient avec celle de névrose sexuelle : il construit pour cela un modèle énergétique du psychisme, celle d'une pulsion (*Trieb*) unique fondamentale, la libido, d'origine sexuelle, inspirée comme il le reconnaît lui-même des travaux de Gustav Fechner. Comme tout découvreur scientifique, Freud construit donc un édifice à la fois thérapeutique et théorique avec des idées de son temps, et les travaille à sa manière. Il n'y a là rien d'anormal. Tout processus de découverte naît d'une reconfiguration à partir de matériaux existants.

Rayonnement et remise en cause

Entre 1905 et 1920, Freud se consacre à deux tâches essentielles : d'une part, produire une œuvre écrite imposante où il développe, reformule, vulgarise les concepts de la psychanalyse ; et d'autre part, créer un mouvement psychanalytique qu'il va diriger d'une main ferme. Durant tout ce temps, Freud continuera à recevoir une dizaine de patients par jour. La constitution du mouvement psychanalytique débute en 1902. Freud commence par réunir chez lui, tous les mercredis soir, un petit club de personnes intéressées par ses idées. Au début, le groupe comprend six personnes (dont Alfred Adler et Wilhelm Stekel). En 1906, le groupe s'est élargi et comprend une quinzaine de personnes. Plus tard, Max Graf, un fidèle de Freud, racontera qu'*« il régnait dans cette pièce l'atmosphère de celui qui fonde une religion »*.

En 1920, après la guerre, à la surprise de ses disciples, Freud propose une reformulation en profondeur de sa théorie : c'est ce que l'on nomme la seconde topique. Il complexifiera d'abord sa théorie des pulsions en identifiant une *« pulsion de mort »*. En 1923, il propose un réaménagement plus fondamental. Freud abandonne la vision du psychisme et présente un nouveau modèle dans *Le Moi et le Ça*. Dans ses nouvelles conférences de 1932 et 1933, Freud enfoncera le clou en proposant d'abandonner la notion d'*« inconscient »* qu'il juge ambiguë.

Lorsque Freud meurt à Londres le 23 septembre 1939, à l'âge de 83 ans, la psychanalyse n'est plus cette théorie étrange et scandaleuse soutenue par un original. Freud a atteint une grande renommée. La psychanalyse s'est constituée en un mouvement international. Des élites intellectuelles, des artistes (comme les surréalistes), des philosophes, des scientifiques (comme Albert Einstein) s'y intéressent, et on en discute dans les salons. Celui qui rêvait de gloire a atteint son but. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

ALFRED BINET
(1857-1911)

DU BON USAGE DES TESTS D'INTELLIGENCE

Bernard Andrieu

Le nom d'Alfred Binet est associé aux premiers tests d'intelligence. Leur vocation première était d'aller au secours des élèves les plus faibles.

Admis au barreau de Paris en décembre 1878 après l'obtention de sa licence de droit, Alfred Binet démissionne tout juste six ans plus tard en évoquant des *«circonstances indépendantes de (sa) volonté»*. Il s'engage ensuite dans des études de médecine qu'il ne terminera pas. Au cours des années 1880, il complète sa formation éclectique par des cours de psychophysiologie et de clinique psychiatrique.

Des débuts très éclectiques

Sa rencontre avec Théodule Ribot (1839-1916) lui ouvre les portes de la philosophie et des psychologies anglaise et allemande. Lisant Hippolyte Taine (1828-1893) et John Stuart Mill (1806-1873), il découvre que la psychologie est aussi bien liée à la spéculation philosophique qu'à l'empirisme scientifique. T. Ribot, alors directeur de la *Revue philosophique de France et de l'étranger,* l'encourage à poursuivre ses études de psychologie et lui permet ses premières publications (1880). En 1883, un ancien camarade de Louis-le-Grand lui présente Charles Féré (1852-1907), médecin à Bicêtre, qui l'introduit à son tour à la Salpêtrière. A. Binet fait alors la connaissance de Jean-Martin Charcot (1825-1893), au côté duquel il étudie l'hypnose et la suggestion, pratiquant activement l'expérimentation. En 1887, il signe avec C. Féré *Le Magnétisme animal,* où il prend le parti de J.-M. Charcot contre l'école de Nancy, qui considère l'hypnose comme un simple produit de la suggestion. Quelques années plus tard, il nuancera cependant sa position.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

En 1891, sur un quai de la gare de Rouen, il rencontre par hasard le physiologiste Henry Beaunis (1830-1921), appartenant justement à l'école de Nancy. Celui-ci a créé, en janvier 1889, le laboratoire de psychologie physiologique de l'École pratique des hautes études à la Sorbonne, dans la section des sciences naturelles. Manquant de personnel, il propose un poste à A. Binet. Se rendant très rapidement indispensable, ce dernier devient préparateur, directeur adjoint en 1892, directeur en 1894, alors qu'il soutient une thèse en sciences naturelles sur le système nerveux sous-intestinal des insectes. La même année, les deux hommes fondent *L'Année psychologique,* qui devient la référence internationale de psychologie expérimentale et propose études originales, comptes rendus, nouveaux thèmes de recherches. C'est d'ailleurs dans cette revue qu'A. Binet, avec Victor Henri (1872-1940), critique en 1896 les séries de tests sur les processus psychiques inférieurs (c'est-à-dire sensoriels et moteurs) mis au point notamment par James McKeen Cattell (1860-1944), les processus supérieurs lui semblant mieux expliquer les différentes performances entre les individus. Après la naissance de ses deux filles, son intérêt se tourne progressivement vers les enfants. En 1899, il adhère à la Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant, dont il devient président en 1902 (elle prendra son nom après sa mort), et il fonde les Cahiers Alfred Binet.

SSPL/Leemage

Test d'intelligence pour enfants mis au point par John Raven en 1938.

En 1904, le ministère de l'Instruction publique fait appel à ses compétences pour concevoir un outil de repérage les enfants susceptibles de rencontrer les plus grandes difficultés scolaires. A. Binet s'adjoint les services du médecin Théodore Simon (1873-1960). Les versions successives de l'échelle Binet-Simon s'éloignent de l'usage psychiatrique pour adapter l'instrument aux enfants des écoles. L'échelle psychométrique, proposée en 1905, puis 1908 et 1911 (mais le terme date de 1897), vise à un diagnostic rapide d'arriération en comparant les performances de l'enfant à celles de sa classe d'âge.

Le refus de l'exclusion des débiles légers

Depuis que l'école publique est devenue obligatoire, tous les petits Français entrent à l'école primaire. Mais on s'aperçoit rapidement que certains n'arrivent pas à suivre dans la classe correspondant à leur âge. En 1904, donc, le gouvernement décide qu'il faut les identifier et les mettre dans des classes spécialement conçues pour eux. et telle est la tâche dévolue aux petits exercices de mémoire, de logique et d'attention conçus par Binet.

Loin de chercher à éliminer les plus faibles, ce dernier veut organiser pour eux une structure d'accueil qui leur permette de réintégrer au plus vite les classes normales. L'espoir de cette réinsertion se fortifie avec l'ouverture, en octobre 1905, de son Laboratoire de pédagogie normale, à l'école de la rue de la Grange-aux-Belles, à Paris. Certes, les enfants qu'il y reçoit sont intellectuellement déficients, mais ce sont des débiles légers : la comparaison avec les enfants « normaux » se soutient d'autant plus que, ne disposant pas alors des techniques requises pour distinguer parmi eux les pseudo-débiles atteints de troubles affectifs, les dyslexiques et les retardés du langage, Binet accueille des sujets dont l'échec scolaire procède de sources hétérogènes.

Aussi il affirme qu'ils devront *« faire retour le plus vite possible à l'école primaire »*. Il entend même, comme il le note en 1907, introduire dans les classes de Levallois quelques *« imbéciles »* incapables, en principe, d'apprendre à lire : *« Théoriquement, je crois que l'imbécile est pour l'hospice. Mais j'ai désiré faire appel à l'expérience et savoir, par les renseignements que nous donneront les maîtres, s'il n'est pas possible d'améliorer grandement certains imbéciles. »* Qui plus est, A. Binet est le premier à souligner l'incidence des facteurs sociaux sur les performances non seulement intellectuelles, mais aussi physiques des enfants. Son échelle conduira pourtant à des interprétations naturalistes et raciales, plus simplistes, notamment aux États-Unis, quand sa modification par Lewis Madison Terman en fera un instrument de sélection élitiste. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

THORSTEIN VEBLEN

(1857-1929)

LA CONSOMMATION OSTENTATOIRE

Jean-François Dortier

Économiste paradoxal, Thorstein Veblen a érigé l'ostentation en principal moteur de la consommation. Ce point de vue critique l'a amené à soutenir un modèle technocratique de gouvernance de l'économie.

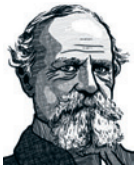
Thorstein Veblen a été un penseur décalé : né de parents suédois dans un milieu rural et austère du Wisconsin, il s'est trouvé propulsé par ses études de philosophie et d'économie au contact de l'élite urbaine de la côte Est, sans y entrer vraiment. Sa carrière universitaire a été marquée par de nombreuses déconvenues.

Dans son livre le plus remarqué, *Théorie de la classe de loisir* (1899), il dépeint une société américaine où les ressorts principaux de la consommation sont l'ostentation et l'émulation sociale. La *« classe de loisir »* dont il parle le plus est celle des rentiers, jamais si nombreux qu'au tournant des 19e et 20e siècles. C'est l'époque où les classes aisées jouissent de formes de luxe nouvelles et voyantes : les hôtels et casinos des stations balnéaires, les croisières, les stations d'hiver des Alpes, les hippodromes. En ville, on donne des réceptions qui sont l'occasion de montrer combien sa résidence est belle, la décoration recherchée, les tenues vestimentaires élégantes, la cuisine et les vins raffinés. Pour T. Veblen, qui raisonne en économiste, le coût exorbitant de ces biens et services dépasse largement leur utilité. Il en déduit qu'ils ont une autre fonction : l'ostentation. Le luxe, pour T. Veblen, n'est rien d'autre que le moyen de manifester son statut et d'en tirer du prestige auprès de ses pairs. Cela marque également la distance d'avec les étages inférieurs de la société. Ces derniers s'efforcent d'imiter les pratiques de l'élite. Il s'ensuit un mouvement perpétuel, puisque, à mesure qu'ils sont copiés, les riches tentent de se démarquer par de nouvelles pratiques. T. Veblen développe ainsi une analyse « positionnelle » de la consommation qui prend le contre-pied des économistes néo-classiques, selon lesquels l'équilibre des prix résulte du jeu de l'offre et la demande, lequel obéit à la règle d'utilité. Convaincu du contraire, T. Veblen se permet même de proposer une sorte de loi qui porte son nom (« effet Veblen »), et qui dit ceci : plus le prix d'un bien est élevé, plus sa demande augmente. C'est évidemment paradoxal, mais cela rend assez bien compte des singularités du marché des marques, qui fonctionne sur le principe de l'ostentation, tandis que la différence de qualité peut être minime.

Réformateur de la socio-économie

L'œuvre et l'exemple de T. Veblen ont été déterminants pour l'ouverture d'au moins deux chantiers de la sociologie moderne : celui des loisirs et celui de la consommation. Sa théorie de l'ostentation inspirera des sociologues et penseurs critiques comme Pierre Bourdieu, Jean Baudrillard, Roland Barthes. Mais T. Veblen est l'auteur d'une dizaine de livres, et d'autres volets de son œuvre ont trouvé écho après sa mort. Ainsi T. Veblen, qui entendait remettre le pouvoir des actionnaires entre les mains des ingénieurs, a fourni sa bible au mouvement dit « technocratique », très important aux États-Unis jusqu'en 1940, dont on retrouvera des aspects chez Keynes. T. Veblen est également l'auteur d'une théorie d'économie évolutionniste où les institutions humaines occupent la place des individus (et des gènes) chez les biologistes. À ce titre, il est un des fondateurs de l'école américaine d'économie institutionnelle, toujours vivante. T. Veblen est peut-être un auteur méconnu, mais sa pensée n'est pas passée inaperçue dans l'histoire des sciences sociales. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



WILLIAM JAMES

(1842-1910)

LA PSYCHOLOGIE EN AMÉRIQUE

Jean-François Dortier

Médecin, philosophe, pionnier du pragmatisme, le fondateur de la psychologie américaine s'est intéressé à la mémoire et aux émotions, à la psychophysiologie et au paranormal, à la conscience ordinaire et aux faits religieux.

William James est en proie à une sévère dépression lorsque, tout à coup, en avril 1870 – il a alors 28 ans –, une illumination éclaircit sa sombre existence. En lisant les *Essais de critique générale* (1851-1864) de Charles Renouvier, philosophe français fort connu à l'époque, il découvre une théorie du libre arbitre. Dans son *Journal,* à la date du 30 avril 1870, il note : *« Mon premier acte de libre arbitre sera de croire dans le libre arbitre. »* C'est aussi une façon de sortir d'un dilemme philosophique et moral qui le hante. Si l'homme est déterminé par d'implacables lois biologiques, alors la morale n'est qu'une illusion. Inversement, si l'on est capable de volonté, alors le déterminisme est faux. Et la science qui s'en réclame avec. Voilà son défi : construire une science du psychisme qui se démarque autant du déterminisme que de l'illusion spiritualiste d'une âme libre et désincarnée.

Au-delà de la démarche expérimentale

W. James est souvent présenté comme le fondateur de la psychologie en Amérique. À 30 ans, il donne ses premiers cours de psychologie à Harvard, trois ans plus tard il crée le premier laboratoire dans le sous-sol de l'université de Cambridge. Durant les vingt années qui suivent, W. James va poursuivre ses travaux de psychologie. C'est à cette époque qu'il établit la distinction entre mémoire à court terme et mémoire à long terme. Il propose également sa fameuse théorie des émotions, selon laquelle ce sont les états du corps (tremblement, sueur) qui déclenchent les émotions (la peur), et non l'inverse. *« C'est sourire qui rend heureux ! »,* écrit-il. En 1890, il publie *Les Principes de psychologie,* manuel qui restera longtemps une référence (et dans lequel on trouve des chapitres sur l'imagination, la volonté, la conscience, le moi). W. James évoque des expériences personnelles, des observations communes, l'introspection, les spéculations philosophiques, loin d'une vision réduite à l'expérimentation et la mesure. Les années suivantes, W. James va d'abord les consacrer à défendre une nouvelle philosophie, le pragmatisme, dont il est le fondateur avec Charles S. Peirce et John Dewey.

La fondation de la psychologie des religions

Ses préoccupations le portent ensuite à étudier les expériences religieuses. *Les Variétés de l'expérience religieuse* (1907) fonde ainsi la psychologie des religions. W. James y défend l'idée que les croyances religieuses ne reposent pas sur le dogme, mais sur une variété d'expériences personnelles. Pour certains, la ferveur religieuse apporte un réconfort moral. Pour d'autres, elle donne sens à leur vie. D'autres encore y trouvent, à travers la vie des saints, des modèles de conduite. Pour certains enfin, la religion constitue une thérapie et une source de bien-être. Les croyances religieuses ne sont pas vraies ou fausses : elles sont efficaces. Sur la fin de sa vie, W. James s'engage dans l'étude d'un sujet qui le fascine, comme bien d'autres auteurs à l'époque : le spiritisme et les phénomènes paranormaux. Un épisode important de la psychologie, sur laquelle les historiens sont restés longtemps silencieux… ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

MAX WEBER

(1864-1920)

AUX SOURCES DE LA SOCIOLOGIE COMPRÉHENSIVE

Michel Lallement

Économie et société, l'ouvrage principal du père de la sociologie allemande rassemble l'essentiel de ses idées : la méthode des idéaux-types, les formes de domination, la rationalisation de la société.

Publié en 1922, *Économie et société* est le livre majeur du sociologue allemand Max Weber, mais aussi l'un des plus singuliers. Non seulement l'*opus magnum* paraît deux ans après la mort de son auteur mais, surtout, il n'a pas un statut comparable à la plupart de ses travaux antérieurs. Il s'agissait de composer un ouvrage destiné à remplacer le manuel d'économie politique de Gustav Schönberg. M. Weber entreprend de réfléchir sur la nature du capitalisme de son temps et cette réflexion ouvre sur une collection de cinq volumes de socioéconomie. Mais il décède avant de pouvoir terminer, et *Économie et société* est composé à partir d'un brouillon par sa femme Marianne et par son éditeur Johannes Winckelmann. Outre les parties déjà rédigées, il intègre des articles d'origines variées qui ont été ajoutés au gré des éditions allemandes et de leurs multiples traductions. Le premier chapitre d'*Économie et société* est consacré aux concepts fondamentaux de la sociologie. Pour M. Weber, la tâche du sociologue consiste à saisir ce qui motive les individus à prendre en considération le comportement d'autrui. Dans la tradition allemande des sciences de l'esprit, M. Weber fait ainsi sienne l'idée que le monde des hommes, à la différence de celui de la nature, est façonné par des valeurs, des intérêts… Les actions sociales sont donc des activités chargées de sens, compréhensibles par d'autres hommes.

Expliquer et comprendre

Voilà pourquoi expliquer (*erklären*) ne va pas sans comprendre (*verstehen*). Le type idéal – tableau de pensée qui, pour les besoins de la recherche, accentue certains traits de la réalité – est un moyen efficace pour appréhender les actions sociales. Afin de rendre raison, par exemple, d'une panique à la Bourse, M. Weber suggère d'établir comment l'activité

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

se serait déroulée si tous les individus s'étaient comportés de façon rationnelle. Les *« éléments irrationnels »* peuvent alors être analysés comme autant de perturbations significatives.

M. Weber propose de distinguer quatre idéaux-types d'actions sociales. Le premier se rapporte au comportement strictement traditionnel. Cette *« manière morne de réagir à des excitations habituelles »* est l'expression de l'attachement aux coutumes et régit de fait la *« masse de toutes les activités quotidiennes familières »*. Vient ensuite le comportement strictement gouverné par les affects (*affektuel*) que M. Weber définit comme *« une réaction sans frein à une excitation insolite »*. Suit l'action purement rationnelle en valeur : se comporte de la sorte celui qui agit au nom de convictions éthiques, esthétiques, religieuses… sans se soucier des conséquences prévisibles de ses actes. L'action purement rationnelle en finalité est, en dernier lieu, le fait de ceux (chefs d'entreprise, savants, militaires…) qui orientent leurs activités en ajustant de façon optimale les moyens aux fins désirées et en tenant compte des conséquences possibles de leurs actions.

Les formes de domination

M. Weber recourt encore à la méthode idéal-typique pour comprendre comment les individus acceptent d'obéir et de respecter des règles. Cela peut être au nom de la tradition (on tient pour valide et légitime ce qui a toujours été), d'une croyance empreinte d'affect (le fait de succomber au charisme d'une personnalité dont l'on juge les qualités extraordinaires) ou enfin d'une croyance rationnelle fondée soit sur des valeurs soit sur la légalité d'un cosmos de règles abstraites. Il définit ainsi trois formes typiques de domination et de légitimité : traditionnelle, charismatique et légale-rationnelle. La bureaucratie relève par exemple du dernier de ces registres.

À en croire Marianne Weber, c'est en étudiant la sociologie de la musique que son mari prend réellement conscience de la rationalisation systématique du monde occidental. Au risque de dépersonnaliser leurs rapports, les hommes n'ont de cesse de vouloir rendre leurs actions plus cohérentes et plus rationnelles. Cela apparaît à l'évidence dans le champ économique. Dans les nombreuses pages qu'il consacre au sujet, M. Weber brosse l'idéal-type de l'économie de marché. Pour atteindre une situation d'optimum, les échanges et les calculs doivent être réalisés à l'aide de la monnaie, outil de compte le plus rationnel pour orienter l'action économique. Toutefois, comme M. Weber l'indique dans le volume *Sociologie du droit,* l'efficacité formelle n'élimine pas la lutte et la domination. Libérées dans les arènes où salariés et employeurs se tiennent en présence, les forces du marché conduisent souvent en pratique *« à une intensification qualitative et quantitative de la coercition »*.

Salvador Dalí, Fundació Gala-Salvador Dalí / Adagp, Paris 2018

Krach de l'Union générale du 19 janvier 1882, caricature de Gustave Darre.

Quelle postérité ?

Est-ce à dire que notre monde est condamné au désenchantement ? En fait, la rationalisation n'est pas un long fleuve tranquille, car elle est nécessairement partielle et parfois même contradictoire. Les pressions qu'exercent certains groupes afin que les lois prennent en compte leurs intérêts particuliers (rationalisation matérielle) affaiblissent constamment les efforts réalisés pour améliorer la cohérence interne des règles juridiques (rationalisation formelle).

À en juger l'utilisation banale de la notion d'idéal-type ou encore à la multiplicité des travaux qui revendiquent le parrainage de M. Weber, nul doute que la trace d'*Économie et société* demeure profonde dans le paysage des sciences sociales contemporaines. S'il demeure une référence de premier ordre, M. Weber n'en prête pas moins le flanc à la critique. Catherine Colliot-Thélène remarque que, au risque de l'ethnocentrisme, les idéaux-types de domination décrits dans *Économie et société* ont tendance à faire la part belle aux sociétés occidentales (1). On s'aperçoit aujourd'hui que, sur certains points, M. Weber était mal informé. Par exemple, la *« comptabilité rationnelle »* a vu le jour en Inde et en Chine bien avant de s'imposer en Europe, terre d'élection par excellence, selon M. Weber, d'une modernisation triomphante.●

(1) **C. Colliot-Thélène,** *Le Désenchantement de l'État*, Minuit, 1992.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

GEORG SIMMEL

(1858-1918)

L'AMBIVALENCE DE LA MODERNITÉ

Xavier Molénat

Au début du 20e siècle, le philosophe et sociologue Georg Simmel brosse le portrait détaillé d'une modernité à la fois libératrice et aliénante.

L'amour, le secret, les cadres de tableaux, l'aventure, la mode… À s'en tenir aux sujets qu'il a abordés, Georg Simmel pourrait passer pour un penseur futile. On ne comprendrait pas alors comment il a pu devenir l'une des figures majeures de la sociologie du 20e siècle. C'est que, derrière la légèreté des thèmes, la pensée de Simmel ouvre une perspective originale et profonde sur la vie sociale et le tragique de la condition moderne.

Les formes de la vie sociale

G. Simmel n'est pas un sociologue de terrain. S'il trouve dans l'air du temps de son époque des contenus, il cherche d'abord à mettre en évidence ses contenants, ce qu'il appelle les «*formes*», qui structurent la vie sociale et sont l'objet propre de la sociologie. Par exemple, G. Simmel ne s'intéresse pas à la mode en tant que telle, encore moins à une mode particulière, mais perçoit derrière ce phénomène l'expression de deux formes : l'imitation (la mode consiste à s'habiller comme ses semblables) et la distinction (tout en se démarquant des autres groupes sociaux), qui sont des traits universels de la vie sociale. Cette dernière s'élabore à partir de contenus *«qui ne sont pas encore en eux-mêmes sociaux»*, d'où des aperçus saisissants : G. Simmel rapproche par exemple le vol et le cadeau en tant qu'expressions de la forme *«échange»*.

Ces formes que le sociologue extrait de la réalité retrouvent une concrétude dans les interactions des individus au quotidien. Pour G. Simmel en effet, *«il y a société, au sens large du mot, partout où il y a action réciproque des individus»*. Il parle d'association pour désigner tous ces moments où des individus se regroupent en ayant conscience de former une unité, d'agir les uns sur les autres. Ni déterministe, ni individualiste, G. Simmel développe une vision relationnelle et dialectique de la vie sociale : porteurs d'intérêts, de désirs, de pulsions, les individus ne cessent de se lier et de se délier dans des formes d'association qui se cristallisent ou se défont.

Une pensée dialectique

Selon G. Simmel, toute la vie sociale est marquée du sceau de la dialectique et de l'ambivalence. Chaque individu, chaque forme d'association subit l'assaut de forces poussant à la fois à l'union et à la séparation. Dans une célèbre digression, G. Simmel montre ainsi que l'étranger n'est pas (ou pas seulement) celui qui ne possède pas la nationalité du pays dans lequel il vit. Il est avant tout celui qui est à la fois dans et hors du groupe, qui y est présent, mais n'en fait pas vraiment partie. Proche et distant, l'étranger se fait presque toujours commerçant.

Profuse, inspirée, mais aussi bavarde et anarchique, l'œuvre «impressionniste» de G. Simmel connut une réception pour le moins ambivalente en France. Émile Durkheim a soutenu pendant un temps son effort pour fonder la sociologie comme discipline, puis a pris de la distance avec ce philosophe si peu soucieux des *«communes obligations de la preuve»*. Ce n'est en réalité qu'à partir des années 1980 que l'œuvre du sociologue allemand a été traduite et redécouverte en France, notamment grâce aux efforts de Raymond Boudon et de ses collègues. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

EDMUND HUSSERL

(1859-1938)

NAISSANCE DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE

Laurent Joumier

La phénoménologie entend comprendre le travail de la conscience sur les choses telles qu'elles nous apparaissent. Et de ce fait renouer les fils rompus par la modernité entre l'homme et le monde.

Edmund Husserl aura jusqu'au bout le sentiment de ne pas avoir été vraiment compris. Sans cesse, il cherchera à expliquer le sens de sa pensée. Son œuvre, il est vrai, est ardue, et immense : des dizaines de milliers de pages, souvent sténographiées pour mieux suivre le rythme de la pensée, et la plupart restées longtemps inédites. Surtout, elle a une ambition qui paraît démesurée : refonder la philosophie comme science rigoureuse, porteuse d'un renouveau culturel de l'humanité.

Des mathématiques à la philosophie

D'abord étudiant et chercheur en mathématiques, E. Husserl se tourne très tôt vers la philosophie. Au centre de ses réflexions se trouve la relation entre le sujet conscient et l'objet de conscience. Relation indéfectible : toute connaissance, si objective soit-elle, est connaissance d'un objet par un sujet. Mais relation cachée et énigmatique car, spontanément, le sujet s'efface devant l'objet et ignore la part qu'il prend à sa constitution. Cela tient à l'essence même de la conscience, à son *« intentionnalité »* : tournée presque exclusivement vers ses objets, vers le monde situé au-delà d'elle, elle oublie sa propre intervention. De là vient que nous sommes une énigme pour nous-mêmes, tout comme ce monde objectif qui nous est donné sans que nous sachions comment. Comment lever l'énigme et apporter à la science et à l'homme la compréhension de soi qui leur fait défaut ? Il faut une méthode radicale qui nous ramène au fondement même de la relation du sujet et de l'objet. Cette méthode, ce sera la *« réduction phénoménologique »*.

La phénoménologie transcendantale

Pour que la conscience s'apparaisse à elle-même, il lui faut interrompre cet élan spontané qui l'absorbe dans le monde. Je perçois cet arbre, dont je ne sais comment il peut à la fois exister dans le jardin et apparaître à ma conscience. La méthode de réduction consiste à mettre entre parenthèses l'existence objective de l'arbre. Ne subsiste que son apparition subjective, le monde laisse place à la subjectivité pure. Les phénomènes subjectifs dégagés par la méthode de réduction sont fluctuants, multiformes, insaisissables, très différents des objets du monde qu'ils représentent. L'arbre n'est donc pas immédiatement présent à la conscience : il est *« constitué »* par elle, qui organise, synthétise, interprète ses propres données, de manière à leur conférer un sens objectif. Elle procède d'une manière déterminée, selon des lois universelles et nécessaires qui sont le fondement ultime, transcendantal de toute vérité et de tout être, et la clé de la compréhension philosophique du monde. Cette approche transcendantale est une tentative de réponse à la crise de la modernité européenne. Pour E. Husserl, l'origine du mal se situe dans le fait que le progrès scientifique et technique s'est accompagné d'une incompréhension de soi, entraînant une rupture entre l'homme et le monde objectivement connu. Un renouveau de la philosophie devrait permettre de renouer les fils entre lui et le monde. ●

→ À LIRE :

• **La crise de la conscience européenne et la phénoménologie transcendantale (1936)**,), E. Husserl, Gallimard, Tel, 2004.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

1914-1945

DES THÉORIES POUR LE 20e SIÈCLE

FERDINAND DE SAUSSURE

(1857-1913)

LE TOURNANT DE LA LINGUISTIQUE MODERNE

Nicolas Journet

Le cours de Ferdinand de Saussure, en tournant le dos à la philologie historique, inaugure une nouvelle science du langage : la linguistique structurale.

Deux hommes font une partie d'échecs sous un platane. Au bout d'une demi-heure, l'un des joueurs doit s'en aller et cède sa place à un ami. Celui-ci n'a pas assisté au début de la partie, mais il n'a pas pour autant besoin de reconstituer les coups joués par son prédécesseur. Il joue, c'est tout. C'est par cette métaphore qu'au début de ce siècle, Ferdinand de Saussure tentait d'amener ses étudiants genevois à l'une de ses intuitions principales : la langue est un système de règles. Le joueur remplaçant, c'est le linguiste. Pour comprendre une langue, il suffit d'en saisir les règles et de les appliquer. Pas besoin d'en faire l'histoire. Deux étudiants de Saussure notent scrupuleusement le propos, sans savoir qu'ils préservent ainsi de l'oubli l'un des plus importants textes fondateurs de la linguistique moderne : le *Cours de linguistique générale,* qui sera établi en 1916 par Charles Bally et Albert Sechehaye, sur la base de leurs notes.

L'appeler « fondateur » ne veut pas dire que tout est nouveau chez Saussure : depuis 1870, la grande affaire du 19e siècle, l'étude généalogique des langues, commençait à faire place à des considérations plus théoriques, notamment en Allemagne. Saussure, formé en Suisse et à Paris, fut, jusqu'en 1906, essentiellement un philologue, professeur de phonologie et de grammaire des langues indo-européennes, sur lesquelles il avait, en 1879, publié un mémoire. Nommé à Genève en 1891, il enseigne le vieil allemand, le sanskrit, le latin, la versification française et d'autres spécialités. Sa formation a introduit chez lui l'idée que, pour devenir une science, la linguistique doit se pencher sur les règles et les fonctions universelles des langues. Cette idée incubera pendant plus de vingt ans, avant de former la matière de son cours. C'est seulement lors du départ d'un de ses collègues qu'il se voit confier un cours de linguistique générale (autrement dit « théorique »), qu'il assurera durant trois années universitaires, entre 1906 et 1911.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

La langue comme « trésor commun »

Pour Saussure, l'objet de la linguistique, c'est la langue, et non la parole. La langue est un *« trésor commun »,* comportant un lexique (une collection de mots) et un code (ces mots renvoient à des significations conventionnelles). La parole, c'est l'usage individuel de ce trésor. Cet usage peut être très contextuel : la linguistique n'a pas à s'en préoccuper. On peut étudier les langues de deux points de vue : celui de leur évolution (diachronie), ou celui de leur état en un moment donné (synchronie). Saussure insiste sur la synchronie, qui doit donner accès au système de la langue.

En outre, il souligne que la langue est composée de signes. Qu'est-ce qu'un « signe » ? C'est un rapport entre un signifiant (une image acoustique) et un signifié (un concept). Or, remarque Saussure, dans le langage naturel ce rapport est arbitraire : la nature du son émis n'a pas de rapport avec le sens (sauf exception). Mais leur association est socialement contrainte : on n'est pas libre de changer le sens des mots. Enfin, la langue est un système différentiel. De même que les sons d'une langue se reconnaissent par leurs différences (lapin ≠ lopin ≠ lupin), le sens des unités signifiantes se construit par oppositions distinctives : lapin ≠ poulet ≠ cheval, etc. Par système, Saussure entend donc quelque chose comme « interdépendance » : si l'on change un élément de la langue, cela devrait avoir des conséquences sur le reste. D'autre part, le découpage du réel étant conventionnel et non naturel, il n'est pas le même selon les langues.

Alamy Stock Photo

Père de la linguistique structurale

Saussure avait-il l'intention d'être le père de la théorie de la langue comme système différentiel ? Des fragments de manuscrits retrouvés dans une remise en 1996 semblent le confirmer : dès 1891, Saussure faisait le projet d'écrire un *« livre très intéressant »* sur le *« rôle du mot en linguistique »*. Ses propositions, aussi évidentes paraissent-elles aujourd'hui, contiennent en germe les développements de ce que l'on a appelé par la suite la linguistique structurale, le mot « structure » tendant, après Saussure, à remplacer celui de « système ». Mais ce n'est pas tout : la théorie du signe, chez Saussure, ne s'applique pas seulement aux langues, mais potentiellement à toutes sortes de codes visuels, sonores, gustatifs, odorants… Son application la plus générale est la sémiologie, ou *« science des signes au sein de la vie sociale »,* qui donnera lieu à des développements sous la plume de Charles Morris (*Fondements de la théorie du signe,* 1938), Éric Buyssens (*Les Langages et le Discours,* 1943), Louis Hjemslev (*Prolégomènes à la théorie du langage,* 1943), Roland Barthes (*Éléments de sémiologie,* 1965), Georges Mounin (*Introduction à la sémiologie,* 1970), Umberto Eco (*La Production des signes,* 1975), Jean-Marie Klinkenberg (*Traité du signe visuel,* 1992). Il faut noter qu'une sémiotique concurrente de celle de Saussure a été proposée par le philosophe Charles Sanders Peirce en 1907.

Le devenir de la linguistique structurale de la langue passe ensuite par le cercle de Prague, dont Nikolaï Troubetskoï, Serge Kartchevski et Roman Jakobson sont les premiers animateurs. Ils développent une phonologie qui apparaît alors comme un modèle de rigueur scientifique. Le développement des thématiques présentes chez Saussure – signe, structure, fonction – amènera après la Seconde Guerre mondiale une diversification des points de vue : Roman Jakobson, par son travail rigoureux en phonologie, devient le spécialiste des fonctions du langage (communication, poésie), Louis Hjemslev celui de l'analyse sémantique componentielle. Loin de fragiliser la discipline, ces divisions marquent sa maturité. Mais il ne faut pas s'étonner que la linguistique saussurienne ait fait retour en France sous deux espèces assez différentes. Celle que pratique André Martinet, de plus en plus fonctionnaliste, et celle d'Émile Benveniste, qui prend à bras-le-corps un problème négligé par Saussure : celui du discours (ou si l'on veut de la parole) et du contexte dans lequel il est énoncé. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JOHN DEWEY
(1859-1952)

ÉDUQUER PAR L'EXPÉRIENCE

Catherine Halpern

Figure du pragmatisme en philosophie, John Dewey fut aussi le promoteur outre-Atlantique de l'éducation nouvelle et de ses méthodes, qu'il considérait indispensables à la démocratie.

C'est une école pas comme les autres qui voit le jour dès 1896 au sein de l'université de Chicago. Des élèves s'y rendent pour cuisiner, travailler le bois, bricoler, mener des projets concrets. Grâce à ces activités, aiguillés par leur enseignant, les jeunes apprennent ce que d'habitude on leur assène sans se soucier du sens qu'ils peuvent trouver à ces apprentissages. Il s'agit d'une école-laboratoire, qui comptera jusqu'à 140 élèves et 23 instituteurs, créée par le philosophe John Dewey qui entend bien pouvoir expérimenter ses thèses éducatives… Et pour cause, c'est l'expérience qui est au cœur de sa philosophie dont la pédagogie n'est en fait qu'un volet.

Figure de la philosophie pragmatiste américaine aux côtés de Charles Sander Peirce et de William James, Dewey estime que la connaissance émerge de notre relation au monde extérieur. L'expérience est donc le maître-mot. La connaissance n'est pas un accès direct à des vérités immuables. C'est par l'action que l'élève apprend et non en absorbant passivement des vérités toutes faites. Pas de cours magistral dans un silence où la parole sacrée proférée par le maître s'abattrait sur de jeunes esprits soumis, mais des individus actifs, en mouvement, menant l'enquête sous la houlette d'un maître qui guide et accompagne.

Une éducation démocratique

Comment admettre que dans une société démocratique, l'école soit un bastion du conservatisme, où le maître dominerait sans partage de jeunes esprits par la contrainte ? Pour Dewey, l'école n'est pas un sanctuaire coupé du monde où se transmettraient de manière quasi immuable la culture et les savoirs. Il faut penser la continuité entre la société et l'éducation. Et c'est bien pour cela que l'éducation traditionnelle doit être remise en question. Son fonctionnement autocratique n'est pas cohérent avec l'avènement des sociétés démocratiques. L'école doit donner envie d'apprendre, permettre l'épanouissement des capacités de chacun, promouvoir l'esprit d'initiative et libérer la créativité. Il y a un objectif social dans l'éducation promue par Dewey : *« L'école devient elle-même une forme de vie sociale, une communauté en miniature étroitement liée aux autres modes d'expérience que le groupe vit en dehors de l'école. Toute éducation qui développe la capacité de participer effectivement à la vie sociale est morale. »*

Loin de l'improvisation

Si Dewey est l'apôtre de l'éducation nouvelle progressive, il entend l'être avec rigueur : *« Proclamer que toute éducation authentique provient de l'expérience ne signifie pas que toutes les expériences sont immédiatement ou également éducatives. Expérience et éducation ne sont pas une seule et même chose. »* Et c'est là toute la tâche de l'enseignant que d'aider le groupe à cheminer, à construire avec lui des expériences proprement éducatives. S'il critique la routinisation de l'enseignement dans l'éducation traditionnelle, il ne défend pas pour autant l'improvisation. Mais plus que des méthodes pédagogiques, Dewey offre une réflexion capable d'articuler étroitement éducation, société et démocratie concrète. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

LUDWIG WITTGENSTEIN
(1889-1951)

LES SORTILÈGES DU LANGAGE

Catherine Halpern

Nous ne pouvons pas penser le monde hors du langage. Fort de cette conviction, Ludwig Wittgenstein entend déjouer les pièges du langage quand il tourne à vide, et montre une nouvelle manière de pratiquer la philosophie.

Le langage, telle est la grande affaire pour Ludwig Wittgenstein. C'est ce que montre déjà le *Tractatus logico-philosophicus* (1921), premier et seul ouvrage publié du vivant de l'auteur. Le livre est étonnant, écrit à coups de propositions lapidaires et de formules logiques. Ambitieux, le philosophe autrichien entreprend de tracer les frontières de ce que l'on peut penser en traçant celles de ce que l'on peut dire. Selon lui, les propositions dites philosophiques sont en réalité des pseudo-propositions. Car, écrit Wittgenstein, *« le but de la philosophie est la clarification logique des pensées. La philosophie n'est pas une théorie, mais une activité »*.

Le sens dépend de l'usage

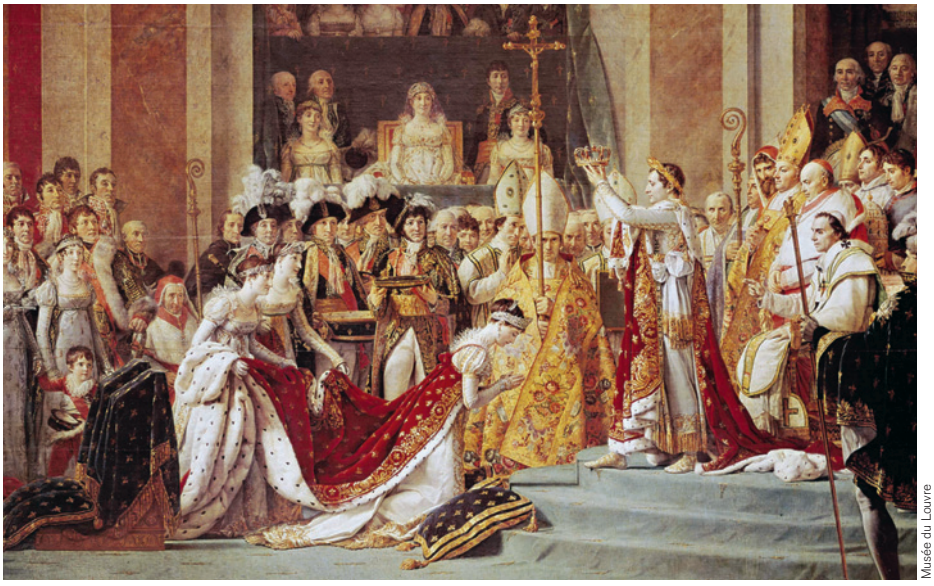
Une fois publié le *Tractatus*, Wittgenstein donne congé à la philosophie. En Autriche, il devient tour à tour instituteur, jardinier, architecte, avant d'être repris par ses vieux démons et de revenir à Cambridge. Il donne alors une nouvelle inflexion à sa pensée. Il abandonne l'analyse logique du langage au profit d'une approche plus descriptive de ce qu'il appelle les *« jeux de langage »*, fictifs ou réels, comme rapporter un événement, deviner des énigmes, traduire d'une langue dans une autre, raconter une plaisanterie. La signification d'un mot n'est pas à chercher dans un objet qu'il représenterait et que l'on pourrait pointer du doigt, elle est déterminée par les règles de son usage. Le langage est, comme tout jeu, guidé par des règles qui déterminent ce qui fait sens ou non et il s'inscrit dans nos pratiques. Pas de théorie générale du langage, de la société ou de l'esprit humain, mais bien plutôt des remarques sur l'usage ordinaire ou simplement possible de tel ou tel mot.

Wittgenstein montre ainsi que les processus et les contenus mentaux (les intentions, les sensations…) font l'objet de nombreuses confusions. Pour lui, l'idée que le sujet a seul accès à ce qu'il pense ou à ce qu'il ressent est un préjugé qui repose sur un malentendu grammatical. Il n'y a pas de langage privé, pas d'acte de l'esprit qui associe un signe à une expérience intérieure. D'où sa critique de l'introspection si chère à René Descartes. Wittgenstein dénonce également la conception qui fait de l'action volontaire l'effet d'une cause mentale. Pour en pointer l'absurdité, il pose la question suivante : *« Que reste-t-il donc quand je soustrais le fait que mon bras se lève du fait que je lève le bras ? »*

L'autonomie de la grammaire

Le style de Wittgenstein est déconcertant : ce sont des réflexions et des remarques principalement « grammaticales » qui semblent manquer de hauteur philosophique. En réalité, la grammaire est au cœur du rapport entre langage et réel. Pour Wittgenstein, il y a une autonomie de la grammaire au sens où les règles sont arbitraires et ne peuvent pas être justifiées par la réalité ni entrer en conflit avec elle. C'est à nos pratiques partagées qu'il nous faut sans cesse revenir pour déjouer les chausse-trappes que présente le langage, quand il tourne à vide. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



Le sacre de Napoléon, Jacques-Louis David, 1806-1807.

Musée du Louvre

CARL SCHMITT

(1888-1985)

LE DROIT DU PLUS FORT

Xavier de la Vega

La nécessité a toujours justifié le fait, pour le souverain, de s'attribuer des pouvoirs exceptionnels lors de périodes de troubles. À partir cet état d'exception, Carl Schmitt avance en 1922 une analyse pénétrante des relations entre droit et pouvoir.

Si l'œuvre de Carl Schmitt demeure une lecture inconfortable pour les théoriciens de la démocratie libérale, c'est que peu de critiques ont relevé comme lui les failles de l'État de droit. L'ambition de la philosophie politique libérale est de mettre fin à toute forme d'arbitraire. Au «rapport de force» succède un «rapport de droit». Nul ne doit être au-dessus des lois, pas même le prince. Mais même ce droit moderne comporte une zone d'ombre : l'«état d'exception». Elle figure dans toutes les constitutions sous des noms différents. En France elle s'appelle l'«état de siège» ; c'est l'«état

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

d'urgence» en Allemagne et la «loi martiale» en Angleterre. Il s'agit d'une disposition qui autorise le souverain à suspendre l'application de la Constitution dans le cas où l'ordre politique est menacé. Elle l'autorise à prendre des mesures exceptionnelles, passer outre l'avis du Parlement, gouverner par ordonnances. Elle lui donne même le droit de mettre en suspens les libertés publiques. Exemple : après les attentats du 11 septembre 2001, George W. Bush émet un *military order* qui autorise la détention *sine die* d'étrangers soupçonnés d'avoir attenté à la «sécurité nationale des États-Unis», en claire violation de toute législation nationale et internationale. Ce décret a donné lieu à la création du camp de Guantanamo.

Il revient à C. Schmitt d'avoir relevé le paradoxe de l'état d'exception. Que dire en effet d'un système juridique qui «*prévoit sa propre suspension*» ? Peut-on encore considérer que le droit régit les agissements du prince ? Oui, dans la mesure où en proclamant l'état d'exception, celui-ci obéit à la règle. Non, puisque dès cet instant, il s'affranchit du droit. Pour nombre de juristes, comme Hans Kelsen (1881-1973), adversaire attitré de C. Schmitt, ce n'est qu'une bizarrerie, un cas limite qui ne relève plus du domaine de la science juridique. C'est l'*«exception qui confirme la règle»*. Aux yeux de C. Schmitt, l'état d'exception appelle au contraire une redéfinition du rapport entre droit et pouvoir : il faut penser la règle à partir de l'exception.

Sa *Théologie politique* s'ouvre par une formule lapidaire : *«Est souverain celui qui décide de la situation exceptionnelle.»* Cette phrase annonce la portée de l'investigation. Elle ne concerne pas un point de détail, mais ouvre sur une théorie de la souveraineté. Il s'agit pour lui de montrer que le droit ne saurait définir exhaustivement le domaine d'action du prince ; au contraire, c'est la puissance du prince qui crée les conditions d'application du droit. *«Il est impossible d'établir avec une clarté intégrale les moments où l'on se trouve devant un cas de nécessité ni de prédire, dans son contenu, ce à quoi il faut s'attendre dans ce cas»*, écrit C. Schmitt. Autrement dit, le droit ne fournit aucun critère pour distinguer une situation exceptionnelle du cas normal. Il revient au souverain de trancher. Sans cette décision, le droit demeure indéterminé.

L'indétermination de la norme juridique

H. Kelsen, lui, esquive une telle question, et s'en tient à une approche formelle du droit. Qu'est-ce qui fonde la validité d'une norme juridique ? Ce ne peut être qu'une autre norme. Ainsi la décision d'envoyer quelqu'un en prison repose sur le Code pénal, lui-même adopté de manière conforme à la Constitution. Le droit est une hiérarchie de normes. La science juridique s'en tient là. Voilà une vision inacceptable aux yeux de C. Schmitt. Pour la combattre, il met en évidence ce que l'on appelle aujourd'hui, à la suite de ses travaux, l'*«indétermination de la règle de droit»*. Ce qu'il observe à propos de l'état d'exception, C. Schmitt l'avait déjà établi auparavant pour toute norme juridique, fût-elle le plus clairement énoncée. Ainsi, est-ce que la règle *«pas de véhicule dans la cour»* s'applique aussi aux vélos, aux poussettes et aux trottinettes ? Il apparaît que même dans un cas aussi simple, la solution n'est pas évidente. Car la loi ne permet jamais d'identifier nettement les boîtes où le juge pourrait ranger tel ou tel acte. Pour sortir de cette difficulté, C. Schmitt fait intervenir la notion de *«décision»*. Forcément personnelle, la décision est cet élément *«neuf»*, *«étranger»*, ce *«moment constitutif»* qui vient s'ajouter à la norme juridique et met fin à son indétermination.

Défense des régimes autoritaires

Selon C. Schmitt, c'est au souverain qu'incombe de proclamer (ou non) la situation exceptionnelle. C'est à lui de créer les conditions de validité des normes juridiques. Donc, le droit repose sur la force. L'état d'exception *«révèle avec la plus grande clarté l'essence de l'autorité de l'État. C'est là (…) que l'autorité démontre que, pour créer le droit, il n'est nul besoin d'être dans son bon droit.»* C. Schmitt n'a en aucune manière l'intention de dénoncer l'état d'exception. Si sa critique du libéralisme politique remporte l'adhésion d'une partie de la gauche, sa position est celle d'un conservateur, ardent défenseur d'un régime autoritaire. En Allemagne, le juriste s'oppose au libéralisme et au parlementarisme de la jeune République de Weimar et formule une critique de droite à l'encontre du régime. Il perçoit la valorisation de la délibération comme un obstacle à la décision souveraine. Après la Grande Guerre, C. Schmitt se positionne comme un antiparlementaire résolu. En 1933, il se rallie au régime nazi et présente, deux ans plus tard, les lois de Nuremberg comme une *«Constitution de la liberté»*.

L'œuvre n'est cependant pas réductible à son auteur. C. Schmitt demeure un contributeur important de la pensée du droit. Son ouvrage *Le Concept de politique* est un classique de la théorie politique du 20e siècle, qui servira de base à la réflexion de penseurs libéraux comme Raymond Aron, ou de gauche comme Jacques Derrida. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

BRONISLAW MALINOWSKI

(1884-1942)

ENQUÊTER SOUS LES TROPIQUES

Jerôme Souty

C'est peu de dire que Bronislaw Malinowski a inauguré l'enquête participante : il a surtout imposé son modèle et régné sur l'anthropologie britannique jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Surpris par la Première Guerre mondiale alors qu'il se trouve en Australie, le jeune anthropologue Bronislaw Malinowski devient une sorte de « prisonnier d'honneur » (polonais, il est né sujet autrichien) de l'administration britannique, qui le laissera cependant libre de ses mouvements. Il va ainsi passer deux années (1915-1916 et 1918) dans les îles Trobriand, au nord-est de la Nouvelle-Guinée. Isolé, sans autre contact que sa fréquentation intime des indigènes dont il partage la vie quotidienne, il acquiert une connaissance parfaite de la langue vernaculaire. C'est toute l'effervescence spontanée du groupe qui devient son objet d'étude. B. Malinowski est ainsi le premier à donner une place prépondérante à l'enquête directe sans intermédiaire. En ce sens, il est l'inventeur de l'anthropologie de terrain et de sa méthode de l'observation participante.

Une économie du don

Paru en 1922, le livre qui résultera de cette expérience peu commune pour l'époque, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, est un des chefs-d'œuvre de la littérature ethnologique. Son succès tient par ailleurs à ses qualités littéraires : un souffle narratif, de magnifiques descriptions, une sensibilité aux valeurs esthétiques. Les hommes trobriandais, observe B. Malinowski, pratiquent la *kula*, un système codifié d'échanges symboliques (des brassards et colliers de coquillages) qui donne lieu à des expéditions maritimes permettant de relier une vingtaine d'îles éloignées et quelques milliers de personnes. Dans un délai de deux à dix ans, les objets reviennent à leur destinataire. Ce circuit d'échanges intertribaux, bien qu'il stimule les économies indigènes (il existe un troc parallèle de marchandises utiles), n'a pas de finalité économique. Il ne s'agit pas non plus de cadeaux libres et désintéressés. L'échange crée un pacte garantissant l'hospitalité et la protection mutuelle.

Cœur de l'ouvrage, cette observation de la *kula* débouche progressivement sur une coupe transversale de la culture trobriandaise. Car ce système, d'une grande complexité, oblige à aborder les questions de propriété et de répartition des richesses, les relations de parenté et les structures de pouvoir. Sans compter que la magie baigne l'ensemble des activités. Mais B. Malinowski ne donnera pas une interprétation définitive de la *kula*. En fait, c'est Marcel Mauss, son fervent lecteur, qui va magistralement théoriser l'importance de cet objet nouveau – qu'il appelle le don –, la *kula* lui apparaissant

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

aussi comme un «*fait social total*» (*Essai sur le don*, 1923-1924, voir l'article, p. 8). L'ouvrage représente le modèle type de la méthode d'investigation du fonctionnalisme. Celui-ci part du principe que les éléments de la culture forment un tout et sont tournés vers un même but. De nombreux ethnologues sont retournés aux îles Trobriand, complétant les descriptions et analyses de B. Malinowski.

Parmi eux, l'Américaine Annette Weiner a découvert un système d'échange-don réservé aux femmes et lié aux rites mortuaires. ●

LE FONCTIONNALISME À L'UNIVERSITÉ

B. Malinowski est l'artisan du succès du fonctionnalisme. Dès 1923, il tient séminaire à la London School of Economics, et y enseigne qu'aussi étranges soient-elles, les mœurs des sociétés primitives doivent s'expliquer par leur présent, telles qu'on les observe, et non par leur passé. C'est une façon de tourner le dos aux «survivances du passé» et aux spéculations comparatives des évolutionnistes. Ensuite, il répète sans cesse que les mœurs, les institutions, les mythes, rites et croyances doivent être rapportés les uns aux autres, car ils forment des ensembles fonctionnels, c'est-à-dire intégrés et tournés vers un même but. En 1944, Malinowski laissera derrière lui un testament théorique (*Une théorie scientifique de la culture*) notifiant que la fonction ultime de la culture est de satisfaire un certain nombre de besoins humains fondamentaux universels (sexualité, protection, religion, connaissance). Ses deux sources d'inspiration sont des sociologues: Herbert Spencer pour la notion de fonction, et Émile Durkheim pour son approche totalisante des faits sociaux. Le succès de cette théorie un peu trop vague sera mitigé. Si B. Malinowski a régné sur l'anthropologie britannique, c'est aussi qu'il a renouvelé la pratique du métier: sur la base de son enquête prolongée en Mélanésie, il a produit une monographie, *Les Argonautes du Pacifique* (1922), qui devient un modèle à suivre. Titulaire de la toute première chaire d'anthropologie sociale à Londres (1927), B. Malinowski a formé et envoyé sur le terrain une génération complète de chercheurs anglo-saxons: Audrey Richards, Raymond Firth, Isaac Schapera, Lucy Mair, E.E. Evans-Pritchard et d'autres encore. ● Nicolas **Journet**

GRANDEUR ET LIMITES DE L'ANTHROPOLOGIE DE TERRAIN

B. Malinowski est donc célébré pour avoir inventé l'anthropologie de terrain et sa méthode privilégiée, l'observation participante. Elle consiste à vivre au contact direct de l'indigène et à participer à ses activités. Avant lui, la plupart des grands noms de l'anthropologie — James Frazer, Marcel Mauss ou Lucien Lévy-Bruhl — furent des penseurs en chambre, qui exploitaient les données venues du monde entier, récoltées par d'autres, pour en proposer de vastes synthèses. Voilà ce qu'on nommait la méthode comparative. Depuis B. Malinowski, le «terrain» est devenu la marque de fabrique de l'ethnologue, la monographie consacrée à une population sera gage et label d'expérience. Aucun ethnologue digne de ce nom n'est censé faire carrière sans être associé à l'observation directe d'une culture ou d'un groupe ethnique, dont il sera considéré comme spécialiste. Il y a deux écueils à cette exigence professionnelle. L'un est épistémologique, et concerne le fait qu'avoir été sur le terrain ne garantit pas l'objectivité du point de vue de l'observateur, ni la fiabilité de ses interprétations. La critique post-moderne en a fait sa cible. L'autre, que la spécialisation monographique peut entraîner une certaine myopie, disqualifier toute approche comparative explicite, et entraîner de ce fait un déficit de réflexion générale, un abandon du projet théorique de l'anthropologie. C'est assez souvent ce que l'on observe en France depuis les années 1990. ● Jean-François **Dortier**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JOHN B. WATSON (1878-1958) BURRHUS F. SKINNER (1904-1990)

UNE SCIENCE DU COMPORTEMENT

Claudette Mariné et Christian Escribe

Étudier la psychologie humaine sans s'intéresser à la pensée. C'est le pari du béhaviorisme, initié par John B. Watson et développé par Burrhus F. Skinner.

Les motifs et ambitions du béhaviorisme ont été énoncés par le psychologue américain John B. Watson, considéré comme son fondateur. Dans un article de 1913, il écrit : *« La psychologie (…) est une branche purement objective et expérimentale des sciences naturelles. Son but théorique est la prédiction et le contrôle du comportement. »* La première affirmation résume sa méthode. À l'époque de J. B. Watson, une discipline est scientifique à la condition de produire des connaissances basées sur la mise en relation de faits directement observables par autrui. Or, à la même époque, bien des psychologues privilégient l'étude de la conscience au moyen de l'introspection qui, par définition, ne produit que des faits privés.

Pour faire entrer sa spécialité dans le cercle des sciences positives, J. B. Watson assigne à la psychologie un seul objet d'étude : le comportement, c'est-à-dire les relations entre des stimulus et des réponses. Le terme stimulus désigne tout objet ou événement observable qui déclenche des manifestations réactionnelles observables de l'organisme appelées réponses. Prenons l'exemple d'une émotion comme la peur. Supposons un enfant âgé de quelques mois qui réagit à la présence d'un rat blanc en criant. Cette réaction observable est la réponse de l'organisme à un stimulus : la présence du rat blanc. J. B. Watson considère que pour étudier la peur, le psychologue n'a pas besoin d'essayer de recueillir les sentiments de l'enfant. Il lui suffit d'observer les stimulus qui causent des réponses traduisant la peur. Le béhaviorisme de J. B. Watson le conduit à transformer l'objet de la psychologie en abandonnant l'étude de la conscience au profit du seul comportement.

L'apprentissage est un conditionnement

Pour J. B. Watson, l'étude des comportements obéit à un objectif pratique. La psychologie doit pouvoir non seulement prévoir les comportements, mais aussi les modifier et en créer de nouveaux. Pour cela, il lui revient de maîtriser les mécanismes de l'apprentissage, dont J. B. Watson emprunte des éléments de théorie au physiologiste russe Ivan Pavlov (1849-1936). Dans les années 1900, I. Pavlov a expérimenté sur des animaux la procédure d'acquisition du « réflexe conditionnel » (et non « conditionné »). L'exemple le plus célèbre est le conditionnement d'un chien à un signal sonore. I. Pavlov a observé que les chiens salivent de façon réflexe dès qu'ils sont en présence de nourriture. L'apprentissage consiste à déclencher de façon répétée un signal sonore suivi de la présentation de la nourriture. En fin d'apprentissage, I. Pavlov obtient que la réaction salivaire se produise chez le chien dès le déclenchement du signal, en l'absence de nourriture. Pour J. B. Watson, le principe du conditionnement est à la base de toutes les acquisitions comportementales. Ainsi la phobie du rat

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

blanc évoquée plus haut est-elle le produit d'un conditionnement induit par J. B. Watson et Rosalie Rayner sur un enfant nommé Albert. Au départ, le nourrisson n'a pas peur du rat. Mais, en associant systématiquement un bruit effrayant à la présence de ce dernier, J. B. Watson et R. Rayner ont obtenu qu'il crie à la seule vue de l'animal. CQFD.

Renforçateur positif et renforçateur négatif

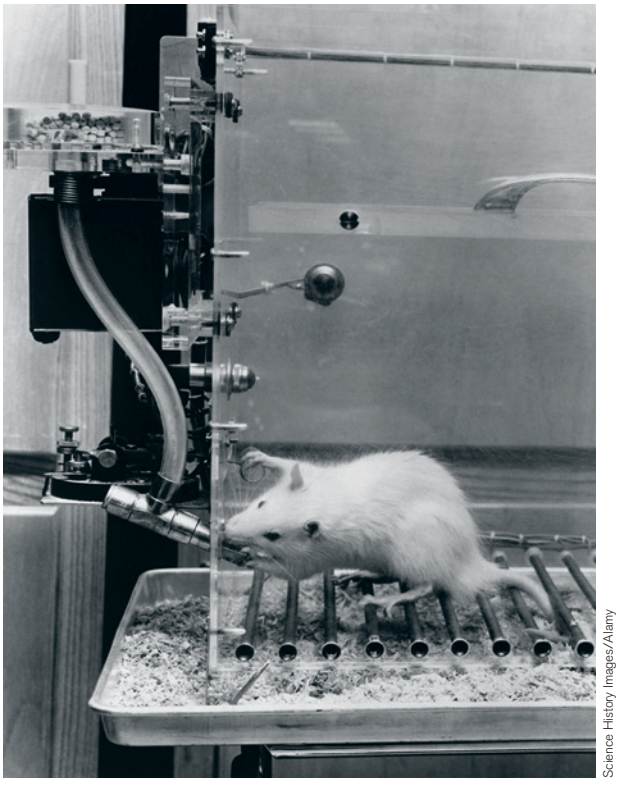
Comme J. B. Watson, B. F. Skinner, psychologue américain, est antimentaliste : pour lui, l'organisme ne fait jamais que répondre à des stimulations. Cependant, il ne se satisfait pas d'une conception du comportement de type stimulus-réponse. Selon lui, l'apprentissage d'un nouveau comportement résulte de renforcements exercés par des stimulus externes succédant aux réponses de l'organisme.

Sur cette base, B. F. Skinner développe sa théorie de l'apprentissage par conditionnement opérant, testée sur diverses espèces animales grâce à un dispositif expérimental, la boîte de Skinner. Par exemple, si l'on veut conditionner un rat ou un pigeon à appuyer sur un levier, on peut accroître la probabilité d'apparition ultérieure de cette réponse en la renforçant, suite à l'appui sur le levier, par une distribution de nourriture. De même, on peut apprendre à l'animal à associer un signal lumineux situé à l'intérieur de la boîte avec l'appui sur le levier, en renforçant cette réponse par l'octroi de nourriture, mais uniquement lorsque le levier a été actionné après allumage de la lampe. Cet exemple illustre les trois composantes du modèle de base du conditionnement opérant : le stimulus discriminatif, ou signal, précédant une réponse (ici, la lampe) ; la réponse opérante, ou moyen d'action sur le milieu (appui sur le levier) ; le stimulus ou agent renforçateur (nourriture). Ainsi, on peut faire acquérir ou consolider, par renforcement, un comportement souhaité ou, à l'inverse, faire disparaître, par punition, un comportement non souhaité.

Critiques du béhaviorisme

Sur la base de ces principes, B. F. Skinner établit différents programmes de renforcement et différentes lois du conditionnement opérant, à partir desquels il développe des applications éducatives et thérapeutiques. Ces domaines d'application montrent que l'ambition du béhaviorisme skinnerien est de rendre compte de tous les comportements, y compris les plus complexes chez l'homme, en évitant toute référence à des concepts mentalistes, ou en transformant ceux-ci en termes comportementaux. Cette position radicale a fait l'objet de nombreuses critiques, notamment par le linguiste N. Chomsky. Ce dernier affirme que l'être humain dispose d'un ensemble de règles abstraites qui génèrent le comportement langagier et qui ne sont pas explicables par le seul renforcement.

Les recherches de J. B. Watson ont influencé toute la psychologie de la première moitié du 20e siècle, en particulier aux États-Unis. Elles ont permis aux chercheurs de se doter d'une méthode expérimentale et les ont détournés d'un innéisme purement spéculatif pour faire une place de choix à l'apprentissage et à l'action de l'environnement. Ce qui, aujourd'hui, se discute à nouveau. Le paradigme béhavioriste est en effet aujourd'hui dépassé par les avancées de la psychologie cognitive et des neurosciences. ●



Science History Images/Alamy

Recherche comportementaliste, essais sur un rat blanc, laboratoire de Groton (États-Unis).

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

LUCIEN FEBVRE (1878-1956) MARC BLOCH (1886-1944)

L'ÉCOLE DES ANNALES

Solenn Carof

L'année 1929 marque un tournant décisif dans la manière d'écrire l'histoire. L'école des Annales fait le projet d'une socio-histoire qui tourne le dos à la seule épopée des nations et des décideurs.

Tout commence à Strasbourg, au début du siècle, par la rencontre de deux historiens, Lucien Febvre (1878-1956) et Marc Bloch (1886-1944). Les deux hommes se reconnaissent dans l'effervescence culturelle qui agite le monde des sciences humaines. Depuis quelques années déjà, la sociologie durkheimienne domine les sciences sociales. De son côté, l'histoire positiviste et nationale essuie de violentes critiques. Contre l'historien Charles Seignobos, le sociologue François Simiand dénonce les trois idoles de l'histoire : l'idole politique, l'idole individuelle et l'idole chronologique. Ce débat révèle la crise de la discipline et marque profondément les deux hommes. Ensemble, L. Febvre et M. Bloch participent à la *Revue de synthèse historique*, fondée par Henri Berr en 1900. Sous l'impulsion de la géographie vidalienne, cette revue défend le projet de fédérer les sciences humaines. L'histoire ne peut plus se faire sans le soutien des nouvelles disciplines, telles que la sociologie, la psychologie et la géographie. Dans les années 1920, ce projet, et l'adhésion de chercheurs comme le sociologue Maurice Halbwachs ou le psychologue Charles Blondel crée une atmosphère très féconde à l'université de Strasbourg. Un courant est en train de naître.

Faire l'histoire des sociétés

L' acte de naissance des *Annales* est établi quelques années plus tard, en 1929, lorsque L. Febvre et M. Bloch décident de créer leur propre revue, les *Annales d'histoire économique et sociale*. Les historiens défendent un nouveau projet : tournant le dos aux guerres, aux batailles, aux grands hommes et à la glorification de la nation, les directeurs des *Annales* se penchent sur le devenir des sociétés. Désormais, les questions économiques, démographiques et sociales sont au cœur de leurs recherches, qui s'intéresseront aussi à la vie des gens ordinaires, au travail, aux croyances, aux représentations et aux moeurs. L'histoire des «mentalités», inaugurée par M. Bloch dans les *Rois Thaumaturges*, va donner l'exemple. Mais ce projet ne pouvait se faire sans l'apport d'autres sciences sociales. Les deux historiens vont donc chercher à réaliser une *«histoire globale»,* couvrant tous les aspects, sociologiques, économiques et démographiques d'une époque. Bien que principalement médiévistes, ils entendent s'intéresser à l'époque contemporaine. La revue des *Annales* publie des textes sur des problèmes d'actualité comme la crise du système financier international et le nazisme. La revue se veut un instrument fournissant aux politiques des clefs pour la compréhension du monde. Elle va rapidement atteindre une renommée internationale et populariser le courant des Annales dans le monde entier. Ce dernier va ensuite influencer toutes les générations d'historiens français et étrangers jusqu'à nos jours.

Le mariage de l'histoire et des structures

En 1946, changement de génération, la revue prend le

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

nom d'*Annales. Économies, sociétés, civilisations*. Juste après la guerre, Fernand Braudel reprend le flambeau et la dirige. Il crée en 1968 la Maison des sciences de l'homme, qui deviendra l'EHESS en 1975. Cette institutionnalisation des sciences humaines et le développement d'organismes de statistiques et de recherches fournit aux *Annales* du grain à moudre. Le courant évolue et se diversifie. Pendant que certains poursuivent l'étude des mentalités, d'autres comme Ernest Labrousse (1895-1988) développent une histoire économique et quantitative. L'interdisciplinarité reste au cœur du projet. Vient le temps où les structuralistes, de Barthes à Lacan, en passant par Lévi-Strauss, révolutionnent les sciences humaines. Or ces derniers dénoncent l'empirisme d'une discipline historique focalisée sur des évolutions et non sur des invariants. Pour contrecarrer ces critiques, F. Braudel avance dans *Histoire et sciences sociales* (1958) la notion de *«longue durée»*, qu'il utilise pour caractériser les constantes sociales et économiques qui habitent l'histoire. L'histoire *«s'immobilise»*, selon le mot d'Emmanuel Le Roy Ladurie. ●

Städel Museum

Une ferme, Johann Ludwig Ernst Morgenstern, 1794.

SCIENCES HUMAINES

ABONNEZ-VOUS

Choisissez votre formule

ABONNEMENT 1 an Entourez le tarif choisi	Simple 11 mensuels	Complet 11 mensuels + 4 GDSH
PARTICULIER FRANCE	48 €	65 €
ÉTUDIANT FRANCE Sur justificatif de la carte d'étudiant en cours de validité.	41 €	55 €
INSTITUTION ET PAYS ÉTRANGERS (Entreprise, administration, association, bibliothèque).	58 €	82 €

OPTION HORS-SÉRIE
9,90 €
SEULEMENT* !
PRIX UNIQUE TOUTES DESTINATIONS

PAR AVION ajouter :
7 € pour un abonnement simple
10 € pour un complet

2 numéros hors-série/an
* Cette option est strictement réservée aux abonnés.

Cochez les cases correspondantes :

☐ OUI, je m'abonne à Sciences Humaines au prix de _____ €
☐ OUI, j'ajoute l'option Hors-Série au prix de _____ €
☐ OUI, je choisis l'acheminement par avion au prix de _____ €

☐ **Je règle aujourd'hui la somme de _____ €**

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par Carte bancaire
Expire le
Cryptogramme
(3 derniers chiffres CB)

Date et signature obligatoires :

Mes coordonnées :

Nom Prénom
Société
Adresse
CP Ville
Pays
Courriel
Profession/Cycle et filière (pour les étudiants)

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à l'adresse :
Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019 Auxerre Cedex
Abonnez-vous par téléphone au **03 86 72 07 00** - Code **ESS18**

Conformément à la loi Informatique et Liberté, vous disposez d'un droit d'accès aux données vous concernant. Vous pouvez vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés en nous écrivant

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

KARL POPPER

(1902-1994)

QU'EST-CE QUE LA MÉTHODE SCIENTIFIQUE ?

Jacques Lecomte

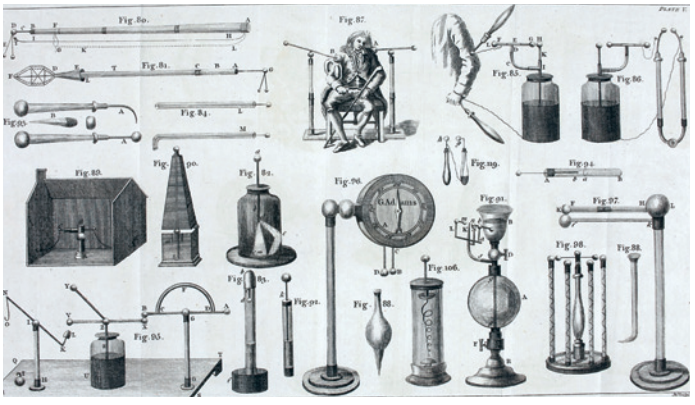
Nous pouvons débusquer l'erreur, mais non démontrer une vérité définitive. Karl Popper fait de cette exigence le critère de la scientificité des savoirs, qu'il appliquera aussi à la philosophie politique.

Dans la Vienne de l'après-Première Guerre mondiale, les sciences nouvelles sont nombreuses. Le jeune Karl Popper s'intéresse particulièrement à la théorie de la relativité d'Albert Einstein, au marxisme, à la psychanalyse freudienne et à la psychologie d'Alfred Adler. Face à cette floraison, il se demande très tôt s'il existe un critère permettant d'affirmer qu'une théorie est scientifique. Il constate que les théories de Karl Marx, Sigmund Freud et A. Adler possèdent un très fort pouvoir explicatif apparent. Elles *« semblaient aptes à rendre compte de la quasi-totalité des phénomènes qui se produisaient dans leurs domaines d'attribution respectifs.* (…) *Partout l'on apercevait des confirmations : l'univers abondait en vérifications de la théorie »* (*Conjectures et réfutations,* 1963). Mais il commence à soupçonner que la force explicative apparente de ces théories est peut-être leur point faible. Elles semblent ne jamais pouvoir être mises en défaut, car même devant des cas problématiques, il est toujours possible de faire coller les faits avec la théorie. La théorie de la relativité, encore jeune à l'époque, apparaît très différente. Elle permet de faire des prédictions, dont le résultat, s'il se révélait négatif, renverserait sans discussion la théorie. Ainsi, contrairement aux autres théories étudiées par K. Popper, la théorie de la relativité présentait le risque d'être infirmée, réfutée par l'observation.

L'épreuve de la réfutation

K. Popper propose donc de soumettre toute théorie nouvelle à des expérimentations dans le but explicite de la réfuter. Dès 1934 (*Logique de la découverte scientifique*), il affirme qu'une théorie est scientifique seulement si elle est réfutable, c'est-à-dire offre prise à des tests permettant de l'invalider. Une théorie qui n'est pas réfutable (ou *« falsifiable »*), n'est pas scientifique. Pour qu'une théorie soit valide, il faut donc qu'elle soit réfutable, mais aussi non réfutée. Seuls survivent les théories ayant passé avec succès l'examen de la réfutation. Ainsi, *« le progrès scientifique ne consiste pas en une accumulation d'observations mais en un rejet des théories moins satisfaisantes et leur remplacement par de meilleures »* (*La Quête inachevée*,

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



Francis A. Countway/Library of Medicine

Illustration d'*Essai sur le magnétisme* de G. Adams et J. Lodge, 1785.

1974). C'est bien ainsi selon lui que se développe la connaissance scientifique : les théories physiques de Johannes Kepler et de Galilée ont ainsi été supplantées par celle d'Isaac Newton, laquelle a été à son tour dépassée par celle d'A. Einstein.

Une théorie qui a subi avec succès l'épreuve de la réfutation n'est cependant pas prouvée mais seulement *« corroborée »*. Car il se peut fort bien qu'elle soit réfutée demain. On ne peut donc jamais affirmer qu'une théorie est absolument vraie, on peut seulement dire que l'on n'a pas encore démontré qu'elle est fausse. On ne peut donc pas parler de vérité scientifique, mais seulement de *« vérisimilarité »,* c'est-à-dire d'approche progressive de cette vérité. Adopter consciemment une démarche critique est donc l'instrument principal du progrès de la connaissance. K. Popper se présente comme un rationaliste critique. Rationaliste, parce qu'il croit au pouvoir de la raison, qui permet notamment à l'homme de s'approcher de la vérité. Critique, parce qu'il estime que la démarche critique, qu'elle s'exerce dans l'activité scientifique ou sociale, est le principal outil du progrès.

Sociétés closes et sociétés ouvertes

K. Popper va, pour ainsi dire, étendre le critère de réfutabilité au domaine des théories sociales en établissant une distinction entre sociétés closes et sociétés ouvertes (*La société ouverte et ses ennemis,* 1945). La société close est surtout, aux yeux de K. Popper, une société imaginée, voire mise en place, par des hommes qui rêvent en quelque sorte de faire descendre le paradis sur Terre. C'est notamment ce qu'il reproche au marxisme. Une politique sociale rationnelle doit, selon lui, viser à alléger les maux, non à procurer le bonheur. *« Laissons au domaine privé,* dit-il, *cette recherche du bonheur »,* sous peine d'imposer aux autres notre propre vision de l'existence. Au lieu de viser le paradis sur Terre, il faut s'efforcer *« de faire en sorte, à chaque génération, que la vie soit un peu moins redoutable et un peu moins inique »* (*Misère de l'historicisme,* 1957).

Pour K. Popper, la société ouverte n'est pas tant un régime politique ou un système de gouvernement qu'une forme de coexistence humaine où la liberté des individus, la non-violence et la protection des faibles sont des valeurs essentielles. L'origine de la société ouverte remonte à l'Antiquité grecque. Les philosophes présocratiques ont instauré la libre discussion critique comme moyen de progresser vers la vérité. Plus près de nous, les guerres de religion ont, selon K. Popper, contribué à modeler ce mode de penser antiautoritaire. *« Nos erreurs nous ont effectivement instruits. »* Elles nous ont appris non seulement à tolérer des croyances qui diffèrent des nôtres, mais aussi à les respecter, ainsi que les hommes qui y adhèrent sincèrement. *« Nous avons appris qu'en nous écoutant et en nous critiquant mutuellement, nous avons quelque chance d'approcher davantage de la vérité »,* affirme-t-il. Mais cette conviction poppérienne a davantage su renouveler l'épistémologie que la philosophie politique.

Les sciences après K. Popper

Le *« falsificationnisme »* de K. Popper a eu une grande influence sur la philosophie des sciences et l'épistémologie. Toutefois, il est critiqué dès les années 1960. L'Américain Thomas Kuhn, dans *Structure des révolutions scientifiques* (1962), met en cause l'idée qu'une expérience suffise à réfuter une théorie. Selon lui, les changements de paradigmes scientifiques sont brusques et dépendent des rapports de force dans la communauté des chercheurs. Paul Feyerabend (1924-1994), élève de K. Popper, ira encore plus loin : il conteste l'existence d'une quelconque méthode permettant d'établir des vérités scientifiques (*Contre la méthode*, 1975). K. Popper a ouvert la porte à une critique du réalisme naïf, mais a défendu l'autonomie de la méthode scientifique. Un privilège qui sera ensuite radicalement contesté par les courants relativistes de la philosophie des sciences. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

WOLFGANG KÖHLER

(1887-1967)

QUAND LA PSYCHOLOGIE DÉCOUVRAIT LES FORMES

Jean-François Dortier

La conscience se saisit des formes plutôt que des détails. Cette idée-force, portée par la psychologie de la forme, imprègne toute la pensée allemande du début du 20e siècle.

« **Le tout** *est supérieur à la somme des parties », « l'ensemble prime sur les éléments qui le composent »…* On pourrait trouver plusieurs formules pour résumer l'esprit de la théorie de la forme. L'idée centrale est que la perception d'un objet passe d'abord par une vue d'ensemble, et non par la somme des détails.

Un concept central de la pensée allemande

La notion de forme est théorisée par le philosophe viennois Christian von Erhenfels (1859-1932) qui, en 1890, publie un article, *« Uber Gestaltqualitäten »,* dans lequel il explique que dans l'acte de perception nous ne faisons pas que juxtaposer une foule de détails, mais percevons des formes (*Gestalt*) globales qui tiennent les éléments entre eux. L'école de la Gestalt prend corps dans les années 1920 autour de trois personnages clés : Max Wertheimer, Kurt Koffka et surtout Wolfgang Köhler. La théorie de la forme est d'abord appliquée à la perception visuelle. W. Köhler démontre que chez les grands singes, la résolution de problèmes suppose également la saisie globale d'une forme, c'est-à-dire d'une nouvelle vue d'ensemble d'une solution. L'intelligence procède donc par saisie de forme, de même que la mémoire.

En Allemagne, l'idée de forme touche également bien d'autres disciplines des sciences humaines. Le sociologue Georg Simmel se réclame explicitement de ce qu'il appelle la « sociologie formelle ». La psychologie de la forme va connaître un succès important en Europe et aux États-Unis durant l'entre-deux-guerres. L'un des plus célèbres héritiers de ce mouvement et promoteurs de ces échanges est le théoricien du champ psychologique et de la dynamique des groupes, Kurt Lewin (1890-1947).

Opposition au béhaviorisme

Lorsque le fascisme arrive au pouvoir en Allemagne, W. Köhler doit s'exiler aux États-Unis. Mais l'université américaine n'est pas prête à l'entendre. Il se retrouve isolé dans une communauté scientifique où triomphe le béhaviorisme. Or, la psychologie de la forme est en tout point opposée à la perspective béhavioriste. Il suffit d'ouvrir l'ouvrage de W. Köhler pour s'en rendre compte. Le premier chapitre s'intitule « Discussion du béhaviorisme ». La conception de W. Köhler s'oppose au béhaviorisme sur deux points principaux. Premièrement, alors que le béhaviorisme est « élémentariste » (on part des éléments simples pour arriver au tout), la *Gestalt* est « holiste » : le tout est plus que la somme des parties. Deuxièmement, pour le béhaviorisme, l'expérience et l'apprentissage sont le fondement premier de la connaissance, alors que pour la *Gestalt,* la pensée ne se borne pas à recevoir des stimulus, elle les organise et les met en forme. Le sujet pensant prime sur l'objet pensé.

Souvent réduite à une théorie de la perception, la psychologie de la forme s'applique aussi à la mémoire, au comportement. La *Gestalt* est également à l'œuvre dans l'intuition, ce type d'intelligence rapide et presque inconsciente qui fait appel, nous dit W. Köhler, à une perception globale plutôt qu'au raisonnement déductif. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

LEV VYGOTSKI

(1896-1934)

LA PENSÉE, LE LANGAGE ET L'ENFANT

Jacques Lecomte

Le développement de l'enfant ne procède pas de l'individuel vers le social, mais du social vers l'individuel. Telle est l'une des thèses développées par Lev Vygotski, qui reste une référence pour la recherche pédagogique.

Quels rapports la pensée et le langage entretiennent-ils ? C'est à cette interrogation majeure que le psychologue russe Lev Vygotski s'est efforcé de répondre dans son principal ouvrage, *Pensée et langage* (1934). Atteint de tuberculose, c'est sur son lit de mort qu'il en dicte le dernier chapitre. Dès 1936, le livre est interdit en Union soviétique, notamment parce que son auteur est jugé trop ouvert à l'influence occidentale. Mais en 1956, dans un climat de déstalinisation, *Pensée et langage* est republié en Union soviétique. La première traduction condensée paraît aux États-Unis en 1962. Aujourd'hui, ce livre reste un important ouvrage de psychologie.

Le langage intérieur de l'enfant

L. Vygotski s'intéresse à la manière dont pensée et langage se développent au cours de l'enfance. Jean Piaget et L. Vygotski ont deux interprétations différentes de cette évolution. Pour le premier, le développement de l'enfant s'effectue de l'individuel au social, tandis que le second pense au contraire qu'il procède du social vers l'individuel. L. Vygotski consacre de longues pages à l'analyse du langage « égocentrique » de l'enfant qui parle sans s'occuper de savoir si on l'écoute et sans attendre de réponse. Prenant le contre-pied de J. Piaget, il affirme que le langage égocentrique ne régresse pas au fil des ans, mais qu'il progresse. Selon lui, ce langage présente une grande parenté avec le langage intérieur de l'adulte, dont il est une ébauche. Il s'agit d'une forme transitoire entre le langage social, destiné aux autres, et le langage intérieur, destiné à soi-même. Son rôle est d'aider l'enfant à penser et à surmonter les difficultés.

Un autre thème traité par L. Vygotski concerne l'opposition entre concepts scientifiques et concepts ordinaires. Il souligne le paradoxe suivant : l'enfant formule mieux ce qu'est la loi d'Archimède qu'il ne définit ce qu'est un frère. De fait, nous explique L. Vygotski, les concepts quotidiens ne se développent pas du tout comme les concepts scientifiques. Les premiers sont connus par l'expérience concrète, les seconds à la suite d'une explication du maître, *« dans une situation de collaboration entre le pédagogue et l'enfant »*.

Zone proximale de développement

L. Vygotski critique la conception de J. Piaget pour lequel l'apprentissage procède par stades : il constate que des enfants réussissent très bien dans des disciplines scolaires sans posséder la maturité cognitive qui devrait selon J. Piaget être requise. C'est le cas, affirme-t-il, pour l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, de la grammaire, de l'arithmétique… Alors que J. Piaget considère que le développement doit précéder l'apprentissage, L. Vygotski affirme, lui, que *« l'apprentissage devance toujours le développement »*. Il utilise à ce propos la notion de *« zone prochaine (ou proximale) de développement »*. Il identifie ici un élément déterminant pour le développement, car *« ce que l'enfant sait faire aujourd'hui en collaboration, il saura le faire tout seul demain »*. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

MARGARET MEAD

(1901-1978)

LE POIDS DE LA CULTURE

Claudie Bert

Figure de proue du culturalisme, Margaret Mead, dans une célèbre étude sur les îles Samoa, décrit un exemple de société tolérante, échappant aux affres de l'adolescence. Une controverse a par la suite remis son travail en question.

Née dans un milieu plutôt aisé, avec une mère diplômée de sociologie et un père économiste, Margaret Mead suit des études au collège Barnard de Columbia. Après une formation en psychologie et en anthropologie, elle obtient en 1925 de son professeur, Franz Boas, une mission à Samoa pour y étudier le comportement des jeunes. La question de la « crise de l'adolescence », qui préoccupe tant les Américains, est au cœur de sa recherche, et n'a pour F. Boas, rien d'anecdotique. Ce dernier occupe une place importante aux États-Unis, et est engagé dans une ardente controverse avec ses pairs sur les rôles respectifs de la nature et de la culture dans le modelage des conduites humaines. Avec Ruth Benedict, tutrice de M. Mead, il cherche à démontrer que c'est la culture qui forge des personnalités différentes selon les sociétés. L'étudiante passe neuf mois en Polynésie à étudier la population de trois villages, et s'intéresse, plus précisément, aux adolescentes. De retour aux États-Unis, elle publie, en 1928, *Coming of age in Samoa* (*Adolescence à Samoa*). Le livre connaît immédiatement un succès considérable : en deux ans, il est réimprimé cinq fois. À le lire aujourd'hui, on comprend pourquoi. Il est vivant, d'un accès aisé, malgré la densité de son contenu. Quelques décennies plus tard, la renommée de M. Mead devient internationale. La conclusion à laquelle elle parvient est celle qu'espérait F. Boas : la jeune Samoane est fort différente de sa consœur américaine. Son adolescence n'est *« en aucune façon une période de crise et de tension »*, mais *« la meilleure période de sa vie »* : elle ne manifeste aucun des symptômes de la fameuse crise adolescente. En outre, elle a peu de responsabilités et les *« rencontres sous le palmier »* entre jeunes des deux sexes sont monnaie courante. Les parents samoans laissent en effet les jeunes totalement libres. Cette différence est attribuée, au bout du compte, à la spécificité des cultures, responsables de former des personnalités différentes. À Samoa, les sentiments sont peu profonds, les enfants ne sont pas soumis à une pression pour mûrir plus vite, ils se trouvent face à des choix restreints, et la société est tolérante en matière de sexualité et de religion.

Le charme de l'amour libre

Le public a été charmé par cette société où les sentiments et la sexualité sont libres, et il ne veut pas voir les aspects négatifs, remarque l'anthropologue Eleanor Leacock. Pourtant, l'autrice a bien abordé ces problèmes : elle a même consacré un chapitre entier aux adolescentes mal aimées, rebelles, délinquantes, et rejetées.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

Après un début aussi prometteur, M. Mead poursuit une carrière marquée par de nombreuses publications, jalonnée d'honneurs. Elle milite aussi pour une adolescence plus libre, mixte et affranchie des préjugés de genre. Pour elle, *« les traits du caractère que nous qualifions de masculin ou de féminin, sinon en totalité, sont pour nombre d'entre eux déterminés par le sexe d'une façon aussi superficielle que sont les vêtements, les manières et la coiffure qu'une époque assigne à l'un ou l'autre sexe »*. Elle prend également position pour une large liberté sexuelle, et pour une pédagogie plus respectueuse des jeunes et de leurs états d'âme. Une source d'inspiration pour le pédiatre Benjamin Spock, célèbre pour avoir incité des générations de parents à être plus souples avec leurs enfants.

En même temps qu'elle milite, M. Mead poursuit une carrière d'anthropologue au Muséum américain d'histoire naturelle, à l'université de Columbia, puis à l'Unesco. Elle fonde l'Institut d'études interculturelles en 1944. Sur le plan personnel, M. Mead est une femme libre : elle se marie puis divorce trois fois, avant de partager sa vie avec l'une de ses collègues, Rhoda Métraux.

Une polémique posthume

M. Mead disparaît en 1978, juste avant qu'éclate une polémique : un anthropologue australien, Derek Freeman, publie en 1983 un ouvrage dans lequel il critique sévèrement *Adolescence à Samoa*. La liberté sexuelle ? Les Samoans, selon lui, sont l'un des peuples les plus obsédés par la virginité. Les frères *« surveillent activement les allées et venues de leurs sœurs »* ; les jeunes gens sont hantés par le fantasme de violer une vierge. Les mœurs douces, l'absence de passion et de violence ? D. Freeman cite des chiffres montrant que le taux de délinquance des adolescents est élevé. Il conclut que M. Mead s'est trompée, parce qu'elle connaissait mal la langue locale, que ses jeunes informatrices l'ont *« menée en bateau »*, et qu'elle voulait à tout prix trouver ce qu'elle cherchait.

Cet acte d'accusation déclenche une vive controverse. Les défenseurs de M. Mead montent au créneau. Ils dénoncent les négligences malhonnêtes de D. Freeman : ses statistiques sur la délinquance concernent une autre région de Samoa, et une autre époque. Rien ne prouve que ses informateurs aient été plus sincères que ceux de M. Mead. Lowell Holmes, qui a consacré une thèse à la vérification des propos de M. Mead, écrit : *« Il est révélateur que, si Freeman me cite vingt-six fois dans son livre, c'est presque uniquement à propos de mes critiques »*, alors que, ajoute-t-il, *« j'ai aussi trouvé qu'une bonne part de sa recherche était valable »* ; il convient du fait que l'adolescence est infiniment moins chargée de tensions et d'angoisses à Samoa qu'aux États-Unis. Là-dessus, des Samoans entrent en scène. Entre les deux, ils choisiraient plutôt M. Mead, parce que, déclare l'un d'eux *« si je ne me reconnais pas toujours dans ce qu'elle écrit, je me reconnais encore moins en obsédé du viol »*.

DR

Jeunes filles de Samoa, 1890.

Depuis, Serge Tcherkézoff, lui aussi spécialiste, a repris en détail les arguments de chacun et les renvoie dos à dos dans *Le Mythe occidental de la société polynésienne* (2001). Il critique le parti pris anticulturaliste de D. Freeman, tout en admettant que M. Mead s'est trompée sur le caractère non problématique de la sexualité à Samoa. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JEAN PIAGET
(1896-1980)

LA GENÈSE DE L'INTELLIGENCE

Martine Fournier

En avançant que l'intelligence se construit par stades, Jean Piaget proposait en 1936 un nouveau cadre pour l'étude de la pensée : le constructivisme en psychologie.

Travailleur infatigable, esprit bonhomme et souvent plein d'humour mais aussi défenseur pugnace de ses théories, le psychologue suisse Jean Piaget a donné un élan décisif à la psychologie de l'enfant et inauguré de stimulants débats. Parmi son œuvre considérable, *La Naissance de l'intelligence* (1936) restera l'un de ses livres les plus importants, et celui qui lui apportera la notoriété. Il y présente sa théorie constructiviste et l'oppose aux deux autres courants dominants de l'époque : la psychologie de la forme (*Gestalt*), qui à ses yeux fait la part trop belle à l'inné, et le béhaviorisme, qui part du principe que les connaissances s'inscrivent dans le cerveau comme dans une cire vierge.

Piaget et ses bébés

À partir de l'observation de ses trois enfants, qu'il suit attentivement pendant les deux premières années de leur vie, J. Piaget montre que le bébé construit ses connaissances en partant de ses propres actions (trouver le mamelon du sein, sucer son pouce, prendre un objet ou le lâcher…). Biologiste de formation, il conçoit l'intelligence comme une fonction qui permet à l'être humain de s'adapter à son environnement. Cette adaptation se fait selon deux processus fondamentaux, l'assimilation et l'accommodation : l'enfant assimile les données du monde qui l'entoure mais doit, pour ce faire, accommoder ses structures mentales, c'est-à-dire les modifier en fonction de son environnement. Autrement dit, l'intelligence se construit (d'où le terme de « constructivisme ») par interaction entre l'inné (les structures mentales) et l'acquis (l'expérience de l'environnement). Les processus intellectuels décrits dans cette étude représentent ceux de l'intelligence pratique, dite « sensori-motrice », correspondant aux deux premières années de la vie. Mais pour J. Piaget, ils existent également à des moments plus avancés du développement. Selon lui, l'être humain passe par des stades successifs de développement. L'intelligence est d'abord sensori-motrice (manipulation des objets), puis s'intériorise et se transforme en une pensée représentative portant d'abord sur les opé-

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

rations concrètes pour devenir enfin formelle, c'est-à-dire pouvant raisonner sur de pures abstractions.

Critiques et controverses

J. Piaget mènera l'essentiel de ses recherches à l'Institut Jean-Jacques-Rousseau de Genève, entouré de toute une équipe. Mais ses idées trouveront un large écho en France, notamment dans les milieux éducatifs – il sera d'ailleurs professeur à la Sorbonne de 1952 à 1963. Il n'atteindra cependant la notoriété qu'après le recul, au cours des années 1960, du béhaviorisme en psychologie. Au fur et à mesure de sa diffusion, la théorie piagétienne donnera lieu à des critiques et même à de notoires controverses. En 1975, une rencontre historique, organisée à l'abbaye de Royaumont, confrontera J. Piaget au linguiste Noam Chomsky. Celui-ci s'oppose radicalement à la théorie constructiviste, et avance que le bébé humain est programmé pour le langage, alors que J. Piaget soutient qu'il s'agit d'une étape dans la construction de la pensée symbolique et de l'abstraction. La thèse de N. Chomsky viendra nourrir chez des spécialistes du bébé une forme nouvelle d'innéisme appelée «nativisme». Pour ces chercheurs, les capacités présentes à trois ou quatre mois ne peuvent être apprises : ils en concluront que nous naissons équipés de certaines compétences. Par de nouvelles méthodes d'observation, les psychologues mettront en évidence certaines «compétences précoces» du nourrisson, dès les premiers mois de la vie en ce qui concerne l'imitation et la catégorisation d'objets de taille, de formes, de couleurs différentes (Roger Lécuyer, *Bébés astronomes, bébés psychologues. L'intelligence de la première année*, 1989). J. Piaget sera critiqué pour avoir sous-estimé ces capacités précoces. Sa progression par stades se verra aussi remise en question par des expériences montrant que dans des environnements stimulants, les enfants peuvent apprendre beaucoup plus tôt que prévu. L'idée même sera contestée. Le psychologue Robert Siegler, par exemple, décrit le développement de l'enfant comme une série de *«vagues qui se chevauchent»*, associant progrès et régressions. Pour Olivier Houdé, J. Piaget aurait méconnu le rôle de la capacité d'inhibition qui, en se développant, permet à l'enfant de progresser. Depuis 2004 d'ailleurs, le canonique «Que sais-je ?» sur la psychologie de l'enfant, publié en 1966 par J. Piaget et son assistante Bärbel Inhelder, a été remplacé par celui d'O. Houdé, qui confronte les apports piagétiens aux approches contemporaines.

Library of Congress

« Learning to walk », bébé en trotteur, 1905.

Alors, que reste-t-il de Piaget ?

Face à ces remises en question, certains psychologues continuent toutefois de se référer à J. Piaget, en aménageant ses idées. La psychologie cognitive et la neuropsychologie ont accumulé des connaissances sur les différentes fonctions mentales – langage, mémoire, calcul, lecture, raisonnement. L'approche relativement cloisonnée de ces différentes fonctions ne produit pas de théorie générale du développement, mais ne peut pourtant pas être ignorée par ceux qui en pratiquent une. Ainsi, les néopiagétiens actuels tentent d'intégrer aux concepts de J. Piaget à la fois les connaissances accumulées sur les compétences précoces, les conceptions nativistes et les sciences cognitives (voir par exemple O. Houdé et Claire Méljac, dir., *L'Esprit piagétien. Hommage international à Jean Piaget*, 2000). Malgré les nombreuses critiques, avec son approche fondée sur la construction des connaissances, J. Piaget fournissait à la psychologie un cadre théorique robuste – le constructivisme – qui permettait de dépasser l'opposition inné/acquis et stimule toujours bien des recherches en psychologie cognitive. Ses idées resteront un jalon essentiel dans l'histoire de la psychologie de l'enfant. Elles ont mis en avant une chose simple mais résolument nouvelle à leur époque : étudier l'enfant et la façon dont se construit son psychisme est la meilleure façon de comprendre la pensée humaine. ●

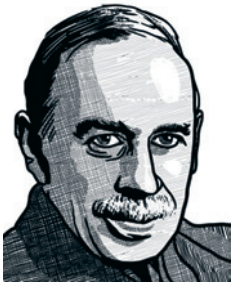
Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JOHN M. KEYNES
(1883-1946)

L'ÉTAT AU SECOURS DE L'ÉCONOMIE

Jean-François Dortier

En justifiant les interventions régulatrices de l'État sur le marché, John Maynard Keynes a profondément influé sur les politiques économiques du monde libre de 1945 à 1980.



Le Britannique John Maynard Keynes a été l'un des économistes les plus influents du siècle dernier. Devenu très jeune professeur à Cambridge, J.M.Keynes participe à la Conférence pour la paix de 1919, où il prend position contre les réparations trop fortes imposées à l'Allemagne. Il dirige également la délégation britannique aux accords de Bretton Woods (1944), et ses travaux restent associés au redressement économique de l'après-guerre dans le cadre de l'État-providence. Auteur à succès dès son jeune âge, il est toujours resté un esprit éclectique, ouvert à tous les aspects de la vie intellectuelle et des arts.

La demande effective

Son œuvre majeure, la *Théorie générale* (1936), jette les bases de la macroéconomie et propose des solutions aux déséquilibres du marché à partir d'une action régulatrice destinée à relancer la croissance. Il s'y montre critique vis-à-vis de l'approche classique de l'économie – ce courant qui, depuis Adam Smith (1723-1790), David Ricardo (1772-1823), Jean-Baptiste Say (1767-1832), John Stuart Mills (1806-1873) et leurs continuateurs, envisageait l'économie de marché comme un système tendant à l'équilibre. Pour J.M.Keynes, le dogme de l'adéquation spontanée de l'offre et de la demande n'est valable qu'en moyenne. Concrètement, un entrepreneur n'augmente sa production et n'embauche des salariés qu'en fonction de ses prévisions de ventes. Cette demande escomptée par les entrepreneurs, J.M.Keynes l'appelle *« demande effective »*. Or, cette demande ne correspond pas au total des débouchés possibles. En effet, tous les revenus distribués ne sont pas automatiquement dépensés. Le consommateur peut préférer épargner plutôt que de tout consommer. De la même façon, une entreprise qui touche des revenus supplémentaires ne va pas forcément les réinvestir ; elle préférera peut-être spéculer en Bourse. La transformation des revenus en dépenses de consommation ou en investissement dépend donc d'une *« propension à consommer »* et d'une *« incitation à investir »*, dont il faut analyser les ressorts. Ce décalage entre la demande effective et les débouchés possibles constitue, selon J.M. Keynes, la base d'un déséquilibre.

L'équilibre de sous-emploi

En effet, si les consommateurs préfèrent conserver une partie de leurs revenus en épargne, ou si les investisseurs potentiels préfèrent garder leurs liquidités, la demande globale va faiblir.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

Les entrepreneurs ne seront alors pas encouragés à produire plus et à embaucher plus… Il en résulte une situation que J.M.Keynes qualifie d'*« équilibre de sous-emploi »* où un chômage de masse peut survenir. Que faire pour pallier cette stagnation ? Puisque les mécanismes du marché sont insuffisants à assurer le plein-emploi, il faut stimuler artificiellement la croissance. C'est ici que J.M.Keynes fait intervenir la notion d'*« effet multiplicateur »,* qu'il emprunte à Richard F. Kahn, économiste de Cambridge. Un « coup de pouce » initial donné par l'État peut faire repartir la machine : par de grands travaux, par des commandes publiques, ou par la distribution de revenus aux familles… J.M. Keynes ne réduit pas la relance aux seules politiques de dépense de l'État. D'autres actions sont possibles : la taxation des droits de succession limite les rentes improductives, la baisse des taux d'intérêt permet aux entreprises de créer des emplois… Enfin, la monnaie tient également une place centrale. Pour J.M. Keynes, elle n'est pas un instrument « neutre » : elle peut bloquer ou encourager la croissance selon qu'elle est abondante ou rare. Créer de la monnaie, par l'intermédiaire du crédit par exemple, apporte aux entrepreneurs les fonds nécessaires pour de nouvelles activités. La « rétention » de liquidité au contraire freinera l'activité.

Library of Congress

Banque, Bourse et palais du Lord Maire à Londres, 1840.

Hayek, l'anti-Keynes

Tous les économistes n'ont pas approuvé les idées de J.M. Keynes. Tout au long des années 1930-1970, il se heurte aux critiques de son principal rival, l'Autrichien Friedrich Hayek. Pour ce dernier, défenseur d'un libéralisme pur et dur, les crises économiques s'expliquent par l'absence d'épargne et les mauvais ajustements des politiques monétaires. F. Hayek est un adversaire acharné de l'économie planifiée. Selon lui, l'encadrement de l'économie par des *« lois préétablies »* conduit à ignorer les besoins réels de chacun. Le marché concurrentiel, la décentralisation et l'expression des droits de l'individu permettent de gérer au mieux l'économie, car le libéralisme est le seul système capable de corriger ses propres défauts et de gérer la complexité des sociétés modernes.

Dans le combat entre J.M. Keynes et F. Hayek, le keynésianisme l'a longtemps emporté, inspirant la plupart des politiques économiques de l'après-guerre à la fin des années 1970. Mais il a ensuite été mis au ban du fait de l'apparition d'effets pervers : déficits croissants des États, inflation galopante… De plus, la mondialisation des échanges et de la finance a rendu en partie inopérantes les techniques de relance nationale : si l'aide à la consommation conduit à l'augmentation des dépenses, dans une économie ouverte cette consommation nouvelle favorise autant et parfois plus les produits étrangers que la production nationale. Est-ce pour autant la fin du keynésianisme ? Non, répondent les néokeynésiens actuels. Le keynésianisme a été réduit, à tort, à un petit nombre de recettes. Or, on peut envisager de nouvelles mesures, les doser différemment.

Ainsi donc, J.M. Keynes a opéré une sorte de révolution conceptuelle en économie. La notion de *« demande effective »* fait dépendre la dynamique économique des stratégies des acteurs, de leurs anticipations, et de leurs comportements. L'entrepreneur qui investit, le consommateur qui dépense, le rentier qui spécule sont des forces motrices de la croissance. Bien que partisan du marché et de la libre entreprise, Keynes a mis en avant la nécessité d'une intervention régulatrice des instances politiques. En ce sens, il est le théoricien des « économies mixtes », et, en temps de crise, il est fréquemment rappelé sur le devant de la scène. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

1945-1960

LE PROGRÈS EN PROCÈS

GREGORY BATESON
(1904-1980)

UNE ÉCOLOGIE DE LA COMMUNICATION

Xavier de la Vega

Gregory Bateson est le fondateur de l'école de Palo Alto (Californie), creuset d'une intense réflexion sur les interactions sociales, la communication et les thérapies familiales.

Les essais rassemblés par Gregory Bateson en 1972 (*Vers une écologie de l'esprit*) abordent tour à tour l'anthropologie, la théorie de l'apprentissage, la schizophrénie, l'évolution des espèces ou encore la dynamique des écosystèmes. Ils illustrent l'ambition de l'auteur de faire de l'analyse systémique une pince universelle pour saisir aussi bien la structure que la dynamique des relations interindividuelles et sociales.

Dans un précédent ouvrage, *La Cérémonie du Naven* (1936), G. Bateson définissait l'individu comme l'ensemble des relations qui le lient à son environnement, ce que traduit la notion d'*« écologie de l'esprit »*. Pour G. Bateson, les conduites individuelles n'ont pas de sens en dehors du contexte et des processus concrets d'interaction. C'est sur l'ensemble que porte l'analyse. G. Bateson s'attache, dans son ethnographie des Iatmuls, peuple de Nouvelle-Guinée, à décrire les interactions entre les individus, et met en évidence un *« système de gestes »*, une expression codifiée des émotions et des attitudes, qu'il appelle *« ethos »*, qu'il oppose à l'*« eidos »* (représentations, croyances). Il observe au sein du peuple iatmul l'existence d'une intense rivalité entre les clans. Elle donne lieu à des interactions symétriques, c'est-à-dire des séquences de provocations qui peuvent mener à l'affrontement. C'est ce que G. Bateson appelle la « schismogenèse ». Existe-t-il des mécanismes régulateurs susceptibles de freiner ces emballements symétriques ? C'est ici qu'inter-

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

viennent les cérémonies du Naven. Celles-ci se tiennent entre deux parents, un oncle maternel (*wau*) et son neveu (*laua*), appartenant à des clans différents. Dans ces rituels, lorsque le *laua* se vante, le *wau* répond en mimant grossièrement l'attitude d'une femme soumise. Cela contribue, selon G. Bateson, à désamorcer la rivalité entre les clans. Ces rites peuvent cependant échouer à contenir l'emballement des provocations. La société est alors condamnée à se réorganiser ou à mourir. En ce sens, la schismogenèse est autant un facteur d'éclatement de la société que de changement social.

Illustration Works/Alamy

Des systèmes en boucles

La singularité de G. Bateson tient à son approche cybernétique : il conçoit les comportements individuels comme les unités élémentaires d'un système qui assure la régulation de l'ordre social. Cela apparaît clairement dans l'analyse qu'il offre de la société balinaise (*Balinese Character*, avec Margaret Mead, 1942). La stabilité de cette société se manifeste, selon lui, en tout endroit du système, dans chacune des interactions élémentaires qui le composent. Dans une fameuse séquence de photographies, G. Bateson représente le jeu d'une mère balinaise avec son fils. On la voit stimuler sexuellement son enfant jusqu'à ce que ce dernier, parvenant à un état de grande excitation, se jette à son cou. La mère se détourne alors et adopte la position d'un spectateur observant complaisamment le courroux de l'enfant. Cela a pour effet de *« diminuer la tendance de l'enfant à adopter un comportement compétitif ou de rivalité »*.

Analyse structurale, en ce qu'elle analyse les relations entre les parties de la totalité sociale, la pensée de G. Bateson est aussi une pensée du changement. Changer, cela veut dire modifier les règles qui régissent les interactions au sein du système. Le problème se pose pour G. Bateson de manière analogue, qu'il s'agisse de la transformation d'une société, du processus de rémission d'un alcoolique ou d'une psychothérapie.

Changer les règles du jeu

Selon G. Bateson, deux personnes ne peuvent communiquer que si elles partagent un code qui permet de décrypter les messages échangés. Ainsi, les attitudes corporelles indiquent comment les mots prononcés doivent être compris. Le contexte, le cadre de la communication, définit *« dans quel jeu on se trouve »*. Changer les règles du jeu constitue donc une tâche complexe justement parce qu'elle ne relève pas du même type de logique que les interactions qui constituent le jeu. G. Bateson a emprunté cette idée au logicien Bertrand Russell, et en fera grand usage pour analyser aussi bien les interactions familiales que sociales. Tout message (y compris les raisonnements que se tient un individu à lui-même) est susceptible de jouer le rôle de cadre pour un message de niveau inférieur. Cela permet à G. Bateson d'aborder aussi bien le sens d'un rituel que les processus familiaux de renforcement mutuel, ou encore celui de *« double contrainte »* qui mène à la schizophrénie.

Supposons que deux enfants décident de jouer à un jeu consistant à parler en obéissant à une règle d'inversion du sens. Si un enfant dit : *« J'ai faim »*, cela signifie : *« Je n'ai pas faim »* et ainsi de suite. Imaginons maintenant qu'un des enfants en ait assez de ce jeu stupide et dise : *« Je veux arrêter de jouer. »* Comment comprendre un tel message ? Dans un sens littéral ou selon la règle d'inversion du sens ? Soit : *« Je veux continuer à jouer »*. Difficile à dire. Si l'enfant dit au contraire : *« Continuons à jouer »*, le message est tout aussi indécidable. C'est ce que l'on peut appeler *« un jeu sans fin »*. Le message *« je veux arrêter de jouer »* ne peut mettre un terme à la partie parce qu'il introduit une confusion des niveaux logiques. Arrêter le jeu exige de recadrer ce qui est dit : c'est l'outil principal de la thérapie systémique, qui sera développée par le psychiatre Don Jackson, avec lequel il écrit *Vers une théorie de la schizophrénie* (1956). D. Jackson contribuera à la création du Mental Research Institute (MRI), dont l'objectif est d'élaborer des thérapies centrées non sur l'individu, mais sur son mode de communication au sein du système familial.

Les difficultés du changement se posent de la même manière pour les sociétés. L'invention de nouvelles règles du jeu se révèle particulièrement ardue parce que leurs membres doivent créer ensemble de nouveaux repères, alors que leurs actions demeurent encadrées par les anciens. Les sociétés sont donc condamnées à s'auto-instituer, à la manière du baron de Münchhausen qui sort de l'eau en se tirant par les cheveux… ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

TALCOTT PARSONS

(1902-1979)

LA SOCIÉTÉ COMME SYSTÈME

Jean-François Dortier

Pour Talcott Parsons, une société peut être décrite comme un système dont les institutions remplissent quatre fonctions de base : l'adaptation, la poursuite d'objectifs, l'intégration et le maintien des normes.

À quelles conditions une société est-elle possible ? Comment conjuguer action individuelle et ordre social ? Ces questions fondamentales de la sociologie sont aussi celles qui animent l'œuvre de Talcott Parsons. À contre-courant de l'empirisme dominant la sociologie américaine de son époque, le jeune professeur de Harvard publie en 1937 *The Structure of Social Action,* une œuvre conceptuelle, synthétique, qui propose une « théorie générale de la société ».

Les normes et les valeurs

Émile Durkheim, Max Weber, Vilfredo Pareto s'accordaient à dire qu'il existe une autonomie du social au-delà de l'échange marchand (domaine économique), de la morale (domaine de la religion) et des lois (domaine du politique). La société existe comme système de valeurs, de cultures, de normes. Les actions individuelles peuvent s'accorder entre elles parce que les « agents sociaux » agissent en fonction des valeurs et des normes de la société. À partir de cette vision « sursocialisée » de l'acteur, Parsons va déployer un modèle général qui vise à rendre compte du système social dans son ensemble. Dans *The Social System* (1951), et dans d'autres ouvrages, il va développer une analyse systémique et fonctionnaliste de la société.

Pour exister de manière stable, une société doit remplir quatre fonctions : l'adaptation à l'environnement (*adaptation*) ; la poursuite d'objectifs (*goals*), car un système ne marche que s'il est orienté vers un but ; l'intégration (*integration*) des membres à l'intérieur du groupe ; et enfin, le maintien des modèles et des normes (*lattent pattern*). Parsons proposera de résumer le tout par le sigle AGIL (A pour *adaptation,* G pour *goal,* I pour *integration* et L pour *lattent pattern*). À chacune de ces fonctions correspond un sous-système : l'économique qui vise l'adaptation, le politique chargé de la définition des fins, le culturel (religion, école) chargé de la définition et du maintien des normes et des valeurs, enfin le sous-système social est chargé de l'intégration sociale. Mais chaque sous-système est aussi amené à assurer l'ensemble des fonctions AGIL. Ainsi, dans *Economy and Society* (1956), Parsons montre comment le sous-système économique ne peut pas se contenter d'assumer la fonction de production : il doit aussi socialiser les travailleurs, définir ses propres finalités, maintenir ses normes.

Une Amérique ouverte et évolutive

Équipé de ce modèle, Parsons entreprend de décrire les grandes institutions de la société américaine : la famille, la police, la justice, l'enseignement, la religion, leurs fonctions et logiques internes, etc. Il les caractérise comme des systèmes ouverts et évolutifs, qui laissent les individus libres de choisir leur conjoint, leur métier, leur religion, etc. Les mécanismes de régulation sont confiés à l'économie et à l'intériorisation des normes par l'individu. Parsons tentera dans une seconde partie de développer une analyse évolutionniste des sociétés. La société américaine correspond au degré le plus achevé dans l'échelle de l'évolution, du fait de sa complexité, de sa grande différenciation interne et de son ouverture assurant la liberté des citoyens. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

GASTON BACHELARD

(1884-1962)

LA SCIENCE AU-DELÀ DE L'EXPÉRIENCE

Louisa Yousfi

La connaissance scientifique n'est pas un savoir comme un autre : pour Gaston Bachelard, ce qui la caractérise, c'est qu'elle rompt avec les apparences.

Penser rationnellement, scientifiquement, n'est pas un processus spontané de l'être humain. Cela ne peut se faire qu'après avoir surmonté un certain nombre d'obstacles épistémologiques. Telle est la thèse centrale de l'ouvrage majeur de Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique* (1938).

Une épistémologie de la rupture

Témoignant d'un attachement profond pour la fonction de professeur qu'il exercera jusqu'à la fin de sa vie, Bachelard puise le cœur de son épistémologie dans l'enseignement. Soucieux de comprendre le développement de l'esprit humain, il reproche aux professeurs de sciences de ne pas assez prendre conscience des connaissances empiriques déjà accumulées par l'élève lorsqu'il arrive à l'école. Le professeur n'a donc pas pour rôle de transmettre un savoir expérimental mais de le changer, *« de renverser les obstacles déjà amoncelés par la vie quotidienne »*.

À partir de cette observation de professeur, Bachelard conçoit l'avancée scientifique comme une lutte permanente contre les *« obstacles épistémologiques »*. Le premier obstacle épistémologique à surmonter, selon Bachelard, est l'observation elle-même, s'opposant à la *« perception immédiate »* comme instrument de connaissance. La vérité scientifique n'est pas à chercher dans l'expérience ; c'est l'expérience qui doit être corrigée par l'abstraction des concepts. L'esprit doit alors commencer par critiquer ce qu'il croit déjà savoir, c'est-à-dire en rompant avec le sens commun qui procède généralement par images et qui nuit à l'élaboration de concepts précis.

Des obstacles psychologiques

Bachelard réfute ceux qui tiennent notre perception immédiate pour un instrument de connaissance. C'est la capacité de formuler des interrogations pertinentes qui signe la marque du véritable esprit scientifique : *« Toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a eu de question, il ne peut y avoir de connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. »*

Cependant, Bachelard comprend qu'il ne suffit pas d'énoncer ces obstacles pour les voir disparaître. Il les soupçonne d'avoir une consistance psychologique, de faire partie d'une sorte d'inconscient épistémologique, une antichambre de la raison. Très inspiré par les travaux de Carl Gustav Jung, Bachelard va alors inventer *« la psychanalyse de la connaissance objective »*.

Alors que la psychanalyse a pour but d'aider à se libérer d'un passé traumatique, la psychanalyse de la connaissance objective devrait, pense Bachelard, permettre à la raison de se libérer de ses croyances antérieures, des images poétiques qui la hantent.

C'est alors que le rationalisme engagé qui semble guider son projet philosophique va le mener vers une tout autre voie, celle de la poésie et de l'imagination qui aboutira, la même année, à son œuvre la plus étudiée aujourd'hui, *La Psychanalyse du feu* (1938). Car le Bachelard qui compte encore beaucoup dans le paysage français, c'est le Bachelard « nocturne », celui qui se penche sur la poésie. Il a influencé de manière décisive la critique littéraire. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

NORBERT ELIAS

(1897-1990)

LA CIVILISATION PAR LES MŒURS

Nicolas Journet

Les gestes de pudeur et la pacification des mœurs sont, selon Norbert Elias, les signes visibles du processus de civilisation qui affecte l'Europe depuis la Renaissance. Une thèse qui a traversé tout le 20e siècle.

Jusqu'au 16e siècle, dans les villes allemandes, on pouvait, paraît-il, assister au spectacle hebdomadaire de familles entières traversant la ville nues comme des vers pour se rendre au bain public. Dans le même ordre d'idées, il semble qu'au 14e siècle, les manières de table et les usages du corps étaient beaucoup moins policés que les nôtres. Érasme, en 1530, conseillait aux jeunes gens de cacher le bruit de leurs pets en toussant, et de se servir de trois doigts pour puiser la viande dans les plats, sans les essuyer sur la manche de leur voisin… De telles recommandations relèveraient aujourd'hui de l'ironie.

C'est avec de tels rappels savoureux que Norbert Elias a introduit dans l'analyse sociohistorique de l'Occident la notion de *« civilisation des mœurs »*. L'idée, développée en trois tomes, se résume aisément : la civilisation, explique N. Elias, est une question de mœurs, en particulier de ces petites et grandes règles qui pèsent sur l'usage du corps, la satisfaction des besoins, des instincts et des désirs humains. Or, cette dimension de la morale a connu une évolution très marquée en Europe à partir de la Renaissance : l'homme médiéval vivait dans une sorte de barbarie plus ou moins innocente, une liberté réelle d'exprimer violemment ses émotions, ses désirs et de satisfaire ses besoins les plus brutaux sans souci du regard d'autrui. À partir du 16e siècle, tout cela – politesse, manières de tables, comportements – commence à être codifié par les nobles de cour. Au 18e siècle, ce sont les bourgeois qui s'emparent de ces bonnes manières. Au 19e siècle, le mouvement se démocratise encore : l'heure est à une morale qui s'appelle « hygiène ». Y sommes-nous encore aujourd'hui ? C'est une autre question. Selon N. Elias, ce mouvement inachevé dessine toute

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

l'histoire politique, sociale et culturelle de l'Occident. Car l'évolution de ces manières du corps est le produit de la généralisation d'un modèle de personnage : celui du noble courtisan.

British Library

Jean de Gand, duc de Lancastre, dînant avec Jean 1er, roi du Portugal, par Jean de Wavrin, 15e siècle.

La cour impose la civilisation

La révolution des mœurs, explique N. Elias, n'aurait jamais eu lieu sans la domestication des guerriers et leur transformation en noblesse de cour : du 12e au 13e siècle, en effet, en France du moins, on assiste à la montée du pouvoir royal et à la transformation des classes féodales en noblesse de cour. Le prince y impose sa marque sur tous les aspects de la vie de ses courtisans : amours, guerres, manières de table, politesse et règlement des conflits. En même temps, la société s'enrichit et se complexifie : les hommes deviennent de plus en plus dépendants les uns des autres : ils sont « organiquement » liés par la division du travail. Ils ne peuvent plus vivre en communautés fermées. Ce sont là, estime N. Elias, les deux causes profondes pour lesquelles se développe, dans les classes dominantes, noble puis bourgeoise, une morale fondée sur la maîtrise croissante des pulsions physiques et émotionnelles. Il ne s'agit plus seulement de faire appliquer des règles, mais de parvenir à un autocontrôle de chacun en ce qui concerne les contacts corporels, la sexualité et la violence en général. N. Elias applique ce principe au sport. Pour lui, la discipline sportive permet de subordonner la recherche de victoire à des règles communes et à une éthique. Il s'agirait donc d'un moyen d'intérioriser les contraintes extérieures visant à réduire la violence, tout en les mettant en scène. Une contribution à la pacification de la société, selon N. Elias.

La civilité est intériorisée

Ce mouvement aboutit, au 19e siècle, par exemple, à la conception puritaine qui veut que l'on ne parle plus du tout de sexualité devant des enfants, et que la moindre nudité soit un objet de scandale. Michel Foucault, lui, partira à peu près des mêmes présupposés, pour parvenir à une définition plus répressive de ce qu'est le mouvement de rationalisation des sociétés modernes, à travers l'univers psychiatrique et carcéral.

La « civilité » dans sa plus grande généralité ne se confond donc pas avec la pure et simple multiplication des interdits relatifs au sexe, à la propreté, à la politesse et à l'usage de la violence. Ce n'est pas un simple code : c'est aussi une culture. L'évolution des mœurs, dans sa partie moderne, est surtout caractérisée, écrit N. Elias, par une intériorisation croissante des normes qui rend de plus en plus superflus les mécanismes sociaux de répression. La civilisation n'est pas seulement une affaire d'étiquette : N. Elias sait bien que des tabous et des rites compliqués existent chez des peuples considérés comme barbares. Le mouvement de civilisation, lui, atteint la conscience même de l'individu. Il agit sur les sentiments intimes des gens, qui génèrent culpabilité et regrets et évoque le refoulement freudien.

N. Elias, dans une interview de 1974, en donnera un exemple contemporain : le quasi-nudisme sur les plages, en plein essor, ne marquait-il pas un renversement dans le processus de civilisation ? Pas du tout, explique-t-il : le bikini exprime avant tout la libération de la femme, c'est-à-dire l'égalisation des conditions. Par ailleurs, il suppose, de la part de tout un chacun, un contrôle accru de ses émotions et de ses comportements, ainsi que de nouvelles habitudes de conduite : une femme se dénudera la poitrine à la plage, mais jamais chez le coiffeur.

L'œuvre de N. Elias sur le processus de civilisation, publiée dès 1939, mais redécouverte à la fin des années 1960, a été accueillie en France avec enthousiasme par des historiens comme François Furet, André Burguière et Emmanuel Le Roy Ladurie. Elle venait à l'appui de leur propre effort pour faire de l'histoire une science des mentalités. Elle incarnait aussi une sociologie historique à visée théorique élevée et inaugurait une forme d'histoire des mœurs qui, depuis, a fait école (Georges Vigarello, Alain Corbin, Maurice Daumas). Enfin, tout en restant distancié, il brossait un tableau de la civilisation occidentale beaucoup moins critique que la psychanalyse, le marxisme et leurs avatars. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

EDWARD SAPIR

(1884-1939)

BENJAMIN L. WHORF

(1897-1941)

LA LANGUE EST UNE VISION DU MONDE

Xavier de la Vega

La langue que nous parlons révèle et façonne notre pensée sur le monde. La théorie de Benjamin L. Whorf a eu le mérite de remettre sur le métier la question du rapport entre langue et pensée.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

« *La langue est façonnée par la culture et reflète les activités quotidiennes des individus* » : voilà résumée en quelques mots la fameuse hypothèse dite « Sapir-Whorf », qui semble une banalité, mais soulève de profondes questions. Dans les années 1930, un ingénieur en assurances, Benjamin Lee Whorf (1897-1941), intéressé par les langues amérindiennes, suit les cours de l'anthropologue Edward Sapir (1884-1939) à l'université Yale. Rapidement, les deux hommes travaillent ensemble. À partir de l'étude comparée des langues hopi, maya et inuit, Whorf exemplifie les idées de Sapir sur la culture, ce qui donnera naissance à ce que les anthropologues appellent communément « l'hypothèse Sapir-Whorf ».

Des structures incommensurables

L'hypothèse linguistique paraît en 1940 sous la plume de Whorf dans un article intitulé *Science and linguistics*. Selon une idée admise communément, explique-t-il, parler permettrait d'exprimer dans une langue particulière une pensée déjà formulée dans l'esprit de façon non linguistique. Toute pensée serait ainsi fondée sur une logique prélangagière et universelle, indépendante du fait que la personne parle chinois ou choctaw. Or, selon Whorf, le système des langues (lexique et grammaire) met en forme les idées du locuteur, lesquelles n'existaient pas vraiment encore avant d'être mises en mots : le système des langues est *« le programme et le guide de l'activité mentale de l'individu, de l'analyse de ses impressions »*.

Comment étayer une telle affirmation ? Whorf va tenter de montrer que le rapport des individus à leurs sensations, ainsi qu'à leur perception de l'espace et du temps, varie en fonction de la langue qu'ils pratiquent. Il sollicite le cas des Inuits, qui vivent dans la neige et la glace presque à longueur d'année, et posséderaient quantité de mots distincts pour nommer différents types de neige (neige sur le sol, neige compactée ou gelée, neige molle, neige dans une tempête, etc.). Les Inuits ne penseraient donc pas la neige comme un phénomène, mais comme une pluralité d'éléments de la nature. Whorf déduit de ce cas particulier que les structures propres à chaque langue sont incommensurables, et influencent la façon de penser et d'agir des individus. Son relativisme lin-

guistique et culturel questionne ainsi le principe de l'universalité de la perception et de la pensée humaines, soutenu par les penseurs des Lumières.

Une thèse encore débattue

L'hypothèse Sapir-Whorf a d'abord été popularisée dans les années 1950, puis rapidement contestée pour plusieurs raisons. D'abord, parce que divers psycholinguistes (Eric Lenneberg, Peter Brown) ont discuté son traitement du langage inuit. Ensuite, parce que dans les années 1960, l'influence croissante de Noam Chomsky accrédite l'idée que tous les hommes disposent des mêmes compétences mentales innées. L'idée de Whorf est-elle enterrée ? Pas vraiment. Depuis les années 1990, elle a connu un retour en grâce, tant chez les linguistes que les anthropologues. Même si on a du mal à la généraliser au-delà de quelques cas particuliers, on n'en a sans doute pas fini avec l'hypothèse Sapir-Whorf. ●

New Britain Museum of American Art

Conversation, Louis Moeller, 20e siècle.

SCIENCES HUMAINES
Comprendre *l'humain* et *la société*
Hors-série
DISPONIBLE SUR COMMANDE
Sur commande page 170 ou par téléphone au 03 86 72 07 00
Sur Internet www.scienceshumaines.com
Sciences Humaines
SCIENCES HUMAINES
HORS-SÉRIE SPÉCIAL N°18
Edgar Morin
L'aventure d'une pensée

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

FRIEDRICH HAYEK

(1899-1992)

LE RENOUVEAU LIBÉRAL

Évelyne Jardin

Adversaire de toute forme d'économie planifiée, l'économiste Friedrich Hayek deviendra, après 1974, le théoricien le plus écouté du nouveau libéralisme.

Friedrich August von Hayek (qui deviendra Friedrich Hayek) est né en Autriche, et a étudié le droit, les sciences politiques et l'économie à Vienne et à New York. Puis il travaille pour le gouvernement autrichien sur des questions économiques. En 1931, il est invité par la London School of Economics à donner des conférences : il y fera carrière une partie de sa vie, devenant sujet britannique lors de l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie (1938), puis il rejoindra l'université de Chicago, en 1950.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, à l'heure où les Anglais et les Américains savourent leur victoire, il publie son livre le plus remarqué, *La Route de la servitude* (1944). Ce n'est pas du tout un traité d'économie mais un essai dont l'intention est explicitement de remettre les gouvernants et leurs administrés sur la bonne voie : celle du libéralisme politique et économique. Selon F. Hayek, c'est à partir de la fin du 19e siècle que l'on s'est mis à croire en une « grande utopie » : le « socialisme démocratique ». Or, le socialisme, explique-t-il, ne peut pas être démocratique, pis encore, il conduit inéluctablement à la servitude, qu'elle soit communiste ou fasciste. Tout comme Alexis de Tocqueville, F. Hayek est convaincu que la démocratie est « essentiellement individualiste » et que, par conséquent, le socialisme ne peut pas aller de pair avec la liberté, aussi bien économique que politique.

À l'époque, la majorité des économistes et surtout les keynésiens, cibles favorites de F. Hayek depuis les années 1930, voient d'un bon œil l'intervention de l'État. Ils sont convaincus que l'État sauvera le capitalisme en socialisant une partie de la production et en redistribuant les revenus. Pour F. Hayek, ce « planisme » (économie planifiée) n'est pas aussi efficace que la concurrence parce que la division du travail ne peut pas être parfaitement coordonnée à partir d'un centre unique : il y a trop d'éléments non maîtrisables. Il faut donc selon lui laisser les individus se coordonner librement et ajuster leur comportement au coup par coup et au fur

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

et à mesure. Selon F. Hayek, le planisme ne possède ni la réactivité ni la malléabilité du marché.

Le déclin de la liberté

F. Hayek affirme en outre que la socialisation de l'économie conduit inéluctablement à la restriction des libertés individuelles. Du contrôle de la production découle celui des prix, de la consommation, des salaires, et des préférences individuelles… Le libre arbitre des agents économiques disparaît avec le planisme. Or, *« il est nécessaire avant tout que, sur le marché, les parties soient libres d'acheter ou de vendre au prix, quel qu'il soit, auquel elles peuvent trouver une contrepartie, et que chacun soit libre de produire, de vendre et d'acheter tout ce qui est susceptible d'être produit ou vendu »*. Bref, soft ou ferme, le planisme économique est une aberration à ses yeux, car le système du marché veut qu'on laisse les agents s'auto-organiser. F. Hayek, tout comme Adam Smith (1723-1790), croit en un « ordre spontané » du marché, qui est le produit des actions individuelles des acteurs et non de leurs intentions ni de leur volonté. Il s'insurge contre le fait qu'au nom du « bien-être social » ou du « salut de la communauté », on impose une redistribution des revenus qui, pour F. Hayek, ne correspond pas à un idéal de justice, car ce sont les plus forts qui font entendre leur voix et sont capables d'exercer une pression sur l'appareil étatique.

D'un point de vue politique, il se montre très critique vis-à-vis des gouvernants. Il soutient qu'en dépit des apparences, leur objectif n'est pas de servir la communauté, mais de plaire à leurs électeurs. De fait, ils doivent entretenir l'illusion de leur dévouement en usant d'une propagande vantant ce qu'ils piétinent tous les jours : la liberté, la justice, la vérité… En 1944, ces idées allaient à contre-courant du courant dominant, celui des idées de Keynes, et F. Hayek paiera provisoirement son anticonformisme par un faible succès. C'est à la fin des années 1960 qu'il sort de l'ombre en même temps que ses collègues « monétaristes » de Chicago. Sa véritable reconnaissance viendra avec l'obtention du prix Nobel d'économie en 1974, avec Gunnar Myrdal, pour ses travaux sur la fluctuation de la monnaie, mais aussi pour *« son analyse pénétrante de l'interdépendance des phénomènes économiques, sociaux et institutionnels »*.

Stockfolio/Alamy

Salle des marchés, Bourse de Milan (Italie), 2014.

Les hauts et les bas du néolibéralisme

Le néolibéralisme de F. Hayek, que le prix Nobel d'économie Joseph Stiglitz appelle « fondamentalisme de marché », tient essentiellement à la croyance dans la capacité qu'aurait l'économie de marché à s'autoréguler. Une telle vision a connu diverses déclinaisons qui continuent de coexister dans le camp libéral. Milton Friedman, collègue de F. Hayek, théorisait des économies de marché convergeant tôt ou tard vers un équilibre, et où toutes les personnes désirant travailler trouvent à s'employer. Toute tentative gouvernementale de réduire le chômage en dessous de son « taux naturel » serait vouée à l'échec. F. Hayek considérait quant à lui le marché comme un « ordre spontané », capable d'engendrer les règles et les institutions qui lui sont nécessaires, d'une manière que l'action consciente des gouvernements ne saurait ni remplacer ni même améliorer.

À partir des années 1980, en Angleterre et dans d'autres pays, l'heure est à l'exaltation du marché, qu'il faut libérer des « entraves » et des « distorsions » induites par l'action des gouvernements. Il est indéniable que ces idées ont, si ce n'est inspiré, tout au moins cautionné les politiques des États les plus puissants de la planète, États-Unis en tête, tout comme les actions du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale. Si de nombreux observateurs, économistes universitaires ou experts plus ou moins autorisés, ont initialement voulu voir dans le krach de la fin 2008 une turbulence sévère mais qui n'affectait pas les « fondamentaux » des économies, la perception dominante se range progressivement à l'idée d'une crise majeure qui remet en cause le modèle de développement des trois dernières décennies. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

KARL POLANYI

(1886-1964)

LE PÈRE DE LA SOCIOÉCONOMIE

Nicolas Journet

Selon Karl Polanyi, le régime normal des sociétés est de subordonner le marché aux besoins des hommes, et non l'inverse.

Penseur au parcours très singulier, Karl Polanyi est l'un des fondateurs d'une discipline nouvelle, l'anthropologie économique, qui se consacre à l'étude des échanges dans les sociétés anciennes et ambitionne de théoriser, à l'échelle de l'humanité, ce qu'il en est des rapports entre société et économie. Il naît à Vienne en 1886 et grandit dans une famille juive bourgeoise à Budapest. Les Polanyi profitent de la libéralisation de la monarchie habsbourgeoise pour s'enrichir, mais à la fin du 19e siècle la société libérale européenne s'effondre : défaite des Habsbourg à la guerre, éclatement de l'empire, indépendance de la Hongrie… Le travail de K. Polanyi consistera, entre autres, à penser ce déclin. Sa mère organise à Budapest un célèbre salon d'intellectuels et d'artistes hongrois, et croise parmi eux Léon Trotsky et le philosophe Georg Lukács.

Alors que le consensus libéral s'effrite peu à peu, le jeune K. Polanyi étudie le droit à la faculté de Budapest. Il s'initie à la politique, prend parti pour les socialistes, s'oppose aux idées nationalistes qui se répandent dans le milieu universitaire. En 1919, il soutient la nouvelle République socialiste et son dirigeant, Béla Kun. Très vite, le régime s'effondre et K. Polanyi est contraint à l'exil. À Vienne, il assiste à une nouvelle expérience socialiste : « Vienne la rouge ». La ville est gouvernée par des sociaux-démocrates jusqu'en 1934. Il ne s'agit pas d'un régime soviétique mais d'un socialisme à l'écoute des citoyens, aux principes avant tout démocratiques. Il décrira plus tard cette période comme *« l'un des plus beaux triomphes de la culture occidentale »*.

Son œuvre la plus célèbre, *La Grande Transformation* (1944), ne sort pas du cadre de l'histoire européenne moderne. En fait, il y développe ses intuitions théoriques les plus marquantes pour l'ensemble de son œuvre et s'inscrit dans la lignée des penseurs qui, comme Karl Marx et Max Weber, s'attachent à comprendre la particularité du capitalisme moderne et son impact sur les sociétés qui l'ont adopté.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

Libéralisme radical *versus* vie sociale

Pour K. Polanyi, de 1830 à 1870, l'Angleterre en particulier, mais aussi bien d'autres pays ont connu le règne du marché « autorégulateur », unifié et étendu à toutes choses. Cet essor du marché libre est, selon K. Polanyi, un phénomène unique dans l'histoire de l'humanité. Même si des marchés existaient depuis la nuit des temps, ils restaient sectoriels, fragmentés et subordonnés à d'autres impératifs sociaux : le droit des familles, les traditions, la religion, les frontières domaniales et nationales. Le libéralisme moderne a fait sauter les derniers verrous en transformant la terre, le travail et la monnaie en marchandises comme les autres.

Or l'idéal même de la société de marché ne peut, selon K. Polanyi, mener qu'à une catastrophe. Il cite des faits historiques : la montée de la misère ouvrière, le travail des enfants, la décomposition des structures villageoises et familiales, la famine en Irlande. Pour K. Polanyi, ce ne sont pas des accidents de parcours : le libéralisme radical est, écrit-il, une utopie incompatible avec la vie sociale. Il rappelle comment en 1786, le penseur libéral Joseph Townsend demandait l'abolition des lois de protection des pauvres. Un écrit sur lequel K. Polanyi s'appuie pour montrer comment la peur de la faim est l'instrument de l'obéissance des ouvriers. Dès les années 1870, la nécessité de restaurer le droit syndical, la régulation monétaire et le protectionnisme commercial s'est d'ailleurs imposée, en dépit des principes de l'économie classique. Selon K. Polanyi, ce n'était pas un changement dans les idées, mais une série de mesures pratiques, destinées à apaiser les tensions sociales et à protéger les nations du pouvoir dissolvant de l'argent. Il faudra attendre les grandes crises du 20e siècle pour que s'affirment des idéologies ouvertement antilibérales (communisme soviétique, fascisme nationaliste) ou simplement correctrices des excès du marché : elles marquent la « grande transformation », c'est-à-dire la fin de l'utopie ultralibérale.

Prospee/Musée des statues communistes

Monument dédié à la République des Conseils, créé d'après une affiche révolutionnaire, Memento Parc, Budapest (Hongrie), 20e siècle.

Le marché libre : une doctrine intolérante

À l'opposé de ce que professent les économistes classiques et néoclassiques, K. Polanyi affirme que le marché libre n'est en rien une tendance naturelle mais, comme l'écrit Louis Dumont en préface, une *« doctrine intolérante qui interdit à l'État d'intervenir »*. Face aux instabilités et aux tensions qui naissent de son pouvoir dissolvant, les sociétés, même modernes et démocratiques, ne peuvent que réagir négativement, et spontanément prennent des mesures contraires. Car – l'idée est omniprésente chez K. Polanyi – l'économie est faite pour obéir aux besoins des sociétés, et non l'inverse. Il affirme que les rapports économiques étaient à l'origine « encastrés » dans les relations sociales : codes d'honneur, liens de parenté, solidarités, etc. Selon lui, l'idéologie libérale a eu le tort de « désencastrer » l'économie des rapports sociaux, pour faire du principe de libre concurrence, emprunté au darwinisme social, une sorte de religion.

Un argumentaire contre l'orthodoxie néoclassique

Écrit à la veille du New Deal et de la montée en puissance des pays socialistes, *La Grande Transformation* prétendait donc sonner le glas du capitalisme libéral du 19e siècle. Sur le coup, la thèse était convaincante, et reçut un accueil favorable de la part de nombreux intellectuels socialistes et sociaux-démocrates. Le recul historique montre cependant que son diagnostic était erroné : il n'y a pas eu disparition du libéralisme. Mais sa critique du caractère légendaire de l'autorégulation et des effets déstabilisants du marché libre restent des arguments contre l'orthodoxie néoclassique. Les crises des années 2000, les réactions institutionnelles à ces crises, n'ont fait qu'apporter de l'eau au moulin de ses thèses, défendues et développées par les nombreux spécialistes qui aujourd'hui dénoncent les impasses d'une science économique sourde aux besoins sociaux. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

CÉLESTIN FREINET
(1896-1966)

APPRENDRE EN FAISANT

Baptiste Jacomino

Célestin Freinet est à la fois le pédagogue français le plus célèbre et le plus mal connu. Soucieux de respecter l'intérêt de l'enfant, il a proposé des techniques originales que ses successeurs ont adaptées aux évolutions de la société.

Célestin Freinet est né en Provence, dans le village de Gars. *«Je suis paysan et berger»,* écrit-il. Son œuvre pédagogique est imprégnée de cet héritage et de cet imaginaire. Dans l'arrière-pays niçois, où il est nommé instituteur, à Bar-sur-Loup, puis à Saint-Paul-de-Vence, et dans l'école qu'il crée lui-même, avec sa femme Élise, à Vence, dans les années 1930, Freinet ne cesse de proposer à ses élèves des apprentissages liés à la vie paysanne. Les enfants pratiquent la menuiserie, le jardinage, l'élevage, la maçonnerie. C'est avec eux que C. Freinet construit, pierre à pierre, certains bâtiments de l'école. Souvent, la classe se promène dans les environs. On observe les vaches, les moutons, le cordonnier qui travaille. Au retour, on note ce que l'on a vu, on se relit ensemble, on se corrige, on imprime ce que l'on a écrit, on l'envoie à des correspondants lointains. C'est ainsi que les élèves apprennent à lire et à écrire, sans manuel scolaire et sans cours magistraux, grâce à des techniques simples.

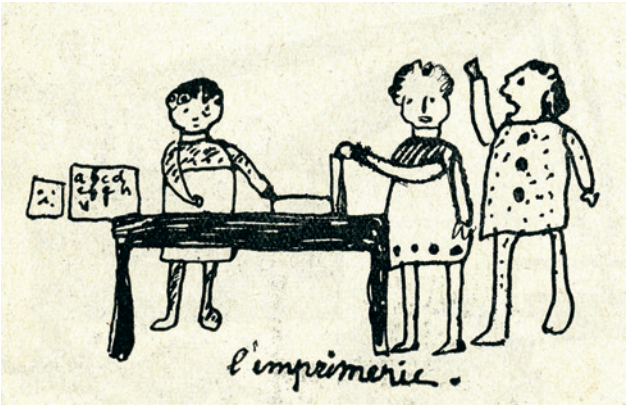
On est bien loin du matériel pédagogique sophistiqué que propose à la même époque Maria Montessori. C. Freinet s'intéresse pourtant à la pédagogie Montessori. Il écrit sur elle et rejoint le mouvement de l'éducation nouvelle auquel elle appartient, comme Adolphe Ferrière, Ovide Decroly ou Édouard Claparède. Tous ces pédagogues veulent offrir aux enfants des apprentissages qui répondent à leurs intérêts. Ils veulent aussi, au sortir de la Grande Guerre, promouvoir la paix et la démocratie.

Le tâtonnement expérimental

En 1944, évincé de l'Éducation nationale en raison de ses méthodes et de ses opinions politiques, C. Freinet crée le mouvement de l'École moderne française, qui essaimera dans de nombreux pays. Progressivement, il met au point un ensemble de techniques pédagogiques originales au service de ses méthodes : le texte libre, l'imprimerie, les plans de travail (sortes de contrats individuels pour chaque élève), les fichiers autocorrectifs (forme d'enseignement programmé par discipline), la bibliothèque de travail (dossiers thématiques remplaçant les manuels scolaires à la libre disposition des élèves), le jardin scolaire qui comprenait l'élevage de petits animaux, les ateliers de peinture, poterie, théâtre ou poésie… Mais ces outils étaient au service d'un modèle de travail dont la dimension sociale coopérative importait autant que les conditions matérielles.

La réflexion de C. Freinet repose sur une philosophie vitaliste (chaque humain est animé d'un élan vital, dynamisme naturel qu'il ne faut pas contrarier chez l'enfant), tout en étant inspirée par le béhaviorisme. Confronté à sa tâche, explique-t-il, l'enfant apprend naturellement en tâtonnant, à force d'essais et d'erreurs (c'est ce qu'il appelle le «tâtonnement expérimental»). Pour apprendre à faire de la bicyclette, il faut monter à vélo, et non suivre des cours théoriques sur le maniement du guidon, le fonctionnement des pédales et les lois de l'équilibre. Il en va de même pour tous les apprentissages. C'est en écrivant que l'on apprend à écrire. C'est en faisant les comptes de la coopérative scolaire

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



Coll. Jonas/Kharbine-Tapabor

L'imprimerie. Dessin de A. Pozzi (11 ans) élève de l'école de Brognard (Doubs) pour *Enfantines* de juillet 1930.

que l'on développe des compétences en arithmétique. *« C'est en forgeant qu'on devient forgeron,* écrit C. Freinet. *Ce vieux proverbe artisanal disait bien naguère la nécessité primordiale de mettre l'apprenti dans le bain du métier, l'enfant et l'adolescent dans le bain de la vie, pour qu'ils se forment par l'expérience et la pratique souveraines, aux faits, aux gestes et au comportement qui orienteront et fixeront leur destinée. Seule l'école s'est, de tout temps, inscrite en faux contre ces sages conseils.»*

Comme les autres militants de l'éducation nouvelle, C. Freinet prône donc l'apprentissage par la pratique. Il se montrait cependant très critique envers l'utilisation «scolastique» (mécanique) des méthodes actives : pour lui, il fallait redonner un sens aux activités scolaires en rétablissant les finalités concrètes des apprentissages. À la différence d'autres pédagogues de l'école nouvelle, C. Freinet pensait que ce n'était pas par le jeu que l'on apprend, mais par le travail.

L'avenir de la coopération…

La pédagogie Freinet peut-elle aider à résoudre les problèmes éducatifs que rencontrent aujourd'hui les enseignants dans les quartiers difficiles ? Oui, répondent les militants du mouvement Freinet depuis les années 1970. Les résultats sont encourageants, à en croire certaines études récentes, comme celle qu'a dirigée le chercheur Yves Reuter dans une école Freinet de la banlieue lilloise.

Aujourd'hui, le mouvement Freinet et, plus largement, les divers héritiers de C. Freinet ne se contentent pas d'appliquer soigneusement les idées du pédagogue. Ils inventent de nouvelles techniques et adaptent les anciennes, comme C. Freinet lui-même n'a cessé de les y inviter (l'imprimerie, par exemple, a été remplacée par l'ordinateur). C'est certainement le courant de la «pédagogie coopérative» qui perpétue avec le plus de rayonnement et de créativité l'héritage de ce lointain fondateur.

C. Freinet prônait la coopération entre les enfants pour assouplir les relations entre le maître et les élèves et favoriser l'avènement d'une société authentiquement démocratique. Mais il a peu écrit sur ce point. Le chantier demeure ouvert pour penser, à sa suite, les enjeux, les formes et les finalités de la coopération dans l'école du 21e siècle.

À jamais marginal ?

On imagine souvent que la pédagogie Freinet consiste à laisser les élèves agir au gré de leurs caprices, alors que, bien au contraire, elle repose sur une organisation du travail très structurée et structurante. Les élèves planifient leurs tâches et conduisent leurs projets jusqu'à leur terme, sans se laisser aller ni aux divertissements ni aux fluctuations de leur humeur. Les instructions officielles de l'Éducation nationale ont intégré certaines idées venues de ce courant. Elles appellent à centrer l'école sur l'enfant et ses centres d'intérêt, pour le rendre acteur de ses apprentissages. ●

Coll. IMA/Kharbine-Tapabor

Ils jouaient !... Illustration de Jose-Luis Moran (élève espagnol de l'école Freinet de Vence) pour *Enfantines* de mai 1938.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

MARIA MONTESSORI

(1870-1952)

LES VOIES DE L'AUTONOMIE

Martine Fournier

Médecin, philosophe, psychologue, Maria Montessori fut aussi une pédagogue en avance sur son temps. Le succès actuel de ses méthodes atteste la modernité de ses idées.

Première femme diplômée de médecine en Italie, Maria Montessori, s'occupe d'abord d'enfants dits «arriérés» ou «idiots». Constatant qu'ils peuvent progresser dans un environnement plus favorable, elle commence à concevoir un matériel capable de les amener à lire et écrire. Dès le début du 20e siècle, sa méthode lui attire une reconnaissance internationale. En 1907, elle est chargée de prendre en charge les enfants de San Lorenzo, un quartier pauvre de Rome, peuplé de migrants de l'Italie du Sud pour la plupart illettrés, où les bambins de trois à six ans sont livrés à eux-mêmes. Dans l'unique pièce qui lui est octroyée, elle crée sa première *casa dei bambini* (maison des enfants). En l'espace de deux ans, une sorte de petit miracle s'accomplit. Les enfants, désordonnés et irrespectueux sont devenus «polis et calmes». Mais il y a plus : ils ont appris à écrire et à lire. De nouvelles maisons et écoles conçues sur le modèle voient le jour à Rome. Des observateurs arrivent de partout. Montessori organisera des stages à Londres, Nice, Berlin, Amsterdam, Barcelone, San Francisco, et même en Inde. Soutenue dans un premier temps par le régime de Mussolini, elle doit cependant s'exiler en 1936 car elle refuse d'imposer l'uniforme fasciste dans ses écoles. Elle s'installe en Espagne, puis aux Pays-Bas, qu'elle ne quittera plus.

Une éducation au rythme de chacun

L'un de ses grands combats, précurseur à son époque, a été de porter une attention spécifique à l'enfant. Selon elle, il est animé d'*«une dynamique psychique»* qui le pousse à explorer son environnement et à acquérir des connaissances. C'est ce qu'elle appelle *«l'esprit absorbant de l'enfant»* qui se manifeste d'abord par *«l'explosion du langage»*. Ensuite, il anime la passion de certains pour l'arithmétique, les langues ou l'étude de la grammaire et du style, toutes activités qu'ils peuvent soutenir pendant de longues heures, voire des jours consécutifs. C'est sur ces bases qu'elle construit une méthode pédagogique très élaborée. Les classes Montessori regroupent des âges différents – 3 à 6 ans pour la maternelle, 6 à 12 ans pour le primaire –, les enfants n'ayant pas forcément envie d'apprendre la même chose au même moment. Mais c'est surtout sa manière d'amener dès 4 ans les enfants à la maîtrise de l'écriture puis de la lecture qui fit sensation. Montessori a conçu un matériel spécialisé. Son alphabet mobile, constitué de lettres couvertes d'une toile rugueuse, permet aux enfants de s'entraîner en associant les lettres aux sons, tout en se familiarisant par le toucher aux gestes de l'écriture. Ce n'est qu'une fois acquis ce moyen d'expression que les enfants s'initient à la lecture. Le programme Montessori couvre des apprentissages très exigeants (géométrie, géographie, etc.) allant de 3 à 12 ans. Aujourd'hui, la pédagogie Montessori a de nombreux adeptes. Il existe 22 000 écoles sous ce label dans le monde, dont une centaine en France. Le message de Montessori trouve un écho dans les pédagogies actuelles qui mettent l'*«enfant au centre»*. L'autonomie, le bien-être, la bienveillance, l'éducation multisensorielle sont des valeurs plébiscitées y compris au sein des programmes nationaux, même si la reconnaissance officielle tarde à venir. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

MELANIE KLEIN

(1882-1960)

LA PSYCHANALYSE PAR LE JEU

Gilles Marchand

Se voyant en continuatrice de Freud, Melanie Klein s'est consacrée à l'analyse de la vie affective des nourrissons.

Psychanalyste pour enfants mais aussi pour adultes, notamment psychotiques, Melanie Klein a eu et a encore un impact de première importance sur le développement des théories freudiennes. Elle regretta toujours de ne pas avoir reçu de formation médicale, qui aurait pu, selon elle, accroître la portée de ses travaux.

L'observation par le jeu est la base de sa méthode d'analyse précoce : selon M. Klein, à travers le jeu, l'enfant exprime des affects, des angoisses et des fantasmes C'est un langage qui révèle aussi la mise en place de mécanismes de défense. En laissant à l'enfant une grande liberté, elle peut observer et interpréter à son aise. Elle utilisera ces observations cliniques pour développer ses propres théories à l'intérieur de la tradition freudienne, tout en remettant en question la réticence de Freud concernant l'analyse de l'enfant.

De la clinique du jeu à la théorie

Parmi un grand nombre d'apports, M. Klein a développé la notion de *« relation d'objet »*. Ce qu'elle appelle *« objet »* désigne tout ce que l'enfant investit affectivement, ce à quoi il va s'attacher. D'abord partiels (le sein ou le ventre maternel, le pénis paternel), ces objets deviennent ensuite totaux : le père, la mère, le couple parental.

Autre notion importante, la *« réparation »*. Il s'agit du processus inconscient consistant à *« réparer »* un objet interne qui a été *« endommagé »* par le psychisme de l'enfant. Ainsi, un enfant peut avoir inconsciemment des sentiments agressifs à l'égard de son frère, et la culpabilité peut l'amener à vouloir s'amender, ce qui peut se manifester par la réparation physique d'un jouet cassé représentant son frère.

Un des principaux reproches de ses détracteurs est l'importance qu'elle accorde à la mère dans l'élaboration du psychisme de l'enfant, sans donner beaucoup de place au père, qu'il soit physique ou symbolique. Cette fixation à la mère et plus généralement à la femme est récurrente chez M. Klein. Elle transparaît d'ailleurs dans ses propres relations aux femmes de son entourage : sa mère, sa fille et son adversaire principale, Anna Freud.

La fondation du kleinisme

En février 1955, M. Klein fonde une association, *The Melanie Klein Trust Fund*, dont l'objectif annoncé est de promouvoir la recherche psychanalytique à la lumière des concepts kleiniens. La fondation publiera *Nouvelles Orientations en psychanalyse*, regroupant des contributions de ses disciples les plus proches sur les conceptions kleiniennes (D.W. Winnicott, W. Bion, P. Heimann ou J. Riviere), ainsi que d'autres appliquées à la littérature, la philosophie, l'art et la sociologie.

L'œuvre de M. Klein été reprise et réappropriée par de nombreux disciples – Serge Lebovici, Donald Meltzer et ses travaux sur l'autisme, ou encore Herbert A. Rosenfeld – qui se sont reconnus en elle. La clinique de l'enfant se nourrit aujourd'hui fréquemment de la pensée de M. Klein, car de nombreux travaux sont venus depuis confirmer l'importance cruciale de la relation entre le nourrisson et sa mère. ●

→ À LIRE :

• **La psychanalyse des enfants**. Melanie Klein, Puf, 2009.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JOSEPH A. SCHUMPETER

(1883-1950)

LA DYNAMIQUE DU CAPITALISME

Emmanuel Fournier

Joseph A. Schumpeter est surtout l'homme d'une idée : celle de la capacité des crises économiques à créer du neuf en détruisant de l'ancien.

De prime abord, l'œuvre de l'économiste autrichien Joseph Aloïs Schumpeter déconcerte par son caractère hétérogène : diversité des thèmes abordés, constante oscillation dans le choix des méthodes. Si l'ensemble paraît dépourvu de cohérence, elle existe toutefois : les transformations du système économique et la source des innovations techniques sont des questions qui n'ont cessé de le poursuivre.

Le rôle des entrepreneurs

L'exposé de ses idées personnelles commence par une *Théorie de l'évolution économique* (1912). J. A. Schumpeter y affirme que le ressort de l'évolution économique se situe au niveau de l'offre. Ce ne sont pas les besoins des consommateurs qui dictent leur loi à l'appareil de production, mais les producteurs qui orientent les besoins des consommateurs. Pas n'importe quels producteurs : uniquement un petit nombre d'entre eux, les entrepreneurs. Pour J. A. Schumpeter, on n'est pas entrepreneur comme on est pharmacien ou professeur. Ce qui fait l'entrepreneur, c'est la capacité à mettre en œuvre de nouvelles combinaisons productives, que cela concerne les biens, les méthodes de production, les débouchés, les matières premières ou les organisations. Certains chefs d'entreprise sont des entrepreneurs, d'autres pas. Certains l'ont été mais ne le sont plus. D'autres le deviennent. Être entrepreneur, c'est rompre avec la routine, changer les habitudes et bouleverser les équilibres. Si l'évolution économique est hachée, entre périodes de croissance et dépressions, c'est sous l'action des entrepreneurs qui, tout en détruisant l'existant, amènent de nouveaux progrès.

L'innovation planifiée

Avec les années, la pensée de J. A. Schumpeter évolue. De publication en publication, le rôle de l'entrepreneur est revu à la baisse. Parallèlement, l'environnement politique et institutionnel, les structures sociales, la culture deviennent des objets d'analyse à part entière. Ainsi, dans *Les Cycles d'affaires* (1939), ce n'est plus l'action des entrepreneurs qui est présentée comme le moteur principal du changement, mais les *« grappes d'innovations »* : selon lui, le progrès technique est décisif, pas les hommes. La désacralisation de l'entrepreneur est encore plus marquée dans *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942). Son diagnostic est tranché : le capitalisme est appelé à disparaître ; l'avenir est au socialisme, qui instaurera la propriété collective des moyens de production, la planification centrale, et cela sans menacer sérieusement la démocratie.

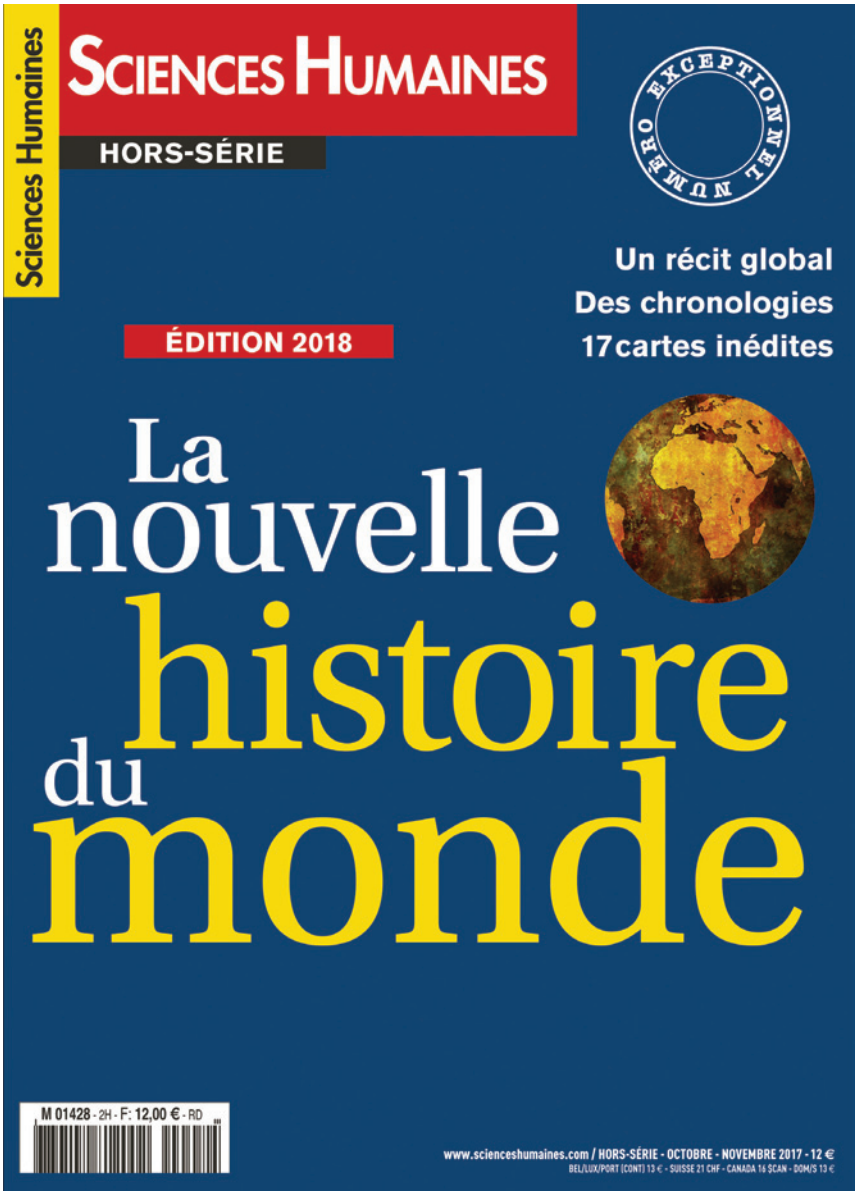
Boudé, parfois même méprisé par ses contemporains, J. A. Schumpeter connaît aujourd'hui un regain de faveur. Reconnaissance un peu paradoxale : personne, y compris parmi ceux qui se réclament de son héritage, ne songe à nier que sur certains sujets, J. A. Schumpeter a commis des erreurs. Il a beau avoir prédit que les jours du capitalisme étaient comptés et promis un bel avenir au socialisme, son prestige demeure intact sur la question de *« l'innovation destructrice »*. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

SCIENCES HUMAINES

Comprendre *l'humain* et *la société*

RÉÉDITION
LA NOUVELLE HISTOIRE DU MONDE



De nombreux livres d'histoire globale, pluridisciplinaires, publiés pour la majeure partie en anglais, ont esquissé ces dernières décennies une histoire du Monde radicalement nouvelle. En 2014, nous avions publié ce hors-série « La nouvelle histoire du monde » conçu et rédigé par Laurent Testot, résumant l'essentiel des trois millions d'années de l'histoire de l'humanité. Ce numéro fut très vite épuisé. Nous l'avons réédité afin de satisfaire les lecteurs qui en ont fait la demande, ainsi que ceux, de plus en plus nombreux, qui s'intéressent à ce champ de recherche.

Disponible sur commande

Sciences Humaines
Hors-série (hors abonnement) - 12€

Bon de commande page 170 ou par téléphone au 03 86 72 07 00 ou sur www.scienceshumaines.com

SIMONE DE BEAUVOIR

(1908-1986)

LA FORCE DU SEXE FAIBLE

Solenn Carof

En 1949, Simone de Beauvoir, philosophe et romancière amie de l'existentialisme, signe le livre qui marquera le renouveau féministe en France et dans le monde.

En 1946, à Saint-Germain-des-Prés, artistes et philosophes se rencontrent sans rendez-vous pour refaire le monde. Avec ses yeux bleus et ses cheveux châtains coiffés de son turban favori, Simone de Beauvoir est une des figures féminines de cette compagnie intellectuelle. Assise près de Jean-Paul Sartre, elle discute de politique, d'art et de philosophie. Leur relation repose sur un pacte d'amour *« nécessaire »* qui leur permet de vivre, chacun de son côté, des *« amours contingentes »*.

Née en 1908 dans une famille de la petite bourgeoisie catholique, S. de Beauvoir se distingue très jeune par ses capacités. Son père, qui aurait préféré un fils, lui répète qu'elle a *« un cerveau d'homme »*. Il la pousse à écrire, mais sans doute pas de la manière qui sera la sienne. Adolescente, la jeune fille se détourne de la religion, et décide de consacrer sa vie aux études et à l'écriture. Elle découvre la philosophie à la Sorbonne où elle fait la connaissance de J.-P. Sartre. En 1929, elle réussit l'agrégation et devient professeur de philosophie. Le *Castor*, surnom donné par un ami, va enseigner à Marseille, puis à Rouen avant de revenir à Paris à la veille de la guerre. Après un premier manuscrit refusé, son second roman, *L'Invitée,* est publié en 1943, et connaît un bon succès. Elle fonde alors avec J.-P. Sartre et Maurice Merleau-Ponty la revue *Les Temps modernes* qui diffuse les idées qualifiées d'existentialistes : l'être humain forge lui-même sa vie par ses actions. Il est le seul à pouvoir donner un sens à son existence, hors de toute doctrine religieuse, philosophique ou morale. Avec J.-P. Sartre, S. de Beauvoir porte ce courant philosophique qui affirme l'absurdité du monde tel qu'il est, et en même temps affiche sa volonté de trouver un sens à la vie. Bientôt, les *« amours contingentes »* qu'elle entretient avec certain(e) s de ses élèves l'obligent à quitter l'enseignement. Désormais, ce sont ses romans et ses essais qui la feront vivre.

Contre l'arbitraire subordination des femmes

En 1949, en effet, S. de Beauvoir accède à la notoriété internationale comme porte-parole d'un féminisme renouvelé. Dans *Le Deuxième Sexe*, elle analyse toutes les expressions sociales, scientifiques et culturelles de l'infériorisation du sexe féminin. *« On ne naît pas femme, on le devient »,* affirme-t-elle dans une formule passée à la postérité. Sa façon de dénoncer le sexisme souvent caché des traditions occidentales résonne comme une provocation, une mise en cause de l'ordre patriarcal et de la soumission ordinaire des femmes. Elle dénigre le mariage, la maternité et tous les devoirs qui enchaînent les femmes à leur sexe. Les femmes ont, selon elle,

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

toujours été tenues à l'écart de la marche du monde. Aucun argument naturel ne le justifie. L'oppression des femmes n'est donc pas irréversible. Plutôt que par la politique, l'émancipation féminine, selon S. de Beauvoir, passe par la recherche de l'indépendance économique individuelle : *« Par son action, la femme peut à tout moment, si elle le veut, modifier sa situation. Cette action, en retour, justifiera son existence, c'est-à-dire sa liberté. »*

Ce féminisme lui attire de nombreuses inimitiés. Certains la traitent de pornographe. François Mauriac s'offusque de sa liberté de ton et de la crudité de ses descriptions. L'ouvrage est mis à l'index par l'Église. Albert Camus estime que ces réactions sont dues au fait que le livre est perçu, en France au moins, comme une *« insulte au mâle latin »*. En revanche, c'est un cri de délivrance pour nombre de femmes qui lui écrivent des milliers de lettres de reconnaissance. Des romancières, des journalistes et des universitaires comme Colette Audry et Françoise d'Eaubonne la soutiennent. Claude Lévi-Strauss et Emmanuel Mounier aussi. Très vite, *Le Deuxième Sexe* poursuit un destin international. Traduit en allemand dès 1951 et en anglais en 1953, il va connaître une diffusion importante. Aux États-Unis, S. de Beauvoir sera même plus appréciée qu'en France. Livre de chevet de la génération militante américaine des années 1960, *Le Deuxième Sexe* devient la référence des mouvements de libération de la femme des années 1970.

L'influence de S. de Beauvoir n'est d'ailleurs pas seulement théorique. Dans les années 1960, la philosophe passe à l'action. Elle rédige et signe le « Manifeste des 343 » qui affirment avoir avorté, critique le sexisme dans *Les Temps modernes* et fonde avec Gisèle Halimi le mouvement Choisir, dont le rôle sera déterminant dans la légalisation de l'avortement. Ces confrontations avec le terrain et l'action féministe l'amènent à réviser ses idées. Elle juge désormais que *Le Deuxième Sexe* défend des solutions trop individualistes. Elle convient que l'action collective peut lutter efficacement contre l'oppression masculine.

Coll. Dixmier/Kharbine-Tapabor

Affiche de l'Association Choisir, créée par Gisèle Halimi et Simone de Beauvoir, 1971.

« J'ai été flouée »

Beauvoir s'illustre aussi en littérature. En 1954, elle obtient le prix Goncourt avec *Les Mandarins*, un récit romancé de sa relation avec l'écrivain Nelson Algren et de la querelle entre J.-P. Sartre et A. Camus. À partir de 1958, elle entreprend son autobiographie dans quatre ouvrages, *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958), *La Force de l'âge* (1960), *La Force des choses* (1963), et *Tout compte fait* (1972), où elle raconte son éducation bourgeoise et sa relation avec J.-P. Sartre. Témoin privilégié de son époque, elle mêle dans ses mémoires récits de voyages pittoresques, politique, histoires d'amour et réflexions philosophiques. Elle s'éteint à Paris en 1986, six ans après J.-P. Sartre. Malgré son succès et sa vie riche, il y a ces mots qui terminent *La Force des choses* : *« J'ai été flouée »*. Plutôt que d'un regret, certains y ont vu l'expression même de son existentialisme. S. de Beauvoir a toujours ressenti dans sa vie un sentiment de néant et d'absurdité, qu'elle a su magnifier dans ses ouvrages. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

FERNAND BRAUDEL

(1902-1985)

L'HISTOIRE À GRANDE ÉCHELLE

René-Éric Dagorn – Thomas Lepeltier – Régis Meyran

En choisissant de faire l'histoire d'un lieu – la Méditerranée – plutôt que celle d'un prince, Fernand Braudel inaugure en 1949 un nouveau style de récit pluridisciplinaire, embrassant largement le temps et l'espace.

Agrégé d'histoire en 1923, Fernand Braudel enseigne pendant dix ans en Algérie puis à São Paulo. Dès 1937, il entre à l'École pratique des hautes études dans le sillage de Lucien Febvre, son directeur de thèse. Il fonde ensuite la VI[e] section de l'EPHE (qui deviendra en 1975 l'École des hautes études en sciences sociales, EHESS), et reprend la direction de la revue *Annales* (1956-1968).

Élu au Collège de France (1949), puis à l'Académie française (1984), il organisera, autour de l'histoire, un travail pluridisciplinaire de recherches centré sur les idées de « longue durée » et d'« économie-monde ». Son œuvre est marquée par deux grands livres : *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949) et *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* (1979).

Des temporalités multiples et hétérogènes

La Méditerranée renouvelle profondément les liens entre l'histoire et les sciences humaines. F. Braudel y développe l'idée de temporalités multiples et hétérogènes emboîtées sur la longue durée. Le *« temps long »* des sociétés va devenir l'une de ses marques de fabrique.

Dans *La Méditerranée*, le personnage central n'est pas le fils de Charles Quint, mais un lieu, appréhendé dans ses dimensions géographique, économique et sociale. F. Braudel s'inscrit ainsi dans le projet des Annales, tel que défini par ses fondateurs, Marc Bloch et L. Febvre, contre une histoire des grands hommes et des événements politiques, *La Méditerranée* se tourne vers ces lents processus qui témoignent des transformations des sociétés. L'histoire événementielle, *« poussière de fait divers »,* ne décrit selon F. Braudel que *« les vagues que les marées soulèvent sur leur puissant mouvement »* – là où l'objet de l'histoire devait être de remonter des vagues aux marées qui les produisent.

Retenant la leçon de L. Febvre selon laquelle les historiens ne devaient pas étudier un objet mais un problème, F. Braudel tente moins d'écrire une histoire de la mer intérieure que d'analyser quand et comment s'est produit le déclin de la Méditerranée au profit de l'Atlantique. Il observe cette évolution sur trois échelles de temps : d'abord, le temps géographique – la longue durée –, qui relaterait *« une histoire quasi immobile, celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure »*.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

Ensuite, le temps social, qui est celui de l'histoire des sociétés. Enfin, le temps des acteurs rejoint l'histoire traditionnelle avec son cortège d'événements, de guerres et de traités de paix.

DR

Vue du Môle, Venise, Luca Carlevarijs, 1710-1715.

Le jeu des économies-mondes

Vingt ans après *La Méditerranée,* F. Braudel développe dans *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* une analyse de l'avènement du capitalisme et du monde moderne. Dans les années 1960-1970, le structuralisme est engagé dans un dialogue assez inamical avec l'histoire.

Claude Lévi-Strauss s'en prend durement à la prétention d'une histoire totale : dans *La Pensée sauvage,* après s'être ironiquement *« incliné devant la puissance et l'inanité de l'événement »,* il conclut que *« l'histoire mène à tout à condition d'en sortir »*. Braudel prend ces critiques au sérieux et propose *« la longue durée comme structure »,* comme sorte d'inconscient inscrit dans le quotidien des individus.

Comme son confrère américain Immanuel Wallerstein, Braudel découpe le monde du 15e siècle en économies-mondes. Une économie-monde recouvre une triple réalité :

a) elle occupe un espace géographique donné qui ne varie que sur la très longue durée ;

b) elle a un centre, une ville dominante (Venise, puis Anvers, Amsterdam et Londres, pour l'Europe) ;

c) une économie-monde comporte un centre, des zones intermédiaires, et des marges subordonnées. Le livre est surtout une réflexion sur la genèse du capitalisme : là où Max Weber insistait sur le rôle du protestantisme, F. Braudel met en avant le jeu du commerce mondial et se tourne vers les analyses de Karl Marx, les travaux de Werner Sombart et de Joseph Schumpeter.

Aux historiens qui ont l'habitude d'en appeler aux différences culturelles, il réplique que le monde n'a jamais été aussi homogène qu'en 1500 dans la tête des acteurs. F. Braudel considère que le marché et le capitalisme ne sont pas de même nature : *« les jeux de l'échange »* marchand couvrent un champ allant du *« troc le plus élémentaire* […] *jusqu'au capitalisme le plus sophistiqué »*.

Selon lui, seule l'Europe a développé un capitalisme aussi puissant fondé sur la capacité des marchands à créer des situations d'oligopole, sinon de monopole. Ce capitalisme s'appuyait non sur la transparence, mais sur le contrôle de l'information et la spéculation.

Pour F. Braudel, ce capitalisme cosmopolite est ce qui va permettre à l'Europe d'assurer sa suprématie à partir du 15e siècle et de bâtir une économie mondiale.

Vers l'histoire globale

Aujourd'hui, que reste-t-il de l'œuvre ambitieuse de Fernand Braudel ? Après lui, l'histoire des mentalités a connu son heure de gloire, avec les travaux de Pierre Nora et Jacques Le Goff.

Mais, quelques décennies après, changement d'époque : « Faut-il brûler Fernand Braudel ? », titre la revue *L'Histoire* en 1995. Jacques Revel écrit que l'horizon braudélien d'une histoire totale appartient au passé : le temps est désormais à la microstoria et non aux grandes synthèses.

Alors qu'avec F. Braudel l'histoire apparaissait comme une science impériale, voire impérialiste, dans les années 1990, François Dosse constate l'éclatement de l'école des Annales et la fin de la prédominance des sciences historiques. Sur le terrain même de la longue durée, là où il semblait pourtant le moins attaquable, F. Braudel est aujourd'hui contredit.

Ainsi, l'Américain Angus Maddison a montré que le décollage économique de l'Europe commençait dès le 11e siècle, soit bien avant ce que soutient F. Braudel.

Cela n'a pas empêché que, dans les années 2000, F. Braudel revienne sur le devant de la scène. Pour les tenants d'une histoire globale, comme Olivier Pétré-Grenouilleau, il a contribué, avec son « économie-monde », à décloisonner les histoires nationales et à orienter la recherche vers la *world history*, une histoire mettant l'accent sur la longue durée et sur les rapports entre lieux éloignés, jouant sur les échelles du local et du global. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

MAURICE MERLEAU-PONTY

(1908-1961)

QU'EST-CE QUE PERCEVOIR ?

Étienne Bimbenet

Que ce soit par le détour de la science, de l'art ou de la politique, Maurice Merleau-Ponty entend penser ce qui dépasse la raison : l'expérience vécue et concrète.

Avec Jean-Paul Sartre ou Emmanuel Levinas, Maurice Merleau-Ponty est l'un des premiers à voir dans la phénoménologie venue d'Allemagne un instrument précieux, capable de donner voix à l'expérience vécue, concrète, sauvage, bref à tout ce qui en nous précède et excède la raison.

Dans son grand ouvrage de 1945, *Phénoménologie de la perception*, M. Merleau-Ponty montre que la perception, si on la décrit conformément à son sens vécu, appelle une véritable réforme de nos catégories philosophiques. De fait, l'esprit qui perçoit n'est pas un esprit désincarné, qui jugerait ou connaîtrait le monde à distance, sans s'y compromettre. Nous sommes « du monde » avant d'en être les spectateurs. Située plus bas que le *cogito* des philosophes, mais plus haut que le corps objectif de la science, la perception est l'acte humain fondamental, mais qui, pris au sérieux, défait tous les modes habituels de la pensée. Mobilisant la toute nouvelle psychologie de la forme, la psychanalyse et la psychopathologie, la linguistique et l'ethnologie, M. Merleau-Ponty opère ainsi une véritable transfiguration du sujet philosophant : le *« je pense »* est finalement devenu un *« je peux »* corporel, opaque, archaïque, rendu énigmatique à lui-même.

Dans la mêlée humaine

La Seconde Guerre mondiale puis la guerre froide sont l'occasion pour M. Merleau-Ponty de compromettre à nouveau la philosophie, non plus du côté du corps, mais cette fois de la politique. *« La guerre a eu lieu »,* comme il l'écrit dans un texte fameux : nul ne peut plus *« ignorer la violence et le malheur » ;* chacun sait maintenant que *« la liberté n'est pas en deçà du monde, mais au contact avec lui ».* Merleau-Ponty exhorte à une véritable conversion du regard : l'idée d'une direction supérieure ou providentielle des événements est un mythe certes rassurant, mais qui a fait son temps. Personne, et le philosophe moins que quiconque, ne peut se croire au-dessus de la mêlée humaine.

Participant dès 1945, avec J.-P. Sartre et Simone de Beauvoir, à la création des *Temps modernes*, M. Merleau-Ponty fait ainsi de la revue un organe de réflexion concrète, s'élaborant au fil des circonstances. Il faut comprendre de la même manière son affiliation au marxisme : comme une nouvelle intelligence du présent, qui motivera, à l'égard de l'expérience stalinienne, aussi bien une adhésion prudente en 1947 (*Humanisme et Terreur*), qu'une véritable prise de distance quelques années plus tard (officialisée en 1955 dans *Les Aventures de la dialectique*). Pour M. Merleau-Ponty, la matière vive des faits aura toujours raison contre leur reconstruction dans un récit philosophique abstrait ; d'où sa rupture avec *« l'ultrabolchevisme »* de J.-P. Sartre.

La science, l'art, l'écriture, la politique, autant de domaines d'expérimentation confuse qui représentent pour le philosophe la chance de pensées inédites. Tel pourrait être l'enseignement fondamental de M. Merleau-Ponty : *« La philosophie commence avec la conscience de ce qui ronge et fait éclater, mais aussi renouvelle et sublime nos significations acquises. »* ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

CARL R. ROGERS

(1902-1987)

L'INVENTION DE LA NON-DIRECTIVITÉ

Edmond Marc et Xavière Cailleau

Carl R. Rogers est l'un des promoteurs de la psychologie humaniste. Son nom reste attaché à la notion de non-directivité utilisée en psychothérapie comme en situation pédagogique.

Carl Ransom Rogers a suivi différents cursus universitaires avant de s'orienter vers la psychologie. Après quelques années d'agronomie, il entame en 1924 des études de théologie, mais quitte le séminaire deux ans plus tard. C'est alors qu'il rejoint le centre de formation pédagogique de l'université de Columbia où il est fortement impressionné par l'enseignement de William H. Kilpatrick en philosophie de l'éducation. Il découvre les thèses de John Dewey qui font de l'expérience la base de l'apprentissage. C. Rogers devient ainsi spécialiste de psychologie clinique et notamment de thérapie infantile, profession qu'il exerça pendant douze ans à la Rochester Child Guidance Clinic.

L'homme de la troisième voie

Chef de file de ce que l'on a appelé la « troisième voie » ou encore la « psychologie humaniste », C. Rogers se ménage une place originale. Il a en effet voulu se différencier à la fois de la psychanalyse, qui met l'accent sur les déterminismes inconscients, et de la psychologie béhavioriste qui ne prend en compte que les comportements observables. Travaillant à la fois la psychologie existentielle elle-même inspirée par la phénoménologie (Edmund Husserl, Karl Jaspers) et l'existentialisme (dont Jean-Paul Sartre a été le représentant le plus éminent), C. Rogers a cherché à jeter un pont entre philosophie et psychologie.

Ainsi, il ne développe pas seulement une approche psychologique, mais aussi une philosophie de la vie et une vision fondamentalement positive de l'humain. En tant que psychothérapeute, il travaille sur le rôle de l'aidant comme instrument de changement aussi bien dans la thérapie individuelle qu'au sein d'un groupe. En tant que professeur, il met en place de nouvelles techniques. En tant que chercheur, il s'investit dans de nombreuses études avec toujours un souci d'objectivité et de vérifiabilité.

Aider sans contraindre

La non-directivité consiste à s'abstenir de toute pression sur le sujet, et de se limiter à lui conseiller ou lui suggérer une direction à prendre. Cette démarche implique de faire confiance aux capacités d'auto-développement et d'auto-direction du sujet. La même confiance est requise pour l'animation des groupes, et dans la relation pédagogique.

À la notion de non-directivité s'ajoute celle de *« centration sur la personne »*. Autrement dit, le thérapeute ne traite pas un problème, un cas, une névrose, mais il entre dans une relation empathique avec la personne affectée. Il en est de même en éducation, où l'enseignant doit accueillir les élèves chaleureusement, leur témoigner estime et compréhension, dans une relation authentique et sincère. C. Rogers avait un objectif principal : permettre à l'homme d'atteindre son plein développement. Mort en 1987, il reste une des grandes figures de la psychologie contemporaine. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

HANNAH ARENDT

(1906-1975)

PENSER LES MAUX DE LA MODERNITÉ

Justine Canonne et Céline Bagault

« Passagère du 20e siècle », la philosophe allemande Hannah Arendt a caractérisé l'essence des totalitarismes, souligné les défauts de la société de consommation et cherché l'origine du mal absolu.

Difficile de trouver un fil rouge à la pensée de Hannah Arendt – entre sa monumentale conceptualisation du totalitarisme, sa critique du sionisme et son analyse controversée de la *« banalité du mal »* –, sauf peut-être à considérer qu'elle a mené tout au long de sa vie une réflexion sur l'originalité, le caractère inédit de son époque. Née dans une famille juive à Hanovre, elle étudie la philosophie auprès des maîtres allemands de l'époque : Edmund Husserl, Karl Jaspers et Martin Heidegger.

Exilée en France, puis aux États-Unis à cause du nazisme, H. Arendt publie en 1951 *Les Origines du totalitarisme*. Pour elle, le totalitarisme désigne à la fois les régimes nazi et stalinien, qui ont des traits communs en dépit de leur rivalité pendant la guerre. Ce rapprochement du nazisme et du communisme lui vaudra la critique de nombreux intellectuels, parmi lesquels Raymond Aron. Dans son œuvre, H. Arendt traite de ce qu'elle nomme des *« éléments »* du totalitarisme, à savoir l'antisémitisme, l'impérialisme, le racisme. Les formes dans lesquelles ont cristallisé ces éléments sont les régimes totalitaires, formes de gouvernement inédites dans l'histoire de l'humanité. Car, à l'inverse des tyrannies ou des régimes autoritaires traditionnels, analyse H. Arendt, *« le totalitarisme ne tend pas à soumettre les hommes à des règles despotiques, mais à un système dans lequel les hommes sont superflus »*. C'est, selon H. Arendt, l'un des traits des régimes totalitaires : les humains y deviennent *« de trop »*. L'idéologie nazie vise l'élimination des *« races inférieures »* pour le développement de la *« race supérieure »*. Les régimes totalitaires invoquent aussi les *« lois de l'histoire »*, déploient des idéologies englobantes qui subjuguent les masses. Lutte des races ou lutte des classes relèvent de la même logique pour H. Arendt : sacrifier les *« humains »*, la pluralité humaine – le simple fait que tous les humains sont différents les uns des autres – à l'accomplissement d'un *« homme nouveau »*. Le camp de concentration est l'institution centrale du régime totalitaire, car c'est dans les camps, lieux où la terreur est institutionnalisée, que leur humanité est arrachée aux hommes. C'est dans les camps que l'impossible, l'impensable se produit, souligne H. Arendt.

Imaginer un monde où l'humain n'est pas de trop

L'expérience inédite du totalitarisme au 20e siècle, au cours de laquelle l'impensable s'est produit, pose une question centrale

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

à H. Arendt : à quelle condition un monde non totalitaire – un monde où l'humain n'est pas de trop – est-il possible ? Car le totalitarisme n'est pas le seul régime à étouffer la vie humaine. Dans ses ouvrages suivants, H. Arendt marque un certain pessimisme face à la vie moderne dans son ensemble : la technique, le travail mécanisé et la société de consommation ne sont-ils pas aussi d'autres formes de puissances asservissantes qui dégradent la vie humaine ? Dans *Condition de l'homme moderne* (1958), la philosophe dresse le portrait de l'homme moderne comme un être agissant, ayant une *vita activa*. Cette *vita activa* prend trois formes principales : le travail, l'œuvre et l'action. H. Arendt s'interroge sur les liens entre ces trois types d'activités dans le monde moderne où le travail a pris une importance essentielle. Elle s'inquiète du fait que le cycle production-consommation prenne le pas sur l'œuvre et sur l'action politique. Dans le même essai, elle revient sur la division établie dans l'Antiquité entre le domaine privé (le domaine familial, qui est celui du travail, de la nécessité) et le domaine public (celui du politique, de la liberté). H. Arendt diagnostique l'avènement d'une société marquée par une résorption du politique, dans laquelle les hommes n'ont en commun que leurs intérêts privés.

Archives fédérales allemandes

Discours d'Adolf Hitler à l'opéra Kroll de Berlin (Allemagne), déclarant la guerre aux États-Unis, 1941.

Le criminel en homme banal

La réflexion sur le mal qu'H. Arendt avait entamée dans *Les Origines du totalitarisme* rejaillit dans le contexte du procès Eichmann. En 1961, Adolf Eichmann, ancien fonctionnaire du III[e] Reich, est jugé à Jérusalem. H. Arendt couvre le procès pour la revue américaine *The New Yorker*. De cette expérience elle tire un livre, *Eichmann à Jérusalem,* dont le sous-titre, *« Rapport sur la banalité du mal »,* deviendra une formule largement reprise et débattue. Elle décrit *« l'administrateur de transport »* comme un homme ordinaire, dépourvu d'antisémitisme, qui, en fonctionnaire zélé, a exécuté les ordres, et cessé de voir comme des humains ceux qu'il envoyait vers les camps de la mort.

Selon H. Arendt, c'est cette soumission aveugle qui transforme les êtres humains en bourreaux. Une conclusion que remettent en question certains historiens comme David Cesarini ou Laurence Rees, dans les années 2000. Pour eux, les responsables du régime nazi ont été plus que des exécutants. Ils ont pris des initiatives, se sont engagés à titre personnel dans le génocide. Outre la soumission à un supérieur hiérarchique, l'idéologie et les dispositions morales expliquent la banalité du mal. En 2008, les psychologues Stephen Reicher et Alexander Haslam affirment que les meurtriers de masse trouvent des justifications morales aux atrocités qu'ils commettent. En considérant un groupe (les Juifs, les Tutsis, etc.) comme exclu de l'humanité « normale », tout devient possible. S. Reicher et A. Haslam soulignent aussi l'importance du sentiment de menace : les bourreaux ont conscience de vivre une situation exceptionnelle (conflit mondial, guerre civile) et de repousser les normes pour de bonnes raisons.

Mais sa description du criminel « de bureau », homme ordinaire qui commet le mal absolu, a permis à H. Arendt d'asseoir la thèse de la *« banalité du mal »*. À la fin des années 1960, après la controverse née de la publication de *Eichmann à Jérusalem,* H. Arendt donnera des cours de philosophie politique à la New School for Social Research de New York. Elle poursuit, jusqu'à son décès en 1975, une intense activité de recherche et d'écriture, toujours dans le souci de comprendre le monde contemporain. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

ALFRED R. RADCLIFFE-BROWN

(1881-1955)

DE LA FONCTION À LA STRUCTURE

Nicolas Journet

C'est en creusant le sillon fonctionnaliste qu'Alfred Radcliffe-Brown bute sur la notion de structure sociale. Elle deviendra l'objet premier de l'anthropologie culturelle.

En 1937, sous la férule de Bronislav Malinowski, l'anthropologie et la sociologie britanniques ont pris le tournant fonctionnaliste. Un seul homme fait un peu d'ombre à B. Malinowski, parce qu'il est meilleur théoricien et vient d'être nommé professeur à Oxford : Alfred R. Radcliffe-Brown, formé à Cambridge, qui a suivi la même progression du terrain à la théorie. Après un travail spécialisé sur les îles Andaman (1922), A.R.Radcliffe-Brown s'est lancé rapidement dans le comparatisme régional : il s'intéresse à la famille, à la parenté, au totémisme et entreprend de leur appliquer l'analyse fonctionnelle. Il étudie les systèmes de parenté australiens et africains et leur donne une importance centrale : pour lui, les groupes de filiation sont les acteurs des organisations sociales primitives, et la culture n'est que le moyen par lequel ces organisations se reproduisent.

Ce que reproduit la coutume

Cette vision sociologique des faits l'amène à parler de structures sociales : pour lui, ce sont des structures que les coutumes ont pour fonction de maintenir, et non pas des individus ou des populations. B. Malinowski croyait pouvoir expliquer cela à partir des besoins humains fondamentaux, le structuro-fonctionnalisme de A.R.Radcliffe-Brown s'appuie sur des finalités plus sociales et spécifiques : cohésion politique, reproduction des institutions, réduction des conflits, contrôle social (*Structure et fonction dans les sociétés primitives*, 1952). Les plus belles réussites de l'anthropologie sociale fonctionnaliste se situent, dans les années 1940 et 1950, du côté des analyses de moyenne portée comme les systèmes de parenté, dont des auteurs comme A.R.Radcliffe-Brown et Meyer Fortes montrent qu'ils tournent autour de la solidarité du groupe lignager, ou comme les systèmes politiques africains, dont E.E. Evans-Pritchard, Max Gluckman et John Middleton en particulier décriront la capacité à gérer les conflits, dans des sociétés sans pouvoir central.

Vers les structures mentales

D'autres sujets, moins directement liés à leurs préoccupations sociologiques, ont également été étudiés par les fonctionnalistes : le totémisme (A.R.Radcliffe-Brown), la magie et la sorcellerie (E.E. Evans-Pritchard). Ainsi, l'animal totémique est, de manière classique, considéré comme l'objet qui cristallise la solidarité d'un clan. Mais c'est aussi, ajoute A.R.Radcliffe-Brown, un symbole qui s'inscrit dans une série de symboles analogues, et signifie la relation qui unit les différents clans en même temps qu'il inscrit la société dans l'ensemble de la nature, au sujet de laquelle les hommes entretiennent des croyances. Ces interrogations sur la croyance annoncent déjà ce qui sera la porte de sortie du fonctionnalisme, à savoir que les structures ne sont pas seulement sociales, mais aussi mentales. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

KURT LEWIN

(1890-1947)

LA DYNAMIQUE DE GROUPE

Jacques Lecomte

Dans les années 1940, le psychologue Kurt Lewin inaugure l'étude expérimentale de la dynamique des groupes qui ouvre la voie aux sciences du management.

Après un doctorat et plusieurs années à l'Institut de psychologie de Berlin, Kurt Lewin émigre en 1933 vers les États-Unis. S'inspirant de la physique, K. Lewin considère tout groupe comme un champ où s'exercent des forces liées aux moyens de communication, au genre de *leadership*, aux normes et valeurs partagées.

Leadership autoritaire ou démocratique ?

Dans les années 1930, K. Lewin lance avec Ronald Lipitt, une étude sur les styles différents de *leadership* exercent sur un groupe d'enfants. Certains groupes fonctionnent avec un *leader* adulte «démocratique», d'autres avec un «autoritaire», d'autres avec un «laisser-faire». Le *leader* autoritaire prend toutes les décisions d'ordre général concernant les activités et l'organisation du groupe. Le *leader* démocratique fait des propositions, mais les décisions sont prises d'un commun accord avec les enfants. Le *leader* laisser-faire se contente de répondre aux demandes des enfants en fournissant du matériel et des informations. Les réactions des groupes confirment les attentes des chercheurs. C'est avec un *leader* démocratique que les enfants ont trouvé le plus de satisfaction et atteint la meilleure performance. Les groupes sous la direction d'un *leader* autoritaire ont réclamé plus souvent son attention et montré plus de dépendance. Enfin, c'est dans les groupes accompagnés par un *leader* de type laisser-faire que la performance a été la plus mauvaise. Cette expérience a connu un retentissement considérable en psychologie et dans l'univers du management. Elle représentait une démonstration de la supériorité des régimes démocratiques sur les régimes totalitaires. La dynamique de groupe a connu deux applications différentes aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale. En 1947, les élèves de K. Lewin organisent à Bethel des séminaires de formation à la dynamique de groupe pour cadres, *leaders* d'opinions et personnes soucieuses de développement social. Par ailleurs, à Esalen, une ferme aménagée devient un centre de séminaires, mais dont le public est surtout constitué de personnes en quête d'épanouissement personnel. ●

GROUPE OU EXPERT : QUI PEUT LE PLUS ?

En 1943, K. Lewin publie une expérience elle aussi célèbre consistant à convaincre des ménagères américaines d'acheter des bas-morceaux de viande qui les répugnaient jusque-là. Les résultats montrent que les conférences données par un médecin sur les avantages alimentaires des abats ont eu moins d'influence que la réunion en petits groupes de femmes discutant entre elles de l'art d'accommoder ces viandes. La conclusion des chercheurs, était que le poids du groupe avait un impact bien supérieur à celui des messages délivrés par une autorité scientifique. ● A. **Weinberg**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

1960-1975

LE TEMPS DES STRUCTURES ET DES INTERACTIONS

ERVING GOFFMAN

(1922-1982)

LA DRAMATURGIE DE LA VIE QUOTIDIENNE

Dominique Picard

Pour le sociologue canadien, la vie sociale est une scène où nous sommes en représentation permanente et où nos interactions sont gouvernées par des rituels.

Né en 1922 à Mannville (Alberta), Erving Goffman est l'auteur d'une œuvre originale, qui représente le chaînon manquant entre l'approche communicationnelle de l'école de Palo Alto et l'approche sociologique de Chicago. Pour lui, ce sont les échanges en face-à-face qui font la trame et l'essence du social. Or le processus d'interaction entre deux personnes est fragile. C'est pourquoi il est soutenu par des *rituels d'interaction* (règles de politesse, prise de parole…), qui permettent aux individus de « faire bonne figure ». La vie sociale, soutient Goffman, est une sorte de théâtre, où l'on est tenu d'adopter des rôles, et où l'on doit feindre de prendre au sérieux les rôles des autres.

Faire bonne figure

Goffman est un partisan de l'immersion dans le milieu étudié plutôt qu'un adepte du laboratoire. Il se démarque des méthodes quantitatives et se rattache à l'école de Chicago, fondée dans les années 1920 par Robert E. Park. Il y introduit l'interactionnisme, qui mêle des courants de pensée issus de la psychologie, de la sociologie, mais aussi de l'ethnographie. Pour s'approcher du réel, le sociologue doit pratiquer l'*« observation participante »*. Son expérience directe lui montre que, dans une rencontre, chaque acteur cherche à donner une image valorisée de lui-même, ce qu'il nomme la *« face »* ou *« valeur sociale positive qu'une personne revendique »*. L'un des enjeux essentiels de l'interaction est de faire bonne figure (donc, de ne pas perdre la face). Pour cela, il convient que tout le monde coopère dans une sorte d'*« accord de surface »* et selon un mode de conduite tacite, les *« règles cérémonielles »*. Ces règles permettent à chacun de se protéger d'un impair qui amènerait un malaise dans la relation. Car les acteurs construisent ensemble leur scène, et une fausse note risquerait de faire s'effondrer le plancher. Il faut donc s'en prémunir, au moyen de formules de politesse ou d'*« aveuglement par délicatesse »*.

La Présentation de soi (1956) est le premier ouvrage de

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

Goffman où il développe cette métaphore théâtrale. Il y compare le monde à une scène où les individus tiennent des rôles, et où les relations sociales sont des performances soumises à des règles répétitives. L'une des questions essentielles qui se posent à l'acteur (dans la vie comme au théâtre) est de créer chez autrui une impression de réalité. Pour cela, il doit adapter sa présentation (sa *« façade personnelle »*) à son rôle et dramatiser celui-ci, c'est-à-dire incorporer à son activité des signes qui donneront du relief à certains de ses comportements. C'est le cas, par exemple, au football, d'un arbitre qui décide toujours très vite pour paraître infaillible.

Musée Fabre

La rencontre ou « Bonjour, monsieur Courbet », Gustave Courbet, 1854.

Filant la métaphore, Goffman divise les lieux sociaux en régions. Les *« régions antérieures »* (la scène) sont celles où se déroulent les représentations : les acteurs y sont confrontés au public et doivent y tenir leurs rôles (comme le professeur dans sa classe ou le boute-en-train dans une soirée). Les *« régions postérieures »* (les coulisses) sont fermées au public et l'acteur peut donc y relâcher son contrôle ou préparer sa future prestation (le professeur avoue son ignorance en révisant son cours, le boute-en-train laisse percer sa tristesse…). De la même façon qu'il classe les *« régions »*, Goffman dresse un inventaire des rôles que l'on peut tenir : les rôles francs (comme ceux d'*« acteur »* ou de *« public »*) mais aussi d'autres plus subtils (qu'il appelle *« contradictoires »*) comme celui du *« comparse »* qui appartient à l'équipe des acteurs mais fait semblant de faire partie du public (la femme qui s'esclaffe quand son mari raconte dans une soirée une histoire drôle qu'elle a déjà entendue vingt fois) ou la *« non-personne »* qui est présente pendant l'interaction mais considérée comme absente et vers laquelle la représentation n'est pas dirigée (le chauffeur de taxi dont la présence n'empêche pas la femme de se remaquiller ou un couple de se disputer).

Reclus et stigmatisés

Dans *Asiles* (1961), célèbre ouvrage, Goffman a théorisé ce qu'il appelle les *« institutions totales »*, celles où des individus coupés du monde *« mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées »*. Il a vécu un an à l'hôpital Saint-Elizabeth de Washington, en se mêlant aux malades. Il traite de l'hôpital psychiatrique comme d'un établissement social spécialisé dans le *« gardiennage »* des hommes, sans aborder particulièrement la question de la maladie mentale. Il décrit méticuleusement la vie quotidienne des *« reclus »* (soignés et soignants) et cherche à comprendre la cohérence des comportements à partir des contraintes organisationnelles. Il adopte pour cela le point de vue des internés, montrant ainsi que les comportements peuvent être soumis à plusieurs lectures : une lecture *« extérieure »*, médicale et *« psychologisante »*, qui interprète l'attitude des patients comme des symptômes d'inadaptation à la société et à la vie normale ; une lecture *« intérieure »*, montrant que ces mêmes attitudes résultent d'une adaptation tout à fait rationnelle au contexte hospitalier et à ses contraintes.

Dans le même esprit, il décrira la manière dont les handicaps psychiques ou physiques faussent les interactions entre *« normaux »* et *« stigmatisés »* (*Stigmates*, 1963). Les *« stigmatisés »* sont les individus présentant des attributs en rupture avec les normes de leur environnement social. Ils se distinguent de la masse, ce qui leur vaut un certain discrédit. Le discrédit est variable selon les raisons : orientation sexuelle, appartenance à un groupe ethnique, handicap…

En France, il faut attendre la traduction d'*Asiles* en 1968 pour que Goffman trouve une certaine notoriété. Ceux qui le lurent alors reçurent une sorte de choc tant la force et l'originalité du point de vue s'imposaient. L'ouvrage est devenu un classique que tout étudiant en sociologie doit connaître. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

NOAM CHOMSKY

À LA RECHERCHE DE LA GRAMMAIRE UNIVERSELLE

Jean-François Dortier

En 1957 Noam Chomsky révolutionne la linguistique avec son programme de grammaire générative. Qu'en reste-t-il soixante ans plus tard ?

La petite histoire veut que ce soit sur un bateau, en 1955, que le jeune Noam Chomsky, 27 ans, terrassé par le mal de mer, décida de *« rompre presque entièrement avec ce qui se faisait dans le domaine »* de la linguistique structurale, à savoir la description des langues dans ce qu'elles ont de particulier. Le projet de N. Chomsky est formulé pour la première fois dans *Structures syntaxiques* (1957) et consiste à établir les opérations fondamentales requises pour la formation de phrases dans toutes les langues du monde. L'ambition du linguiste est de fournir un modèle de grammaire qui soit à la fois universel et *« génératif »*. Universel, car il existerait au-delà des grammaires de surface propres à chaque langue des règles syntaxiques communes ; et génératif, car ces règles doivent être capables d'engendrer tous les énoncés d'une langue, des phrases les plus simples aux plus complexes.

L'arbre syntaxique

N. Chomsky est de ceux qui pensent que la faculté de langage est une compétence innée, produit d'une mutation brusque dans le génome proto-humain. La grammaire générative est un peu à l'image du code génétique qui produit un nombre infini de formes par combinaison d'un nombre limité de protéines. Pour construire son modèle, N. Chomsky part donc à la recherche de *« constituants »* fondamentaux et de règles de syntaxe qui permettent de produire des énoncés.

Soit la phrase *« Le boulanger fait du pain »*. Elle peut être décomposée en deux éléments : un *« syntagme nominal »* (le boulanger) et un *« syntagme verbal »* (fait du pain). La structure de cette phrase peut se réduire à une formule algébrique simple : P = SN + SV.

Il est facile de transformer la phrase en *« le pain est fait par le boulanger »* en permutant les termes (règles de réécriture et de transformation). Les mêmes opérations s'appliquent à des phrases comme *« la femme du géomètre est partie au Japon »*, ou encore *« toutes les fleurs du monde ne suffiraient à éponger ses larmes »*.

Quelques années après avoir énoncé les principes de sa méthode, N. Chomsky aboutit à la construction d'un premier modèle, connu sous le nom de *« théorie standard »* (*Aspects de la théorie syntaxique*, 1965). Sa théorie repose alors sur l'idée de

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

« règles de production » et admet une totale autonomie de la grammaire par rapport au sens des énoncés.
Mais cette première théorie standard se heurtera bientôt à des difficultés internes et N. Chomsky se verra amené à remanier et étendre son modèle pour faire entrer les exemples de plus en plus nombreux qui résistent à sa méthode. Par exemple, la phrase *« Le boulanger a été fait par le pain »* est correcte grammaticalement, mais n'a aucun sens. Cela oblige N. Chomsky à envisager de façon différente les liens entre sémantique et grammaire. De même il doit abandonner la théorie des *« phrases noyaux »* (le genre de P, voir plus haut). La nouvelle mouture de sa théorie est nommée *« théorie standard étendue »* (TSE) et formulée dans *Questions de sémantique* (1970) et *Réflexions sur le langage* (1975).

DR

Audience et fortune d'une théorie

Au fil du temps, la théorie de N. Chomsky, devenu professeur au MIT, gagne une grande audience dans la communauté des linguistes et même au-delà. Mais en même temps, les contradictions et impasses s'accumulent. Les remaniements successifs de son modèle se déroulent sur fond de crise ouverte avec certains de ses anciens élèves, notamment les tenants de la *« sémantique générative »* (George Lakoff). À son tour, le modèle de la théorie standard étendue fait l'objet de critiques. Ce qui conduira N. Chomsky à une reconstruction totale de sa théorie, présentée dans les années 1980 sous le nom de *« théorie des principes et des paramètres »* et centrée sur la notion de grammaire universelle (*La Nouvelle Syntaxe*, 1982). Puis, au début des années 1990, un nouveau *« programme minimaliste »* est ébauché (*The Minimalist Program*, 1995). Au total, N. Chomsky aura donc formulé plusieurs versions de sa théorie, sans être parvenu à fournir un modèle satisfaisant permettant de « réécrire » toutes les langues dans une seule. Si elle fut la plus connue, la grammaire générative de N. Chomsky ne fut pas la seule tentative pour construire une grammaire générale des langues humaines. La grammaire de Richard Montague (1930-1971), qui visait à décrire l'anglais à partir d'une armature logique élémentaire, relève de cette approche. À la même époque, la *« syntaxe structurale »* forgée par Lucien Tesnière (1893-1954) visait à décrire l'organisation générale de la phrase (dans de nombreuses langues du monde) à partir de grands blocs (les constituants de la phrase) unis entre eux par des relations de connexion ou de translation. Plus tard, dans les années 1980 vont apparaître des *« grammaires d'unification »*, dont l'objectif est d'unifier syntaxe et sémantique. ●

LE REBELLE AMÉRICAIN

Noam Chomsky est aujourd'hui surtout connu du grand public pour sa posture d'intellectuel libertaire, dénonciateur de la politique et de la société américaines. Il faut dire que depuis le milieu des années 1960, moment où il décide de s'opposer publiquement à la guerre du Viêtnam, le linguiste ne cesse de produire des analyses historiques, politiques et sociales extrêmement critiques. Il condamne surtout la politique étrangère des États-Unis et l'endoctrinement par les médias de masse. *La Fabrication du consentement* constitue sans doute sa prise de position la plus marquante. Écrit avec l'économiste Edward Herman, l'ouvrage, paru en 1988, dénonce un modèle de propagande véhiculé par les grands médias américains. Dépendant des groupes financiers et publicitaires, ces derniers diffuseraient une information biaisée servant les intérêts des élites économiques et politiques des États-Unis. Un engagement critique parmi tant d'autres que N. Chomsky développe pour des raisons éthiques : *« la responsabilité d'un auteur, parce qu'il exerce une influence morale, est de s'efforcer de révéler la vérité sur des sujets humainement significatifs à un public capable de s'en saisir ».*

● Titus **Holliday**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

HERBERT A. SIMON

(1916-2001)

LA RATIONALITÉ LIMITÉE

Jean-François Dortier

Nos choix sont moins rationnels que raisonnables, explique Herbert A. Simon. Il pose ainsi les jalons d'une nouvelle science de la décision.

Les économistes le connaissent pour avoir obtenu le prix Nobel d'économie (1978), les sociologues des organisations comme le théoricien de la « rationalité limitée », les spécialistes de sciences cognitives le considèrent comme le créateur, avec Allan Newell, du premier programme d'intelligence artificielle. Une même problématique unit tous ces domaines de recherche : comment comprendre les raisons de nos choix en situation vécue ?

Les décisions en situation

Après dix ans d'études à l'université de Chicago, où il fréquente des spécialistes de l'économie mathématique, Herbert A. Simon soutient une thèse de science politique en 1943. Depuis lors, il s'est attaqué à la fondation d'une nouvelle science : la science de la décision. Comment prendre une décision dans un univers incertain ? Quelle stratégie mentale adopter pour résoudre un problème ? L'épistémologue Jean-Louis Le Moigne, signale que H.A. Simon partait du constat que *« pour élaborer leurs décisions, les administrateurs ne se conformaient absolument pas aux schémas appris à l'université et fondés sur le calcul des utilités marginales. Leurs comportements observés, bien que "raisonnés", en général de façon satisfaisante, ne sont manifestement pas ceux décrits dans les manuels ! »*. Selon Le Moigne, *« Les recherches de Simon portent sur le raisonnement humain en situation. Il se démarque ainsi des modèles formels utilisés par les économistes. »*

La psychologie des agents décideurs

C'est en 1960 qu'apparaît pour la première fois l'expression *« science de la décision »*. H.A. Simon l'introduit dans une conférence. La *« nouvelle science de la décision »*, telle que la conçoit Simon, suppose la connaissance de la psychologie des agents décideurs au sein des grandes organisations. Il cherche pour cela à construire un modèle de raisonnement « *heuristique* », explique J.-L. Le Moigne : *« D'abord il faut remettre en cause l'idée selon laquelle la décision est une réponse précise à un problème donné, prédéfini. La décision est un processus où problème et réponse se construisent en même temps. Simon ne parle pas de la décision mais de* "decision making process" *(élaboration de la décision). La première phase de la décision consiste à identifier la nature de la question à traiter. Parfois la décision peut conduire à changer les données du problème. »*

Le modèle de Simon se démarque ainsi de l'idéal de l'*Homo œconomicus*. Lorsqu'il doit faire un choix, le décideur

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

ne connaît pas toutes les données du problème, le nombre de paramètres en jeu rendant impossible un calcul exact de la solution optimale. Sa rationalité est dite « limitée ». Pour résoudre les problèmes, le sujet n'explore donc pas toutes les solutions possibles jusqu'à trouver la meilleure, il s'en tient à quelques heuristiques habituelles : des solutions raisonnables plutôt que pleinement rationnelles.

L'exemple qu'il cite souvent est celui des joueurs d'échecs : *« Aux échecs, il est impossible à un cerveau humain, ni même à un ordinateur d'envisager toutes les combinaisons possibles. Celles-ci sont au nombre de plusieurs milliards !,* écrit J.-L. Le Moigne. *Les joueurs utilisent donc des heuristiques, stratégies habiles, raisonnées, et non pas une procédure algorithmique qui consisterait à passer en revue la liste complète des solutions. »* Pour la plupart des problèmes de la vie quotidienne nous mettons en œuvre de telles heuristiques, c'est-à-dire des raisonnements plausibles mais non certains, des inférences plutôt que des déductions.

Worcester Art Museum

Joueurs d'échec, James Northcote, 1831.

H.A. Simon a longuement écrit sur le concept de rationalité. À la fin des années 1960, il rejoint le comité d'expertise économique du président des États-Unis, sous l'administration de Lyndon Johnson et de Richard Nixon.

À partir des années 1970, son concept de *« rationalité limitée »*, qui renvoie à l'idée d'une connaissance imparfaite ou bornée que le sujet a de son environnement, aboutit à une nouvelle conception du raisonnement humain : *« Depuis les années 1970, et précisément à partir de 1973,* développe J.-L. Le Moigne, *Simon préfère opposer le concept de rationalité substantive, qui est le raisonnement formel, analytique et déductif, à la rationalité procédurale qui correspond à la façon dont l'être humain conduit fort correctement sa raison en reliant sans cesse ses intentions et ses perceptions du contexte dans lequel il raisonne. »* En introduisant le concept de rationalité limitée, H.A. Simon aura invité à repenser les liens entre l'économie, les sciences cognitives et d'autres volets des sciences humaines. ●

VERS L'ÉCONOMIE COMPORTEMENTALE

La « science de la décision » et plus particulièrement la conception d'une décision fondée sur une rationalité limitée a eu un large impact sur les sciences de gestion, particulièrement dans les champs du marketing, des ressources humaines et de la théorie des organisations. Elle influence également les sciences cognitives. Par exemple, Frédéric Laville (Ehess) montre comment les ressources cognitives de l'environnement complètent systématiquement les capacités cognitives des agents dans le processus décisionnel (*La cognition située, une nouvelle approche de la rationalité limitée*, 2000). Mais Herbert A. Simon a surtout été à l'origine de la rencontre entre économie et psychologie sur le terrain de l'économie comportementale. À partir de la psychologie de la décision, les psychologues Daniel Kahneman et Amos Tversky vont développer l'économie expérimentale (ou comportementale) au cours des années 1970. Nobélisée en 2002, cette discipline, qui montre la pluralité des normes guidant nos choix, a depuis reçu le concours de l'imagerie cérébrale. Ainsi, le développement d'une neuroéconomie, par l'étude de l'activité neuronale durant la prise de décision, prolonge et enrichit l'œuvre de H.A. Simon. L'économie cognitive participe de ce mouvement en prenant en compte l'influence des croyances, anticipations et hypothèses des agents sur leurs comportements (Bernard Walliser, *L'Économie cognitive*, 2000). ● Julia **Bihl**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

L'ÉCOLE DE PALO ALTO

(1959-1974)

ON NE PEUT PAS NE PAS COMMUNIQUER

Jean-François Marmion

Le Mental Research Institute de Palo Alto a été, durant quinze ans, au centre d'une nébuleuse de recherches systémiques sur la communication, les interactions humaines, et les moyens de les modifier.

L'école de Palo Alto désigne un groupe informel de chercheurs officiant principalement dans la petite ville éponyme de la banlieue sud de San Francisco, près de l'université de Stanford. Tous ont participé d'une dynamique insufflée par un personnage crucial pour la psychologie américaine, Gregory Bateson *(voir p. 72)*. Son approche, très originale pour l'époque, considère les troubles mentaux comme inséparables de leur contexte relationnel. Il est rejoint en 1954 par le psychiatre Don Jackson (1920-1968), dont la thèse portait sur l'homéostasie des relations intrafamiliales.

CSA archive/iStock

Les pathologies de la communication familiale

Avec le psychiatre Jules Ruskin et la psychologue Virginia Satir, D. Jackson crée en 1959 le Mental Research Institute (MRI). L'objectif, qui n'intéressera guère G. Bateson, est d'élaborer des thérapies visant à soigner non les individus, mais leurs modalités de communication au sein d'un système familial aux règles défaillantes. En 1967, au sein du MRI, le philosophe et psychanalyste Paul Watzlawick (1922-2007), arrivé en 1960, fonde le Brief Therapy Center. Celui-ci propose des thérapies familiales systémiques influencées tant par l'analyse transactionnelle d'Eric Berne que par l'hypnothérapie du psychiatre Milton Erickson. Contrairement à la cure psychanalytique, qui s'inscrit dans la durée en mettant l'accent sur le passé, ces thérapies se veulent brèves et axées sur l'ici et maintenant. Elles impliquent des paradoxes, le plus célèbre étant que *« le problème, c'est la solution »* : le thérapeute doit diriger son action non sur les symptômes mais sur les précédentes tentatives d'intervention, dont l'inefficacité n'a fait que maintenir la pathologie.

La réalité, pour P. Watzlawick, est une construction individuelle qui affecte notre interprétation des événements. Elle est conditionnée par le système relationnel dans lequel nous vivons, qu'il soit familial ou autre. Cette attention portée à la communi-

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

cation interpersonnelle se retrouve également chez d'autres chercheurs disséminés dans les États-Unis, mais rattachés à l'épicentre de Palo Alto. À New York, l'anthropologue Edward T. Hall, avec sa proxémique, répertorie la gestion sociale de l'espace interpersonnel. À Philadelphie, Ray Birdwhistell, en étudiant des bandes d'adolescents, fonde la kinésie ou science des gestes, indissociables du langage. À Chicago, son élève Erving Goffman identifie les rituels d'interaction mis en œuvre pour *« garder la face »* en société. La perspective systémique part du principe que les faits sociaux sont produits par le jeu des interactions individuelles.

Intentionnelles ou non, ces interactions sont omniprésentes car, comme l'affirme la formule de Watzlawick, *« on ne peut pas ne pas communiquer »*.

Avec l'interactionnisme symbolique, l'école de Palo Alto a représenté une alternative pluridisciplinaire au structuralisme qui, dans la décennie 1960, partait du principe que les individus étaient *a priori* guidés par des cadres mentaux et sociaux préexistants. Malgré le départ de G. Bateson en 1962, puis la disparition de plusieurs membres importants à la fin des années 1970, de nouvelles générations de chercheurs ont permis à Palo Alto de conserver son influence. ●

LES RÈGLES DE LA COMMUNICATION INTERPERSONNELLE

Quelles sont les règles qui permettent de définir ce qu'est une bonne ou une mauvaise communication ? Dans *Une logique de la communication* (1972), l'ouvrage de base de l'« approche systémique » en psychologie de la communication, P. Watzlawick présente cinq caractéristiques fondamentales des processus de communication, chacune comportant des corollaires pathologiques propres.

• On ne peut pas ne pas communiquer. Ce premier principe est le fondement de tous les autres. En effet, dès que deux personnes ou plus sont ensemble, elles communiquent, qu'elles le veuillent ou non, par la parole ou par le silence, intentionnellement ou pas. Mais que se passe-t-il lorsqu'on tente à tout prix de ne pas communiquer ? On peut soit rejeter la communication (ce qui n'est pas facile car contraire au savoir-vivre), soit annuler la communication, en tenant des propos décousus, ce qui peut faire croire aux autres que l'on est fou.

• Le contenu et la relation. Une communication, en particulier verbale, contient une double information : non seulement sur le contenu du message, mais également sur la manière dont le récepteur doit entendre ce message, et donc sur la relation qui doit s'instaurer entre les partenaires. D'où l'insistance de P. Watzlawick sur la « métacommunication », ou communication sur la communication. C'est le cas lorsqu'on déclare : *« Mais ce n'est pas ce que j'ai voulu dire »* ou *« Ceci est un ordre »*.

• La ponctuation de la séquence des faits. Derrière cette expression un peu lourde se profile une expression toute simple : *« Qui a commencé ? »* Les désaccords sur cet aspect de la communication sont à l'origine d'innombrables conflits, tant dans les relations interpersonnelles que sociales ou internationales. Par exemple, un homme dit qu'il se replie sur lui-même parce que sa femme a une attitude hargneuse à son égard ; celle-ci affirme pour sa part qu'elle est irritée de sa passivité.

• Communication analogique et communication digitale. Ces deux expressions sont issues de l'univers informatique. Dans les interactions entre humains, le langage digital, essentiellement employé dans la communication verbale, porte sur le contenu et possède une syntaxe logique complexe. Inversement, le langage analogique porte plutôt sur la relation qui s'établit entre les individus et s'exprime par la communication non-verbale.

• Interaction symétrique et interaction complémentaire. L'interaction symétrique est fondée sur l'égalité, les partenaires ayant tendance à adopter un comportement en miroir, tandis que l'interaction complémentaire est fondée sur la différence de statut (mère-enfant, médecin-malade…). P. Watzlawick souligne que les interactions symétriques ou complémentaires ne sont pas en soi bonnes ou mauvaises. ● Jacques **Lecomte**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JOHN LANGSHAW AUSTIN

(1911-1960)

QUAND DIRE, C'EST FAIRE

Régis Meyran

À partir du constat que baptiser tient à une simple parole, John Langshaw Austin conçoit une théorie du langage où tout énoncé est, à divers degrés, une action.

« ***Les paroles partent*** *et les actes marquent* » : cette *punchline* du rappeur Oxmo Puccino traduit une idée très présente dans le sens commun, à savoir que les paroles ne seraient que du vent alors que les actions, elles, laissent des traces. Pour être populaire, la formule ne résisterait pas à l'examen d'un philosophe du langage. En effet, dans une série de conférences prononcées en 1955, l'Anglais John Langshaw Austin, l'un des principaux philosophes analytiques, exposait une thèse bien différente à propos du langage quotidien. Il remarquait d'abord que, contrairement à une tradition logicienne qui voulait qu'une assertion ne puisse qu'être vraie ou fausse, il y a des phrases qui ne sont ni vraies ni fausses : celles en forme de question, de souhait, de commandement, de concession. Et pour cause : ce sont des énoncés qui engagent le sujet dans le monde, qui sont censés agir sur lui, et se traduisent par des succès ou des échecs. D'où le titre de son livre posthume *Quand dire, c'est faire* (1962) qui reprendra cette série de conférences, et dans lequel il bouscule bon nombre d'idées courantes sur le langage. L'approche est originale et aura une belle postérité.

Prenez les expressions suivantes : *« Je baptise ce bateau Surcouf »*, *« Je vous déclare maintenant mari et femme »*, *« Je parie sur le cheval n° 4 »*. Ce sont autant de phrases qui, une fois prononcées, auront normalement des conséquences sur le cours de votre vie. Elles sont bien différentes des phrases qui constatent un fait, comme *« il fait beau aujourd'hui »*. Ces énoncés qui permettent d'agir ainsi sur le monde sont, selon le terme employé par J.L. Austin, *« performatifs »*.

Les actes locutoires, illocutoires et perlocutoires

Mais comment caractériser précisément la performativité du langage ? J.L. Austin propose de distinguer les dimensions actives de la parole en les rangeant dans trois catégories : les dimensions *« locutoire »* (acte de dire quelque chose), *« illocutoire »* (acte effectué en disant quelque chose) et *« perlocutoire »* (acte que je provoque par le fait de dire quelque chose). Ainsi, je peux avertir des connaissances en leur disant : *« Attention, on mange très mal dans ce restaurant ! »*, c'est un acte illocutoire, par lequel je les dissuade d'aller manger dans ce lieu. La conséquence de mon avertissement (les amis choisissent un autre restaurant) est un acte perlocutoire.

J.L. Austin en vient progressivement à admettre qu'en réalité, tous les énoncés sont plus ou moins susceptibles d'avoir une dimension performative. Il dresse alors, dans sa douzième et dernière conférence, un tableau de cinq classes de discours, qu'il liste en fonction de leur performativité décroissante. Ce sont les *« verdictifs »* (quand un verdict est rendu par un jury), les *« exercitifs »* (quand on exerce des droits, un pouvoir, une influence), les *« promissifs »* (quand on promet), les *« comportatifs »* (qui relèvent du comportement social : jurons, excuses, etc.) et les *« expositifs »* (phrases qui permettent l'exposé : *« j'illustre »*…). La philosophie des actes de langage sera développée par John Searle, influencera des anthropologues (Dell Hymes, J. Gumperz), et constitue un volet important de la pragmatique du langage. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

PAUL LAZARSFELD

(1901-1976)

L'INFLUENCE DES MÉDIAS

Jean-François Dortier

Le sociologue américain Paul Lazarsfeld a montré que les proches jouent un rôle plus grand que les médias dans la formation des opinions individuelles.

Marienthal, le terrain préliminaire. *Les Chômeurs de Marienthal* (1932) est l'une des premières enquêtes du genre menées en Europe. Marienthal est un village proche de Vienne. Le bourg avait été construit autour d'une usine de filature. Mais, en 1929, l'usine ferme et une grande partie de la population se retrouve au chômage. L'enquête menée par Paul Lazarsfeld, assisté de Marie Jahoda et Hans Zeisel, vise à dresser un tableau complet de la vie de ces chômeurs.

Le croisement des données conduit au constat suivant : les chômeurs ont sombré dans l'apathie, la résignation, ou même dans le désespoir pour certains. Ceux qui voulaient changer leur sort ont migré vers une autre région ou un autre pays. De ce fait, la capacité de résistance des habitants de Marienthal est durablement affectée.

L'ouvrage se conclut sur un constat assez désabusé : *« C'était une démarche scientifique qui nous avait menés à Marienthal. Nous en sommes repartis avec un seul souhait : celui que disparaissent rapidement des occasions d'enquête aussi tragiques. »* Si, par la suite, P. Lazarsfeld prend ses distances avec son enquête (à cause des faiblesses méthodologiques qu'il y voit *a posteriori*), la question posée fixe l'axe central de toutes ses recherches ultérieures : comment les individus réagissent-ils face à leur environnement social ?

Média : la théorie des effets limités

Devenu professeur de sociologie à Columbia, P. Lazarsfeld va alors prendre la direction de grandes enquêtes statistiques sur la communication de masse et l'influence des médias. C'est ainsi que la fondation Rockefeller lui confia une enquête sur les effets de la radio sur la société américaine : *Radio Research 1942-1943* (1944). Les conclusions de cette recherche iront à l'encontre d'une idée reçue sur l'impact des discours diffusés par la radio. Manifestement, les populations n'étaient pas aussi sensibles que l'on croyait à la propagande et aux médias. Leurs opinions étaient assez stables dans le temps, et elles semblaient devoir plus à l'influence des proches (famille, amis, *leaders* locaux) qu'à celle des journaux ou de la radio.

Parallèlement à ses recherches empiriques, il poursuit des travaux de nature méthodologique sur l'application des mathématiques à la recherche sociologique. Il s'agit de mettre au point ou de développer des procédures de recueils, de codifications et de traitements des données : méthode des panels, analyse multivariée, analyse de contenu.

Ce travail méthodologique a contribué à donner de P. Lazarsfeld l'image d'un empiriste obnubilé par une vision quantitativie du social. Mais P. Lazarsfeld ne réduisait pas la sociologie à des enquêtes empiriques. En témoignent ses derniers ouvrages, *Qu'est-ce que la sociologie ?* (1954) et *Philosophie des sciences sociales* (1959), qui portent sur l'épistémologie des sciences sociales. P. Lazarsfeld y renoue avec des réflexions théoriques issues de la tradition européenne. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

ROMAN JAKOBSON

(1896-1982)

L'INVENTEUR DU STRUCTURALISME

Karine Philippe

C'est à Prague, entre les deux guerres, qu'une science nouvelle, la phonologie, ouvre la voie à l'analyse structurale des langues et des textes, même poétiques.

Au plus proche des avant-gardes artistiques de son temps, Roman Jakobson est l'une des figures les plus marquantes de la linguistique structurale. De Moscou, où il est né, à Prague puis New York, il laisse dans son sillage une œuvre aussi influente qu'éclectique.

En 1963 paraît en français le premier tome des *Essais de linguistique générale*. La France est alors à la veille du déferlement de la vague structuraliste, et R. Jakobson n'y est pas étranger. Mais il est lui-même inspiré par un prédécesseur, Ferdinand de Saussure. Au début du 20e siècle, ce dernier a révolutionné la linguistique en expliquant que la langue n'est pas le fruit des accidents de l'histoire : c'est un système, un ensemble cohérent et autonome. On l'étudiera donc comme telle : en un moment donné, comme un ensemble de règles et au-delà de ses réalisations particulières. En 1915, R. Jakobson participe à la création du Cercle linguistique de Moscou et s'imprègne du formalisme russe où prédomine l'analyse des formes du discours, indépendamment de leur histoire et de leur auteur.

En 1926, il participe à la création du Cercle linguistique de Prague, aux côtés de son compatriote Nicolaï Troubetzkoï. Ils vont alors, en s'inspirant de Saussure, créer une discipline nouvelle, la phonologie, qui s'intéresse aux sons des langues parlées en tant qu'ils y ont une fonction. L'unité pertinente est le phonème. Un son n'est un phonème que s'il joue un rôle distinctif : /p/ et /b/ sont des phonèmes du français parce qu'un « pas » n'est pas un « bas ». En revanche, un /r/ roulé et un /r/ grasseyé ne sont pas des phonèmes distincts aux oreilles d'un francophone, bien que phonétiquement différents. Le phonème est souvent considéré comme la plus petite unité du système d'une langue, l'atome irréductible. Mais R. Jakobson va plus loin en décomposant le phonème en une série de « traits distinctifs », qui sont les constituants ultimes de la langue. Les sons /p/ et /b/, par exemple, ont les mêmes points d'articulation (consonnes bilabiales, les deux lèvres se touchent), mais diffèrent par un trait distinctif : /p/ est sourd (sans vibration des cordes vocales) tandis que /b/ est sonore (avec vibrations). L'efficacité et la rigueur de ces dispositifs sont à l'origine du large succès de la notion de « structure » qui, appliquée aux langues, permet de les représenter comme des systèmes clos, autonomes, mais comparables, parce que constitués selon le même principe d'opposition distinctive.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

Illustration de l'alphabet de la Phosphatine Falières (marque de bouillie pour enfants), 19e siècle.

Kharbine-Tapabor

La communication, télégraphe ou orchestre ?

Après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les nazis, R. Jakobson se réfugie d'abord en Scandinavie, puis s'installe définitivement aux États-Unis. En 1942, à New York, il fait une rencontre cruciale : celle de l'anthropologue français Claude Lévi-Strauss, qu'il initie à la linguistique structurale. Ce dernier s'en inspirera pour étendre le structuralisme à l'étude des systèmes de parenté, des récits mythiques et des arts primitifs, et à tout le champ de l'anthropologie.

Mais R. Jakobson, qui après 1949 enseigne à Harvard et au MIT, est aussi en contact avec les travaux des mathématiciens Claude Shannon et Warren Weaver sur la théorie de l'information. Il s'en inspire et, pour essayer de décrire la totalité des fonctions du langage, produit vers 1960 un schéma resté depuis canonique. Il comporte six pôles : un émetteur qui transmet un message à un récepteur par le biais d'un canal (visuel, auditif…) en utilisant un code (pictural, linguistique…), le tout dans un contexte donné. À ces six pôles sont associées, respectivement, les six fonctions du langage : la fonction expressive manifeste la présence de l'émetteur, la fonction poétique porte sur l'esthétique du message, la fonction conative vise à impliquer le récepteur (*« parce que vous le vallez bien ! »*), la fonction phatique assure le contact entre émetteur et récepteur (le *« allô »* au téléphone), la fonction métalinguistique concerne le code (*« "cadeaux" prend un /x/ au pluriel »*), enfin la fonction référentielle renvoie au contenu informatif du message. Ce schéma fait encore référence, en dépit des critiques : on lui a reproché une conception très mécanique, ne prenant pas en compte la complexité des échanges, ni la subtilité des processus d'interprétation. Les chercheurs de Palo Alto, réputés pour leurs travaux sur la communication interpersonnelle, critiquaient la linéarité du schéma. Quoi qu'il en soit, le schéma de R. Jakobson constitue un jalon incontournable dans l'histoire des théories de la communication. ●

STRUCTURALISME ET POÉSIE

Quoi de plus éloigné de la poésie que la froideur d'un tableau des éléments chimiques ? Pour autant, R. Jakobson – passionné de poésie – entendait bien concilier les qualités de l'esprit de finesse et de l'esprit de géométrie. En 1912, il adhère au mouvement futuriste russe, pour lequel la forme doit être envisagée pour elle-même ; il a alors 16 ans. Avec les formalistes, il récuse la critique littéraire et veut constituer une science des discours esthétiques. Des années plus tard, il se souvient : *« Je pensais de plus en plus à la structure de l'art verbal et à la question du rapport entre la poésie et la langue.* (…) *À mon père, chimiste étonné de mes préoccupations, je disais qu'il s'agit de chercher les constituants ultimes du langage et de déterrer un système analogue à la classification périodique des éléments chimiques. »* Le pouvoir évocateur des formes langagières (rythmes lents ou rapides, sonorités cristallines ou râpeuses…) l'amena à nuancer la thèse de l'arbitraire du signe : *« L'objet de la poétique, c'est avant tout de répondre à la question : "Qu'est-ce qui fait d'un message verbal une œuvre d'art ?" »* L'analyse du poème *Les Chats,* de Charles Baudelaire, signée Jakobson et Claude Lévi-Strauss, est souvent donnée en exemple d'analyse structurale ● K.P.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

CLAUDE LÉVI-STRAUSS

(1908-2009)

LE PLUS PHILOSOPHE DES ETHNOLOGUES

Nicolas Journet

Grand acclimateur de la linguistique structurale, Claude Lévi-Strauss a atteint par son œuvre scientifique un rayonnement international. Mais c'est autant le penseur sensible à la nature et l'écrivain talentueux que les Français ont découvert en lisant *Tristes tropiques*.

« ***J'étais*** *à l'époque une sorte de structuraliste naïf. Jakobson m'a révélé l'existence d'un corps de doctrine déjà constitué dans une discipline, la linguistique, que je n'avais jamais pratiquée. Pour moi ce fut une illumination.* » C'est ainsi qu'avec le recul Claude Lévi-Strauss décrit sa rencontre, à New York en 1942, avec le linguiste praguois Roman Jakobson. De cette *« illumination »,* il a tiré depuis une œuvre, une méthode, une vision des cultures humaines, en même temps qu'il introduisait le structuralisme en sciences sociales françaises.

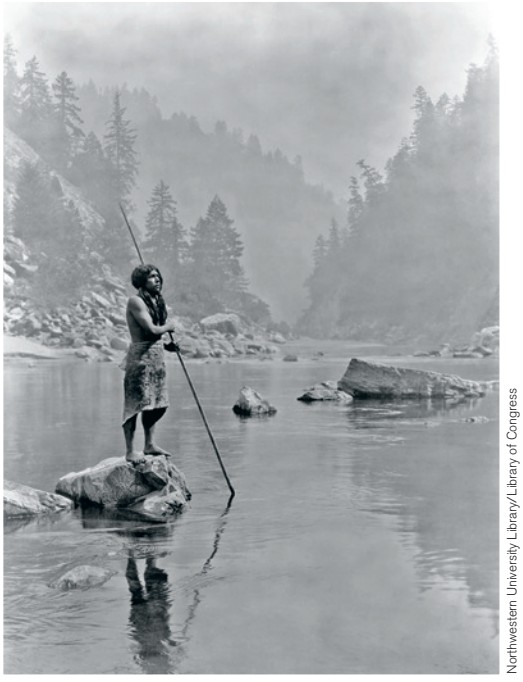
À l'avant-garde du structuralisme français

Né en 1908 dans une famille cultivée, C. Lévi-Strauss est, en 1934, un jeune agrégé de philosophie assez déçu par son métier et par ses engagements politiques à gauche. L'occasion lui est offerte d'aller enseigner la sociologie à São Paulo, Brésil : il la saisit. Il y restera presque cinq ans, profitant des vacances pour visiter les villages indiens du Matto Grosso. L'ethnographie est sa nouvelle vocation. En 1940, il est en France libre et, pour fuir les persécutions antisémites, traverse l'Atlantique où, en compagnie d'autres exilés européens, il enseigne à la *New School for Social Research*, écrit sur les Nambikwara du Brésil et se spécialise en ethnologie américaine. C'est là, entendant Jakobson, qu'il entreprend d'acclimater la notion de structure à son propre champ d'étude : la parenté, les rites et les mythes. Il publie plusieurs textes sur le sujet qui le font connaître aux États-Unis, puis, de 1945 à 1948, il est à New York comme attaché culturel.

Son premier ouvrage, *Les Structures élémentaires de la parenté*, qui paraît en 1949 à Paris est un événement salué. Dans

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

ce gros livre, C. Lévi-Strauss développe une thèse : tous les systèmes de parenté remplissent une fonction primordiale qui consiste à codifier les règles du mariage entre familles. Certaines sociétés les organisent de façon systématique et contraignante : on parle alors de *« systèmes élémentaires »*. C. Lévi-Strauss montre que les formes d'échange qui en résultent suivent un petit nombre de modèles, restreints ou généralisés. En quoi cela fonde-t-il le « structuralisme » ? La notion existait en anthropologie : on parlait de structure sociale pour désigner ce que dans les sociétés lettrées on appelle les institutions (organisations familiales et politiques). Mais dans l'usage de C. Lévi-Strauss, une structure est autre chose : une représentation inconsciente, comme peuvent l'être dans le cas de la langue les règles de formation des mots et des phrases. D'autre part (il prend cela à Jakobson), la parenté forme un système : pour le comprendre, on doit en considérer l'état présent et non l'histoire. Telles sont les idées qui transforment le structuralisme en réponse d'avant-garde pour toute question qu'on voudra lui soumettre : histoire, culture, psychologie, littérature, sociologie. « Avant-garde » veut dire inévitable, mais pas partout apprécié : C. Lévi-Strauss, deux fois retoqué, attendra neuf ans pour entrer au Collège de France, alors qu'il est l'anthropologue le plus brillant et le plus lu de sa génération, grâce à un récit philosophique, *Tristes tropiques* (1955), qui dénonce l'extinction des cultures amérindiennes.



Northwestern University Library/Library of Congress

Indien Hupa (Amérique du Nord), 1923.

Perplexité et admiration

En 1953, Harvard lui envoie un émissaire chargé de l'embaucher : il refuse. C. Lévi-Strauss tient à faire carrière en France. Quand, enfin, il entre au Collège de France, il y installe en 1961 un grand laboratoire d'anthropologie sociale, et lance une revue, *L'Homme,* rapidement la plus en vue dans la spécialité. Elle l'est encore aujourd'hui. Pour C. Lévi-Strauss vient le temps de consolider son œuvre. Après *Anthropologie structurale* (1958), *La Pensée sauvage* (1962) programme l'extension de l'analyse structurale aux savoirs naturalistes, aux rites et aux mythes. Puis C. Lévi-Strauss se plonge dans la réalisation : mettre en forme et publier les travaux qu'il mène depuis 1950 sur les mythes amérindiens. Ce sera son chef-d'œuvre : plus de 4 000 pages serrées montrant comment, du Nord au Sud du Nouveau Monde, les mythes, ramenés à une série d'oppositions catégorielles, se répondent les uns aux autres, et sont porteurs de sens non-explicites. Encensés, rarement lus, ces *Mythologiques* (1964-1971), sont un aboutissement du projet de C. Lévi-Strauss : montrer qu'indépendamment de toute fonction, les structures existent et sont des réalités plus abstraites que concrètes, des constructions de l'esprit humain. Dans un texte resté célèbre, le *« finale »* de *L'Homme nu* (*Mythologiques*, t. IV), il conclut crânement que, peut-être, les mythes ne signifient « rien ». De là, sans doute, la perplexité mêlée d'admiration avec laquelle son œuvre est parfois accueillie. Mais son exemple suffit : Jean-Pierre Vernant et Marcel Détienne travailleront la mythologie grecque en structuralistes.

En 1973, C. Lévi-Strauss accepte volontiers un siège d'académicien. Son œuvre est à cette date loin d'être achevée : bien d'autres travaux sur les arts, la parenté, les mythes encore viendront s'ajouter et, parfois, répondre à des objections qui lui sont faites. Depuis les années 1960, en effet, les idées de C. Lévi-Strauss suscitent commentaires et critiques, comme celles d'Edmund Leach en Angleterre, de Marvin Harris aux États-Unis.

Au tournant des années 1980, alors que C. Lévi-Strauss se retire de l'enseignement avec les honneurs, la tendance est, en France, à la critique de son œuvre : taxé d'antihumanisme, le structuralisme est fustigé par les nouveaux philosophes. Il est attaqué pour son manque de rigueur par des critiques plus scientistes (Dan Sperber, *Le Savoir des anthropologues*, 1983). Cependant, la marque laissée par C. Lévi-Strauss sur l'anthropologie et quelques autres régions du savoir universitaire est indélébile. On discute encore aujourd'hui des *Structures élémentaires de la parenté* et de sa « formule canonique » appliquée aux mythes. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

KONRAD LORENZ

(1903-1989)

NAISSANCE DE L'ÉTHOLOGIE

Jean-François Dortier

Fin observateur des conduites animales, Konrad Lorenz théorise les comportements instinctifs. Il tentera ensuite d'appliquer ses découvertes à l'être humain, ce qui suscitera de vifs débats.

En 1973, les Autrichiens Karl von Frisch (1886-1982), Konrad Lorenz et le Hollandais Nikolaas Tinbergen (1907-1988) reçoivent le prix Nobel de médecine et de physiologie pour leurs travaux sur la biologie du comportement animal. Tous trois sont considérés comme les fondateurs d'une nouvelle discipline, l'éthologie, dont les premières recherches remontent à l'entre-deux-guerres. K. Lorenz est le plus connu des trois.

Le phénomène de l'empreinte

En effet, c'est à partir de ses observations sur les oies, dans les années 1930, qu'il définit le phénomène de l'empreinte. Ce mécanisme correspond, chez les oiseaux, à une période précoce du développement, le moment où le nouveau-né fixe ses préférences à l'égard de ses congénères ou de sa mère. K. Lorenz avait démontré, en remplaçant la mère des jeunes oiseaux par un leurre, un autre animal (chat ou poule) ou même un humain, que les jeunes tout juste éclos considèrent ce substitut comme leur mère. Ils s'attachent durablement à lui et le suivent partout, comme ils le feraient avec leur mère biologique. L'oisillon n'a donc pas une connaissance innée de l'image de ses parents, mais il l'acquiert au cours d'une période précoce. Ce lien entre instinct et comportement sera le thème dominant de l'œuvre de K. Lorenz, développé notamment dans ses *Trois essais sur le comportement animal et humain* (1937 à 1954).

L'instinct, un programme inné

Au cours des années suivantes, les travaux de K. Lorenz sont consacrés aux instincts. Chez la plupart des espèces animales, il repère des comportements stéréotypés, invariables et caractéristiques : posture d'agression, parade amoureuse, cris de reconnaissance, toilettage… qui correspondent à des instincts. Par exemple, le merle qui picore le sol pour dénicher des vers agit par instinct, tout comme l'araignée qui fait sa toile. K. Lorenz et N. Tinbergen s'opposent ainsi aux béhavioristes qui soutiennent que les comportements sont modelés par l'apprentissage : les deux éthologues conçoivent l'instinct comme un programme inné, qui évolue par maturation.

En 1940, K. Lorenz devient professeur à l'université de Königsberg, où il occupe la chaire d'Emmanuel Kant. Eugéniste, il est également membre du « département de politique raciale » du parti nazi, avant de prendre ses distances avec le régime. Après-guerre, il va tenter d'appliquer les principes de l'éthologie aux conduites humaines. Dans un livre célèbre, *L'Agression* (1966), il soutient que l'agressivité est une conduite naturelle, indispensable à la survie de toute espèce animale (pour défendre ou conquérir un territoire, pour combattre les autres prétendants). Il existe cependant des mécanismes de régulation et d'inhibition de l'agressivité. Des rituels prennent ainsi la place des combats réels : chez les cerfs, par exemple, le combat entre mâles est ritualisé et n'est jamais très violent. Chez les humains, ce dispositif d'inhibition est levé dans certaines conditions. C'est le cas de la guerre, où la violence perd toute limite. Ce livre sera le plus controversé des écrits de K. Lorenz. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JOHN BOWLBY

(1907-1990)

L'ATTACHEMENT ET SES TOURMENTS

Yvane Wiart

Le psychanalyste John Bowlby est connu pour avoir mis en évidence l'importance des liens affectifs dans le développement de l'enfant. Sa théorie de l'attachement a ouvert la voie à une autre façon de faire de la psychologie.

Très tôt, John Bowlby s'est intéressé à ce qui, dans les relations familiales, forge la perception que l'enfant a de lui-même, d'autrui et du monde qui l'entoure. Dans les établissements spécialisés où J. Bowlby enseignait, avant de reprendre ses études et de devenir pédopsychiatre et psychanalyste, il avait, à plusieurs reprises, été intrigué par l'attitude de certains petits pensionnaires, en apparence totalement imperméables aux louanges comme aux critiques et aux punitions, et qui semblaient indifférents à l'établissement de liens, avec leurs pairs comme avec les adultes.

Une fois ses diplômes en poche, J. Bowlby s'est attelé à comprendre l'origine des névroses, des psychoses et des troubles de la personnalité. Convaincu de l'origine familiale de ces perturbations, il a mis en place les premières thérapies conjointes mère-enfant, ainsi que des thérapies familiales, afin de tenter de faire évoluer un système relationnel nocif pour les participants, sans se limiter au « malade » désigné.

La violence psychologique à enfant

Bowlby s'est attelé à apporter la démonstration scientifique de ses intuitions cliniques. Son objectif était de mettre en évidence les effets de la violence psychologique durant l'enfance sur le développement de la personnalité et sur les troubles ultérieurs. S'apercevant qu'il lui était difficile de mener une enquête sur les conditions réelles d'éducation d'un enfant au sein de sa famille, il s'est rabattu sur l'étude de ce qui se passait chez l'enfant en cas de séparation, même bénigne et limitée comme lors de l'absence de la mère partie accoucher à l'hôpital. C'est ce type de recherches qui lui ont valu la notoriété. Elles ont été reprises et développées par ses partisans et ont fini par révolutionner les approches conceptuelles en psychologie du développement. J. Bowlby s'intéresse aux abus physiques, sexuels ou autres, mais aussi à ces petites violences ordinaires, si facilement ignorées, où l'on exige, par exemple, d'un enfant qu'il ne pleure pas lorsque sa nourrice l'abandonne pour un autre foyer.

Les blocages émotionnels et relationnels

J. Bowlby reprend sans relâche ce type d'exemples dans ses écrits pour tenter de faire comprendre en particulier à ses collègues l'importance du vécu réel des patients, plus spécifiquement dans leur enfance et leur adolescence. L'approche thérapeutique de J. Bowlby consiste ainsi à aider son patient à découvrir les blocages émotionnels et relationnels de sa vie actuelle et dont il n'est pas forcément conscient. Il l'aide ensuite à les rapporter à des situations familiales de son passé, qui ont encodé chez lui un type de réaction, approprié à l'époque, mais périmé voire néfaste aujourd'hui.

À l'inverse, il fait une présentation détaillée des conditions d'éducation qui favorisent l'émergence de la confiance en soi, de l'assurance et de l'autonomie, gages d'une vie harmonieuse tant dans sa relation à soi-même qu'à autrui. Et il finit par une synthèse de l'aide à apporter aux enfants comme aux parents, et aux adultes en général, confrontés à des problèmes relationnels. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

PIERRE BOURDIEU

(1930-2002)

LA DOMINATION SYMBOLIQUE

Xavier Molénat

Personnage majeur de la sociologie, Pierre Bourdieu a produit une œuvre novatrice qui irrigue l'ensemble des sciences humaines. Car si les inégalités et la domination symbolique sont ses principaux objets d'analyse, il a déployé sa réflexion dans de multiples directions.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

On l'a aimé ou on l'a détesté, mais le sociologue Pierre Bourdieu a rarement laissé indifférent. Il faut dire qu'il y a matière à discussion avec la quarantaine d'ouvrages et sans doute les quelques centaines d'articles qu'il a publiés sur les sujets les plus divers. Disciple ou adversaire, on lui accorde le mérite d'avoir tenté d'intégrer dans sa théorie (articulée autour de trois concepts clés : *habitus,* champ, capital) une synthèse des apports respectifs de Karl Marx (la société comme théâtre d'une lutte entre groupes sociaux aux intérêts antagonistes), Max Weber (les rapports de domination sont aussi des rapports de sens, et sont perçus comme légitimes) et Émile Durkheim (il y a un lien entre catégories mentales et catégories sociales, la sociologie se construit contre le sens commun). Mais au-delà, c'est avec tout un pan des sciences humaines que P. Bourdieu a construit sa théorie : Claude Lévi-Strauss et le structuralisme, Maurice Merleau-Ponty et sa philosophie anti-intellectualiste, le linguiste Noam Chomsky, Ludwig Wittgenstein, Erwin Panofsky, Ernst Cassirer…

Pratiques culturelles et origine sociale

Né en 1930 à Denguin, dans les Pyrénées-Atlantiques, fils d'un petit fonctionnaire, P. Bourdieu atteint le sommet de la hiérarchie scolaire en intégrant l'École normale supérieure et en devenant agrégé de philosophie. Il passera par l'ethnologie avant de venir à la sociologie, quelques années plus tard. La dimension la plus connue de son œuvre reste celle où il met en évidence le fonctionnement subtil des inégalités face à la culture. Qu'il s'agisse d'enseignement supérieur (*Les Héritiers*, 1966 ; *La Reproduction*, 1970), de fréquentation des musées (*L'Amour de l'art*, 1969) ou de photographie (*Un art moyen*, 1965), tout n'est censé être que question de talent ou de goût personnel. Or, l'enquête montre que la réussite scolaire ou l'inclination à adopter les pratiques culturelles les plus légitimes, c'est-à-dire celles universellement reconnues comme bonnes, sont fortement corrélées à l'origine sociale. Les classes supérieures qui possèdent le plus de capital économique et surtout de capital culturel (titres

scolaires, possession d'objets culturels, érudition…) ont les plus grandes chances de satisfaire ces exigences. Pour les autres, plus ou moins dépourvus de ces atouts, la tâche est évidemment nettement plus ardue ; pourtant, ils seront jugés à la même aune… Une perspective dont *La Distinction* (1979) fournit l'expression la plus achevée, et qui aura un grand écho dans une société française alors en pleine transition (Mai 1968 n'est pas encore oublié).

Cette exploration de la dimension symbolique de la domination n'est pourtant qu'une des nombreuses facettes de l'œuvre de P. Bourdieu. On semble aujourd'hui redécouvrir le P. Bourdieu anthropologue, celui qui, frais émoulu de Normale sup, part étudier les paysans d'une Algérie alors en pleine décolonisation et en transition vers l'économie capitaliste (*Le Déracinement,* 1964 ; *Travail et travailleurs en Algérie,* 1963). Puis qui fait son *«Tristes tropiques à l'envers»* en étudiant le désarroi des paysans béarnais de son village natal confrontés au célibat. Ces enquêtes fourniront la matière à deux livres, *Esquisse d'une théorie de la pratique* (1972) et *Le Sens pratique* (1980), qui exposeront une théorie de l'action nettement anti-intellectualiste. Pour P. Bourdieu, nous agissons le plus souvent de manière ajustée au monde, sans pour autant avoir à réfléchir à notre action. Pourquoi ? Parce que nous avons incorporé les régularités du monde social sous forme de dispositions durables à agir, penser et sentir, autrement dit un *habitus* ajusté à ce monde. Les situations de décalage (l'ouvrier se retrouvant dans le « beau monde ») font ressortir la force de cet ajustement entre notre position sociale et nos dispositions.

C. Fernandes/iStock

Favela de Paraisópolis vis-à-vis de la résidence Le Palais des rois, São Paulo (Brésil), 2014.

Un entrepreneur et un militant

Ce ne sont là que deux aspects d'une œuvre foisonnante, celle d'un esprit curieux de tout qui a livré des analyses empiriques sur la haute couture, sur la religion, sur Martin Heidegger et Gustave Flaubert, sur la science, sur le patronat… Au cours des années 1990, P. Bourdieu accédera à une visibilité médiatique nouvelle. Tout d'abord avec *La Misère du monde*, grande enquête collective qu'il dirige sur la souffrance dans la société française, qui deviendra un best-seller. Puis surtout à partir de 1995, où son engagement politique se fait plus franc, au sein du mouvement contre le plan Juppé de réforme des retraites et, ultérieurement, dans la mouvance altermondialiste. Il lance également, avec plusieurs collègues, une collection de livres d'intervention, « Raisons d'agir ». Il l'inaugure avec *Sur la télévision*, reprise d'un cours télévisé au Collège de France, où il dénonce la menace qu'un journalisme de plus en plus soumis aux lois du marché fait peser sur l'autonomie des champs scientifiques et culturels. L'ouvrage se vend comme des petits pains, alors que les critiques de la posture bourdieusienne se multiplient (populisme, démagogie, sectarisme, mélange des genres entre science et militantisme).

Mort en 2002, le sociologue laisse notamment inachevées une tentative d'autoanalyse (*Esquisse pour une autoanalyse*, 2004), ainsi qu'une étude sur Édouard Manet (non publiée). Véritable entrepreneur scientifique, il a légué à ses successeurs une panoplie d'outils en parfait ordre de marche : un centre de recherches (le Centre de sociologie européenne), une revue (*Actes de la recherche en sciences sociales*) fondée en 1975, une maison d'édition indépendante (*Raisons d'agir*), et une collection (« Liber ») chez un grand éditeur (*Le Seuil*). Aujourd'hui discutée sans parti pris (par exemple *Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu,* dirigé par Bernard Lahire, La Découverte, 1999), l'œuvre de P. Bourdieu continue d'irriguer largement les débats et la recherche empirique dans la sociologie française et internationale. Qu'il s'agisse des grands domaines de son œuvre (éducation, culture, « biens symboliques ») ou non, il est désormais possible de penser avec et contre P. Bourdieu. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

GARY BECKER
(1930-2014)

L'INDIVIDU CALCULATEUR

Julien Damon

Appliquant les théories économiques aux comportements sociaux, Gary Becker envisage les relations familiales ou la criminalité comme résultant d'arbitrages individuels entre coûts et bénéfices.

Gary Becker, au carrefour de la sociologie et de la science économique, s'est penché sur des sujets aussi divers que les discriminations, le capital humain, l'allocation du temps, la criminalité, la justice, la famille. Son point d'entrée : la rationalité des individus. Il s'agit d'éclairer les comportements humains à la lumière des incitations qui peuvent freiner ou favoriser une décision. De cette perspective il ressort que l'on s'engage, dans un mariage par exemple, en pesant, plus ou moins finement, les avantages et coûts du choix considéré.

Cette théorie du choix rationnel, qui influencera notamment un Raymond Boudon en France, s'appuie sur la mise en évidence des préférences individuelles. Celles-ci portent sur des investissements de long terme (par exemple dans le système éducatif, *voir encadré*), des habitudes (fumer, boire, conduire ou non avec sa ceinture de sécurité) ou des agissements quotidiens (préférer lire un livre ou regarder la télévision). Là où sociologues, psychologues et anthropologues voient, généralement, de la morale, des normes et influences sociales ou culturelles, l'approche de G. Becker revient à tout ramener à des préférences individuelles.

L'individu, vu par G. Becker, n'est pas totalement ni tout le temps rationnel. Il est, néanmoins, toujours en quête de bonheur et prêt à arbitrer entre des choix différents pour obtenir des satisfactions. Ainsi, la criminalité n'est pas le fait de personnalités déviantes, mais d'acteurs rationnels qui arbitrent entre leurs obligations, opportunités et aspirations, en fonction des risques. Le criminel met ainsi en balance l'espérance de gain d'un acte illégal et le risque de sanction. G. Becker raconte que cette idée lui est venue lorsqu'en retard pour une soutenance de mémoire, il eut à choisir entre, d'un côté, perdre du temps pour trouver et payer une place de parking et, de l'autre côté, se garer là où c'est interdit et risquer une amende. G. Becker fit rationnellement le choix « criminel » (sans, d'ailleurs, recevoir de contravention). Constatant que la criminalité a augmenté à mesure que les peines déclinaient, G. Becker plaide pour l'alourdissement des sanctions, mais, surtout, pour la certitude de la punition. Le fond de l'affaire est toujours un calcul de probabilités.

Tout est question de capital humain

Plus largement, la théorie de G. Becker s'appuie sur la notion

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

Old Visuals/Alamy

de «capital humain» dont tout individu est détenteur. Ce capital se compose, par exemple, des expériences professionnelles, de l'état de santé, etc. Il consiste en capacités innées et en capacités acquises au prix d'investissements (dépenses matérielles pour se former, temps consacré au maintien ou à l'amélioration de ses capacités). Cette notion permet de saisir de façon nouvelle la vie en entreprise ou en famille. Le mariage se comprend d'ailleurs comme un contrat permettant d'optimiser le capital humain des membres du foyer. La femme s'engage à faire des enfants puis à s'en occuper en échange de protection et d'assurance. G. Becker n'a pas une vision traditionaliste de la famille (même s'il insiste sur le fait qu'il s'agit de l'institution la plus fondamentale). Il considère que les femmes sont victimes des discriminations avec lesquelles elles composent.

Le foyer est une unité de production de services domestiques (ménage, cuisine, relations sexuelles…), et tout ce qui le concerne (vie quotidienne, mais aussi décisions radicales comme le divorce) peut être décrit par les mécanismes économiques d'optimisation individuelle. L'éducation, au sein de la famille comme, plus largement, à l'échelle d'un pays, devient un investissement dans le capital humain, tout comme l'achat d'une machine est un investissement dans le capital physique d'une entreprise. Cette nouvelle façon de voir la formation a révolutionné tout un pan de l'analyse économique.

G. Becker a été pionnier avec cette application systématique de la démarche économique aux sujets sociaux, et a mis du temps avant de convaincre du bien-fondé de sa démarche. Consacré par l'obtention du prix Nobel d'économie en 1992, pour *«avoir étendu le domaine de l'analyse microéconomique à un grand nombre de comportements et d'interactions humains, y compris le comportement non marchand»*, c'est certainement lui qui a permis à l'économie – qu'on le déplore ou qu'on le célèbre – d'investir d'autres domaines que ceux du marché et la finance. La science économique est d'ailleurs depuis critiquée pour son impérialisme, tandis que ses outils et son vocabulaire sont employés dans tous les autres domaines des sciences sociales. Si beaucoup critiquent cette vision de l'homme mû par son seul intérêt, G. Becker soutient que les individus ne sont pas uniquement motivés par l'égoïsme. Les comportements sont commandés par un ensemble de valeurs et de préférences que le modèle des choix rationnels permet d'approcher. Mais ce modèle est loin d'être accepté par tout le monde. ●

L'ÉDUCATION COMME INVESTISSEMENT

Pourquoi un étudiant titulaire d'un master est-il assuré de se voir proposer un salaire supérieur à un étudiant titulaire d'une licence? Parce que le premier est plus productif que le second, en raison d'un investissement plus important: telle est la réponse apportée par la théorie du capital humain, développée par G. Becker. L'éducation est considérée comme un investissement, destiné à produire un revenu futur. Autrement dit, investir dans sa formation, c'est accumuler du capital, non pas matériel, mais humain. L'idée de base de cette théorie est que plus on dépense dans son éducation, plus on peut espérer de retour. Le coût initial correspond à l'ensemble des frais liés à la scolarité proprement dite et au revenu salarial dont on se prive pendant le temps que l'on passe à se former. Le revenu ultérieur est supposé dépendre de cette dépense initiale: plus le niveau de formation est élevé plus on peut escompter des salaires élevés. Les autres critères de choix en matière d'études sont considérés comme secondaires par la théorie. ● Dorothée **Picon**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

ANDRÉ LEROI-GOURHAN

(1911-1986)

UN ANTHROPOLOGUE EN PRÉHISTOIRE

Jean-François Dortier

Grand nom de la paléoanthropologie, André Leroi-Gourhan envisage l'évolution humaine comme une dynamique où se répondent l'outil et le langage, la main et le cerveau.

Avant de devenir un grand nom parmi les préhistoriens, André Leroi-Gourhan s'est permis quelques détours. Autodidacte, il a quitté l'école très tôt pour devenir apprenti. Puis, il suit les cours de l'École nationale des langues orientales où il passe des diplômes de russe (1931) et de chinois (1932). Il séjourne deux ans au Japon de 1936 à 1938, puis entre au CNRS en 1940. Après la guerre, il soutient sa thèse, puis est nommé en 1946 sous-directeur du musée de l'Homme. En 1956, il occupe la chaire d'ethnologie et préhistoire à la Sorbonne. Douze ans plus tard, il est élu au Collège de France, et y enseigne la préhistoire. Entre-temps, il a publié l'essentiel des travaux de recherche qui feront de lui un novateur en matière de préhistoire humaine, et un modèle pour plusieurs générations d'archéologues et anthropologues.

De la technique à l'art préhistorique

«Je cherche des hommes et non des pierres», aimait à dire A.Leroi-Gourhan. Dans *L'Homme et la Matière* (1943) et *Milieu et techniques* (1945), il considère conjointement les deux plans sur lesquels l'homme se distingue des autres espèces vivantes : l'outil et l'usage des symboles (dont le langage). Leur développement simultané par l'espèce humaine n'a pas pu être fortuit, et son projet est précisément de comprendre comment l'évolution des techniques et celle des aptitudes mentales se sont appuyées l'une l'autre. Dans *Technique et langage* (1964), premier volume du *Geste et la Parole,* A. Leroi-Gourhan présente une interprétation sophistiquée du processus d'hominisation. Il montre l'articulation entre la position debout, la libération de la main et la position du crâne : la main s'est affranchie grâce à l'outil, ce qui a permis une transformation des muscles du cou et du crâne, un raccourcissement de la face, une augmentation de la capacité crânienne, le développement du cerveau et partant, de la compétence symbolique.

À partir des années 1960, A. Leroi-Gourhan se consacre en partie au moins à l'étude de l'art paléolithique, en particulier à la peinture rupestre. Il en fait une lecture structurale, fondée sur la répartition topographique des images et des signes : il y voit une disposition visuelle qui joue sur la symbolique de la dualité mâle/femelle. Mais, plus que par ses analyses sur l'art des cavernes – aujourd'hui assez obsolètes –, A. Leroi-Gourhan a fait progresser les méthodes des préhistoriens par le soin qu'il apportait aux fouilles : découpage horizontal, étude microtopographique des anciens sols d'occupation, conservation intégrale des vestiges, relevés des positions initiales, etc. Ces façons de faire, qui aujourd'hui semblent aller de soi, reflètent l'ambition de A. Leroi-Gourhan, qui n'était pas seulement de collecter et d'interpréter des objets, mais de reconstituer le cadre de vie complet des hommes de la préhistoire. C'est ainsi que ses chantiers de la grotte d'Arcy-sur-Cure (Yonne, 1948-1963) et de Pincevent (Seine-et-Marne) sont restés comme des modèles du genre. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JEAN-PIERRE VERNANT

(1914-2007)

À LA RECHERCHE DE L'HOMME GREC

Jean-François Dortier

En étudiant les mythes, les croyances et la société de la Grèce ancienne, Jean-Pierre Vernant fut l'un des artisans de l'anthropologie historique.

Jean-Pierre Vernant est un historien de la Grèce antique. Il a considérablement renouvelé les études helléniques par une approche associant la psychologie historique à l'analyse structurale. Après la Seconde Guerre mondiale – durant laquelle il est résistant et rejoint le Parti communiste –, il devient professeur de philosophie à Toulouse puis à Paris. D'abord chargé de recherche au CNRS (de 1948 à 1957), il deviendra directeur d'études à l'École pratique des hautes études, puis occupera jusqu'en 1984 la chaire d'étude comparée des religions antiques au Collège de France.

Le « miracle grec »

J.-P. Vernant perçoit la Grèce ancienne comme une expérience historique singulière. En effet, selon lui, dans les colonies grecques d'Asie Mineure, entre le 8e et le 4e siècle avant notre ère, une nouvelle forme d'humanité surgit. Il s'emploie à mesurer ce qui sépare les anciens héros homériques, ou le paysan d'Hésiode de la Grèce archaïque, de l'homme raisonnable dont parle Aristote. Dans *Les Origines de la pensée grecque* (1962), il analyse ainsi les conditions qui ont rendu possible, autour du 6e siècle av. J.C., l'essor d'une pensée philosophique et de formes nouvelles de rationalité. L'émergence de la raison grecque (rhétorique, sophistique, démonstration de type géométrique, genres historiques et traités de médecine) est fille de la cité grecque. Elle s'accompagne de transformations sociales et mentales liées à l'avènement de la *polis*.

Dans *Mythe et pensée chez les Grecs* (1965), il suit en particulier les transformations qui ont alors affecté les cadres de la pensée et les fonctions psychologiques tels que la perception du temps, de l'espace, la mémoire, l'imagination, les formes de travail, la personne, les modes d'expression symbolique, etc. Dans *Mythe et tragédie en Grèce ancienne* (2 t., 1972 et 1986), avec Pierre Vidal-Naquet, il montre que la réflexion de la cité sur elle-même précède l'élaboration du droit.

L'individu en Grèce

J.-P. Vernant était à la recherche de la psychologie de l'homme grec ancien, de comment il fonctionnait mentalement et intellectuellement. Quelles étaient ses émotions, sa représentation de la mort, de l'espace et du temps, d'autrui ? Que signifiait être soi-même pour un Grec (ce que l'on appellerait aujourd'hui le « moi ») ?

Il montre dans *L'Homme grec* (1993) que la culture antique est marquée par la honte et le sens de l'honneur. L'individu existe en fonction de ce que les autres voient et pensent de lui. L'identité n'y est pas réflexive : pas d'introspection ou d'autoanalyse comme dans l'Occident moderne. Pour un Grec ancien, ce n'est pas le monde qui est dans ma conscience (idée cartésienne), c'est moi qui suis dans le monde. Ce qui permet à un Grec de constituer son identité, c'est sa relation à l'autre, à l'être aimé, aux dieux et à la mort.

À travers l'histoire grecque, J.-P. Vernant veut nous faire comprendre que notre rapport au monde, notre psychologie sont des constructions historiques en devenir : l'histoire n'est qu'une transformation continue de la nature humaine. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

ALAIN TOURAINE

DES MOUVEMENTS SOCIAUX À L'ACTEUR

Jean-Paul Lebel

D'où vient le changement ? Après avoir souligné la centralité des mouvements sociaux dans la dynamique des sociétés modernes, Alain Touraine s'est penché sur la construction du « sujet personnel ».

La pensée d'Alain Touraine se déploie sur une soixantaine d'années, et ne saurait se réduire ni à ses premiers travaux ni aux concepts auxquels son nom est associé. Pensée complexe, elle tient sa cohérence du fil conducteur qui la guide en permanence : le sujet comme porteur de l'action sociale, définie comme capacité de transformation du social.

Nos sociétés ont en effet la particularité de se produire elles-mêmes. A. Touraine appelle « historicité » cette capacité. Dans les sociétés sans historicité, qui se reproduisent plus qu'elles se produisent, l'ordre social repose sur ce que Touraine appelle les garants métasociaux : la religion tout d'abord, mais aussi la monarchie, puis la raison, le progrès… Les sociétés industrielles, en revanche, sont le produit de leur propre action.

L'actionnalisme de A. Touraine est donc d'abord une sociologie du travail, entendu non pas au sens courant d'activité professionnelle, mais au sens d'activité humaine créatrice de changement et également comme principe d'orientation des conduites humaines. Si A. Touraine a principalement (du moins dans ses premiers travaux) construit ses recherches sur le travail ouvrier, c'est parce que ce dernier est la forme la plus immédiatement perceptible de l'action sociale, et non parce que la classe ouvrière serait le principal ou l'unique moteur de l'histoire.

Le contrôle de l'historicité

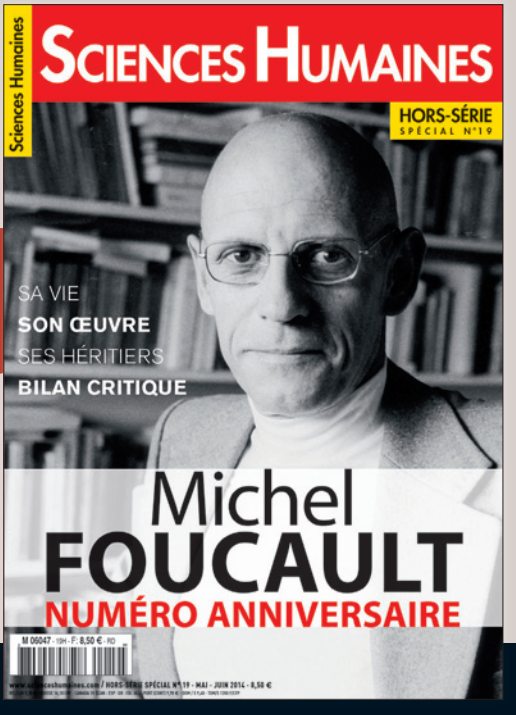
Cette sociologie s'oppose tout d'abord à ce que A. Touraine qualifie de sociologies classiques, essentiellement le fonctionnalisme, considéré comme une sociologie de l'ordre, et donc du pouvoir, ne laissant aucune place à la liberté. Mais l'actionnalisme s'oppose aussi à celles qu'il qualifie d'antisociologie, soit parce qu'elles nient la réalité des relations sociales en mettant l'accent sur l'acteur agissant exclusivement en fonction de ses propres intérêts ; soit parce qu'elles excluent l'acteur en ne concevant la société que comme un système de contraintes et de répression ; soit enfin parce qu'elles ne considèrent les

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

acteurs qu'au sens théâtral du terme, en insistant sur les rôles sociaux plutôt que sur les relations sociales. Ces sociologies ont en commun de ne laisser aucune place à l'action sociale, et donc à toute possibilité de transformation de la société par elle-même. Pour A. Touraine, le sujet de l'action ne peut être ni la société (ce qui aboutirait à donner à la société une personnalité), ni l'individu (ce qui ruinerait toute tentative d'analyse sociologique), ni un acteur collectif concret, comme un parti politique ou un syndicat (ce qui conduirait à nier la liberté et l'autonomie des individus). De fait, les acteurs principaux de l'action sociale ne peuvent être que les mouvements sociaux, à ne pas confondre avec le sens usuel du terme qui appelle «mouvement social» toute forme de contestation : grève, manifestation, etc. Le mouvement social est ici défini comme le conflit autour du contrôle de l'historicité. Par exemple, le mouvement social caractéristique de la société industrielle est le mouvement ouvrier. C'est lui qui porte en effet la capacité de transformation sociale. Plus récemment, A. Touraine considère que le mouvement social caractéristique du 21e siècle sera le mouvement des femmes.

Les travaux d' A. Touraine des années 1980 auront été centrés sur la recherche du mouvement social caractéristique des sociétés postindustrielles. A. Touraine étudiera successivement le mouvement antinucléaire, le mouvement régionaliste, la Pologne de Solidarnosc, le mouvement des femmes…

Mais les années 1980 voient ces nouveaux mouvements sociaux s'affaiblir, ce qui le conduit à réorienter ses travaux sur le sujet personnel qui ne doit pas être confondu avec l'individu. Sa définition reste indissociable de l'historicité et des relations sociales dans lesquelles il s'inscrit. Le sujet est ce par quoi l'individu crée sa propre situation sociale. Les nouveaux mouvements sociaux prennent d'ailleurs la forme de la défense du sujet, et l'action collective bascule des thèmes économiques vers les thèmes personnels et moraux, tels la défense de la dignité humaine, le respect des droits de l'homme, la revendication des choix de vie personnels… Durant toutes ces années, et malgré les évolutions, A. Touraine aura finalement centré sa réflexion sur une question centrale : comment l'être humain peut-il se saisir de lui-même et se construire à la fois comme individu singulier et comme acteur social. ●

SCIENCES HUMAINES
Comprendre *l'humain* et *la société*
Hors-série
DISPONIBLE SUR COMMANDE


Sur commande page 170 ou par téléphone au 03 86 72 07 00
Sur Internet www.scienceshumaines.com

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

MICHEL FOUCAULT

(1926-1984)

L'HISTOIRE AU SERVICE DE LA PHILOSOPHIE

Catherine Halpern

En réécrivant l'histoire de la psychiatrie et de la justice pénale, Michel Foucault entreprend de montrer les liens entre savoir et pouvoir. Philosophe et intellectuel engagé, il s'érige en critique de tous les pouvoirs institués.

« ***Le*** *manque de sens historique est le péché originel de tous les philosophes »,* écrivait Nietzsche. Michel Foucault saura retenir la leçon. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France (1971), il recense les contraintes qui pèsent sur le discours en général. Parmi celles-ci, il relève le catalogue des disciplines, qui range et classe le savoir dans des cases séparées. De fait, son œuvre ne cesse de déborder toujours la philosophie. En tout premier lieu par son souci de l'histoire – pas seulement de l'histoire du passé, mais aussi de l'histoire en train de se faire. Ce souci historique est présent dès sa thèse de philosophie sur la folie : M. Foucault, s'il commente Descartes, passe beaucoup plus de temps à lire divers traités, à multiplier ses sources, à se plonger dans les archives, à faire appel à des textes littéraires. Il veut montrer que la folie n'est pas une essence éternelle. Elle est d'abord le fruit d'une perception sociale qui s'inscrit dans l'histoire.

Une archéologie du savoir

Ce fil historique, M. Foucault ne le lâchera pas. En 1963, il publie *Naissance de la clinique* où il se penche sur la réorganisation que connaît la médecine au tournant des 18e-19e siècles au moment où se fait jour la nécessité de disséquer les cadavres et où donc la perception de la vie et de la mort, du visible et de l'invisible se voit profondément modifiée. *Les Mots et les Choses* (1966), sous-titré *« Une archéologie des sciences humaines »,* montre que les savoirs se développent toujours dans une *épistémè,* c'est-à-dire dans les cadres généraux de la pensée propres à une époque. Car M. Foucault refuse l'idée que le savoir connaît un développement continu. Si, jusqu'à la fin du 16e siècle, l'étude du monde repose sur la ressemblance et l'interprétation, un renversement se produit au milieu du 17e siècle : une nouvelle *épistémè* apparaît, reposant sur la représentation et l'ordre, où le langage occupe une place privilégiée. Mais cet ordre va lui-même

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

être balayé au début du 19e siècle par une autre *épistémè*, placée sous le signe de l'histoire qui voit apparaître pour la première fois la figure de l'homme dans le champ du savoir. Mais pour combien de temps ?

On comprend alors pourquoi c'est à une chaire qu'il intitule *« Histoire des systèmes de pensée »* qu'il est élu en 1970 au Collège de France. S'il continue à explorer d'autres champs, c'est toujours pour montrer leur historicité. Ainsi, *Surveiller et Punir* (1975) repense l'institution pénale en montrant comment le châtiment a laissé place à l'âge classique à la détention pénale pour dresser les corps et les âmes. Enfin sa dernière œuvre, *Histoire de la sexualité,* composée de quatre volumes – *La Volonté de savoir* (1976), *L'Usage des plaisirs* (1984), *Le Souci de soi* (1984) et *Les Aveux de la chair* (2018) –, remonte aux sources antiques de la civilisation occidentale pour comprendre l'homme comme sujet de désir et appréhender une histoire de la subjectivité à travers notamment les techniques du corps réglant le gouvernement de soi, et donc des autres.

Est-ce à dire que M. Foucault est historien et non philosophe ? Comme le note Gilles Deleuze à l'occasion d'un colloque consacré à M. Foucault, en janvier 1988, *« si Foucault est un grand philosophe, c'est parce qu'il s'est servi de l'histoire au profit d'autre chose : comme disait Nietzsche, agir contre le temps, et ainsi sur le temps, en faveur je l'espère d'un temps à venir »*. *M.* Foucault expliquait dans l'introduction à *L'Usage des plaisirs* que ses travaux étaient certes des études d'histoire mais non des travaux d'historien. Ils sont un *« exercice philosophique »* dont l'enjeu est de *« savoir dans quelle mesure le travail de penser sa propre histoire peut affranchir la pensée de ce qu'elle pense silencieusement et lui permettre de penser autrement »*.

State Library of Victoria Collections

Saint-Roch en prison reçoit la visite d'un ange, Le Tintoret, 1567.

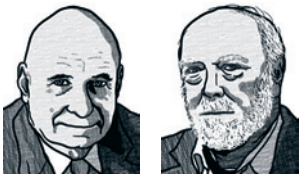
Mieux comprendre le présent

L'éclairage historique n'est pas là pour mémoire : s'il est généalogie, c'est qu'il vise à mieux comprendre le présent pour pouvoir peut-être s'en affranchir. Ce point de vue historique est donc toujours en rapport avec notre actualité : *« Ce travail fait aux limites de nous-mêmes doit d'un côté ouvrir un domaine d'enquêtes historiques et de l'autre se mettre à l'épreuve de la réalité et de l'actualité, à la fois pour saisir les points où le changement est possible et souhaitable, et pour déterminer la forme précise à donner à ce changement. »* (Foucault, *« What is enlightenment ? », in The Foucault Reader,* 1984) Cette *« ontologie historique de nous-mêmes »* peut s'organiser selon trois axes : l'axe du savoir, l'axe du pouvoir, l'axe de l'éthique. Elle tente donc de répondre à trois questions : *« Comment nous sommes-nous constitués comme sujets de notre savoir ? Comment nous sommes-nous constitués comme sujets qui exercent ou subissent des relations de pouvoir ? Comment nous sommes-nous constitués comme sujets moraux de nos actions ? »*

Du philosophe au militant

On comprend dès lors que M. Foucault ne se contente pas de penser la société, les savoirs, les institutions. Son passage en 1968-1969 à l'université de Vincennes, alors haut lieu de la contestation, le fait entrer, pour reprendre l'expression de Didier Eribon, *« dans la geste gauchiste »*. Il n'est plus seulement un penseur qui écrit mais aussi un penseur qui agit. Désormais, l'universitaire sera aussi militant. Et peu importe qu'il accède en 1970 à la vénérable institution qu'est le Collège de France. Il n'arrêtera pas pour autant de signer des tracts, de manifester, d'organiser des mouvements face à certains confrères médusés. En 1971, il fonde, avec Jean-Pierre Vernant et Jean-Marie Domenach, le Groupe d'information sur les prisons (GIP) qui marque le début d'une série d'actions visant à dénoncer la sombre réalité pénitentiaire. M. Foucault n'est pas seulement un philosophe insoumis, il est insoumis parce que philosophe. La philosophie ne vise-t-elle pas selon lui *« au lieu de légitimer ce qu'on sait déjà, à entreprendre de savoir comment et jusqu'où il serait possible de penser autrement »* (*L'Usage des plaisirs*) ? ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



PETER L. BERGER (1929-2017) THOMAS LUCKMANN (1927-2016)

LES FONDATEURS DU CONSTRUCTIVISME

Xavier Molénat

Comment le monde social créé par les hommes devient-il objectif, extérieur à eux et pourtant si familier ?

Le monde social dans lequel nous vivons est le produit de l'activité humaine. Pourtant, nous tendons à le percevoir d'une part comme un monde de choses, extérieur à nous, d'autre part comme évident, allant de soi. Comment cela est-il possible ? C'est à cette simple et redoutable question que tentent de répondre Peter L. Berger et Thomas Luckmann dans *La Construction sociale de la réalité*.

P. L. Berger et T. Luckmann développent au long de ce livre une analyse centrée sur le monde de la vie quotidienne. Celui-ci est perçu par l'individu qui s'y meut comme certain (*« je peux difficilement douter de sa réalité »*), sensé (*« je comprends ce qui s'y passe »*) et intersubjectif (*« je le partage avec d'autres »*). La connaissance de ce monde se base sur des schémas de pensée (ou « typifications ») qui permettent de prévoir un certain type de comportement. Par exemple, la triple typification « jeune étudiante américaine » me permet, quand je rencontre une personne conforme à cette description d'anticiper ses comportements et de savoir comment adapter les miens. Le langage est le principal moyen de partager et de transmettre ces typifications. Ces éléments permettent une description dialectique de la construction sociale de la réalité qui capitalise notamment les apports de Max Weber (les faits sociaux ont un sens subjectif), Émile Durkheim (les faits sociaux sont des choses) et Karl Marx (l'homme produit le monde qui le produit). Elle se résume en une formule synthétique : *« La société est une production humaine. La société est une réalité objective. L'homme est une production sociale. »*

Du construit à l'évidence

L'activité humaine est marquée par la routinisation : elle tend à se perpétuer et à se spécialiser en un système de rôles (on ne réinvente pas tous les jours les rôles familiaux ou les manières de rendre la justice), processus que P. L. Berger et T. Luckmann nomment *« institutionnalisation »*. Si les individus qui ont créé une institution y voient encore la trace de leur activité, les générations suivantes la perçoivent comme inhérente à la nature des choses.

Ce monde social objectivé est doté de sens par le langage (nommer les choses, c'est déjà légitimer leur existence), les proverbes (du type *« le temps, c'est de l'argent »*) ou encore les « univers symboliques » (religion, science, mythologie), qui fournissent une explication générale du monde. C'est essentiellement au cours de l'enfance que cette légitimation est incorporée. La socialisation primaire est réussie quand l'enfant généralise les attentes de ses proches (*« maman veut que je sois présentable pour sortir »*) et les étend à l'ensemble de la société. Cet enfant produira à son tour le monde qui produira les hommes, dans un processus sans fin. *La Construction sociale de la réalité* est un véritable tour de force théorique, qui tente d'expliquer et de faire tenir dans une dialectique commune les dimensions objective et subjective, individuelle et institutionnelle de la société. En cela, cet ouvrage reste une référence majeure pour la réflexion sociologique contemporaine. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

HOWARD BECKER
UN SOCIOLOGUE DE LA DÉVIANCE

Sylvain Allemand

Héritier de la tradition de l'École de Chicago, Howard Becker envisage la déviance sociale comme un jeu d'interactions individuelles. Une approche qu'il applique aussi bien aux musiciens de jazz qu'aux délinquants.

COMMENT RÉUSSIR SA THÈSE DE SOCIOLOGIE ?

H. Becker se fait volontiers provocateur lorsqu'il livre ses *Ficelles du métier* aux apprentis chercheurs, invités à poser des hypothèses fausses pour les réfuter, et à décrire *« ce qui se passe quand il ne se passe rien »*. Son intervention lors d'un colloque organisé par l'Association internationale des sociologues de langue française à Québec a mis en relief les trois principales idées au fondement de son travail. D'abord, la sociologie consiste avant tout à étudier comment les gens font les choses ensemble. Puis, il faut chercher la situation exceptionnelle, *« le cas qui ne cadre pas »*, afin d'envisager la gamme la plus étendue des possibilités. Cette deuxième ligne de conduite nous mène loin du repérage statistique des régularités et des protocoles de recherche très formalisés. La démarche de Becker procède par paliers, considérant que l'explicitation du social ne peut s'élaborer que progressivement. Le sociologue rappelle que *« ce que nous considérons comme un état final à expliquer est seulement un lieu où nous avons choisi d'arrêter notre travail, non une donnée objective »*. ● Sandy **Torres**

C'est à partir des années 1960, avec la parution d'*Outsiders* (traduit en 1985), que la notoriété de Howard Becker franchit les frontières des États-Unis. Il est étiqueté « École de Chicago », ayant étudié la sociologie à l'université de cette métropole et suivi les cours d'Ernest Burgess, Louis Wirth et Everett Hughes.

À travers notamment l'exemple des fumeurs de marijuana, il décrit les différentes conditions qui installent progressivement une personne dans une déviance durable : le passage à l'acte (la première cigarette fumée au cours d'une soirée) qui peut cependant rester sans suite ; la désignation publique (le toxicomane est désigné comme tel, éventuellement arrêté et jugé) ; l'apprentissage social (au contact d'autres consommateurs, le fumeur apprend à distinguer les sensations que l'usage du produit peut procurer) ; enfin, l'adhésion à un groupe déviant qui renforce l'identification au rôle de toxicomane.

Davantage qu'une pathologie, la déviance s'apparente ainsi à une « carrière » dont le déroulement dépend autant du déviant et de ses pairs que des personnes ou institutions qui érigent à un moment donné son comportement en acte déviant.

Pianiste et photographe

Pianiste de jazz (il manqua d'embrasser une carrière de jazzman) et amateur de photographie (il a exposé plusieurs fois), H. Becker est l'auteur d'un autre ouvrage remarqué sur *Les Mondes de l'art* (1982, traduit chez Flammarion en 1988) dans lequel il décrit les métiers qui président à la production d'une œuvre artistique. Sous un apparent éclectisme, les deux livres s'inscrivent dans la même démarche, l'interactionnisme symbolique : ils envisagent des phénomènes sociaux sous l'angle des interactions individuelles et des représentations mises en jeu. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JOHN RAWLS
(1921-2002)

EN QUÊTE D'ÉQUITÉ

Catherine Halpern

En 1971, la parution de *Théorie de la justice* bouleverse la philosophie politique. John Rawls repense les principes de la justice sociale pour les accorder à la liberté des modernes.

John Rawls a 50 ans lorsqu'il publie *Théorie de la justice*. Un livre longuement mûri qui n'entend pas moins que proposer une nouvelle théorie politique de la justice sociale au moment même où les États-Unis sont confrontés à la guerre du Viêtnam et au mouvement pour les droits civiques.

Les principes de justice

L'objectif de J. Rawls est de repenser le contrat social et d'établir à nouveaux frais les principes qui doivent régir des institutions justes. Mais ces principes, J. Rawls les établit à partir d'une procédure étonnante, ce qu'il appelle la *«position originelle»*. Imaginons que le choix de ces principes soit confié à des citoyens, à la fois rationnels et raisonnables, placés dans une situation d'égalité. Chacun a autant de poids que les autres et tous ont accepté de se placer sous un *«voile d'ignorance»*, c'est-à-dire dans une situation où chacun ignore quels sont ses talents personnels, sa situation sociale et les avantages dont il pourrait bénéficier dans la société. De la sorte, leur raisonnement ne sera pas influencé par la considération de leurs intérêts personnels. Selon J. Rawls, cette position originelle aboutit à un consensus sur deux principes. Le premier établit un droit égal au plus grand nombre de libertés de base, par exemple le droit de vote et d'éligibilité, la liberté d'expression, la protection de la personne, le droit à la propriété privée… Le second principe définit les règles de la justice sociale et a un double versant. Il stipule d'une part que les inégalités socio-économiques ne sont acceptables que si elles bénéficient aux membres les plus défavorisés de la société. D'autre part, il exige le respect de l'égalité des chances. On voit là tout l'enjeu de ces deux principes : concilier justice sociale et liberté, mais aussi la rendre compatible avec certaines inégalités.

Le fait du pluralisme

La théorie rawlsienne suscite d'âpres discussions et d'importantes critiques. Les libertariens, tel Robert Nozick, jugent ainsi qu'elle porte atteinte aux libertés en accordant trop de place à l'État. Les communautariens (Charles Taylor, Michael Walzer, Alasdair MacIntyre…) refusent les bases d'une théorie qui prétend énoncer des principes universellement valables.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

Loin de se braquer, J. Rawls s'emploie alors à amender *Théorie de la justice*. Il maintient l'idée que du point de vue de la théorie politique, il faut définir d'abord le juste et non espérer proposer une conception du bien que tous partageraient. Mais il entend montrer que des citoyens ayant des conceptions du bien différentes peuvent dans le cadre d'un *«pluralisme raisonnable»* s'accorder sur les principes de la justice sociale et politique.

Le succès de la *Théorie de la justice* ne se limite pas aux États-Unis. L'ouvrage est très rapidement traduit dans de nombreuses langues même s'il se heurte en France à de nombreuses critiques, surtout des milieux politiques. La théorie de la justice comme équité est souvent lue comme une manière de justifier des inégalités socio-économiques au nom de l'efficacité économique. Si les inégalités permettent de produire plus de richesses, elles seraient alors acceptables dans un système qui les redistribuerait en partie. Lecture erronée, car J. Rawls ne pense guère que le capitalisme plus l'État-providence suffisent à résoudre les inégalités. Pour J. Rawls, une démocratie de propriétaires (où la propriété des richesses et du capital est répartie dans toute la société) ou un socialisme démocratique peuvent être compatibles avec la théorie de la justice, qui est en réalité beaucoup plus radicale qu'on le croit.

Capabilités ou biens premiers ?

L'économiste indien Amartya Sen, proche de J. Rawls, va plus loin : il veut construire une théorie de la justice sociale qui tienne davantage compte des opportunités réelles des individus. J. Rawls propose une liste de biens premiers qui constituent ce que chaque homme rationnel est censé désirer pour mener son projet de vie. Ceux-ci regroupent les libertés de base (de mouvement, de pensée, d'expression…), les possibilités offertes, les revenus et les richesses, enfin les bases sociales du respect de soi. Pour A. Sen, c'est insuffisant : il faut s'attacher non pas tant aux biens que possèdent les individus qu'à ce qu'ils permettent d'accomplir. Il introduit avec Martha Nussbaum le concept de «capabilité» qui renvoie aux capacités réelles qu'ont les individus d'utiliser leurs biens pour mener le projet de vie qu'ils ont choisi (*Éthique et Économie*, 1993). La théorie d'A. Sen apparaît donc comme moins formelle que celle de J. Rawls, mais certains lui reprochent de tendre vers un relativisme des valeurs (il n'y a pas de capabilités dans l'absolu, c'est à chaque société de les définir) et de nourrir trop d'illusions sur la réelle liberté de choix des individus. ●

Library of Congress

Marche pour les droits civiques à Washington, 1963.

WILL KYMLICKA, SUCCESSEUR DE JOHN RAWLS ?

Le Canadien Will Kymlicka présente dans *Les Théories de la justice* (1999) les discussions sur la justice sociale autrement que sous la forme d'alternatives entre la «gauche» et la «droite», le «communautaire» et «l'individuel», le «social» et l'«économique», etc. Selon lui, aucune alternative n'offre aujourd'hui de véritable solution. Il analyse donc les différents courants contemporains : «libéraux» (c'est-à-dire plutôt sociaux-démocrates), «libertariens» (ultralibéraux), marxistes, communautariens, féministes, etc. et, sans proposer de solution définitive, décrit les avantages et inconvénients de chaque pensée.

L'auteur se tient loin des positions radicales. Sa posture est celle d'un «libéral», c'est-à-dire aux États-Unis d'un modéré, qui plaide pour rendre compatible les différentes exigences de la démocratie. Son espoir s'exprime ainsi : *«Si chaque théorie essaie de définir les conditions politiques, économiques et sociales sous lesquelles tous les membres de la collectivité sont traités sur un pied d'égalité, alors peut-être pouvons-nous démontrer que l'une d'entre elles réussit mieux que les autres à satisfaire le critère que toutes reconnaissent.»* ● Nicolas **Journet**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

PIERRE CLASTRES
(1934-1977)

DE L'ANARCHIE PRIMITIVE

Régis Meyran

On doit à Pierre Clastres l'idée que les sociétés primitives ne sont pas seulement privées du pouvoir souverain : elles luttent en permanence contre son émergence.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

« **"Beeru ! Ejo ! Kromi waave !",** *chuchote une voix d'abord lointaine et confuse, puis douloureusement proche, mots étranges et cependant compris.»* C'est ainsi que s'ouvre la *Chronique des Indiens Guayaki* (1972), et que le ton est tout de suite donné… C'est un Indien qui vient réveiller le narrateur pour le prévenir qu'une naissance va se produire, qu'il pourra décrire avec soin. Ce premier livre de Pierre Clastres est un hybride, à rapprocher du *Tristes tropiques* (1955) de Claude Lévi-Strauss : mi-récit autobiographique, mi-monographie. Il raconte l'aventure d'un jeune chercheur, élève d'Alfred Métraux, qui part en 1963 à la rencontre d'une des dernières tribus d'Indiens Guayaki du Paraguay. Celle-ci, sous la pression de la déforestation et des intrusions des Blancs, s'est résolue à sortir de la forêt et à établir un camp semi-nomade dans une clairière. Quelques années plus tard, le groupe aura totalement disparu. C'est pourquoi le récit de P. Clastres est mélancolique : sans être, comme *Tristes tropiques,* un réquisitoire contre l'Occident c'est le constat amer et désabusé de la fin d'un monde. On perçoit un peu des idées libertaires de P. Clastres : ce n'est pas une vaine lutte politique qui sauvera les Guayaki de leur mort programmée. En tout cas, c'est une des expériences de l'ethnologue, qui visitera d'autres groupes au Paraguay, au Brésil et au Venezuela, à partir desquelles il va déployer une réflexion politique ample et originale.

Les sociétés contre l'État

P. Clastres n'est pas le premier à soulever la question du pouvoir politique dans des sociétés sans État ni souverain. La question de l'origine de ces institutions préoccupait les anthropologues depuis le 19e siècle. Dans les années 1940, certains d'entre eux comme Meyer Fortes et Evans-Pritchard, avaient décrit en Afrique des systèmes politiques certes complexes, mais qualifiés d'acéphales ou non-étatiques, en raison de l'absence constatée d'un monopole de la violence légitime, selon la formule consacrée de Max Weber. Fondamentalement, la perspective partagée par les observateurs était que ces sociétés se caractérisaient par le *défaut* d'une institution souveraine, et que ses membres étaient donc dans l'ignorance de cette possibilité que, pour leur compte, ils n'avaient pas encore expérimentée ni sans doute imaginée. En 1974, P. Clastres prend le contre-pied de cette idée :

il affirme que c'est la vocation des sociétés dites *«primitives»* que d'être non pas *«sans État»,* mais bien *«contre l'État»,* c'est-à-dire de fonctionner de telle manière qu'aucune structure de pouvoir ne puisse s'y développer. Dans les sociétés amérindiennes qu'il a visitées, il n'existe pas de hiérarchie instituée, ni de chaîne de commandement. Les chefs y sont privés de pouvoir réel, et on attend d'eux qu'ils jouent le rôle de modérateur. Ils peuvent avoir plusieurs femmes, mais doivent céder tous leurs biens (arcs, flèches, ornements). Le chef n'est qu'une sorte de prédicateur, chargé de sermonner l'assemblée, sans garantie d'être écouté. La conclusion de P. Clastres est que ces sociétés ne sont pas pour autant *«apolitiques»,* sans pouvoir, mais elles produisent un *«contrôle social immédiat»* qui limite l'exercice du pouvoir, et s'oppose à la formation d'une instance de commandement. C'est pourquoi il qualifie ces sociétés de *«contre l'État»*.

Par la suite, P. Clastres ajoute un corollaire important à cette théorie : de même qu'elle est *«contre l'État»,* la société primitive est *«pour la guerre»*. En effet, selon P. Clastres, la guerre telle qu'elle se pratiquait très fréquemment chez les Amérindiens avait pour fonction de maintenir le morcellement des habitats, de prévenir la formation de groupes plus étendus exigeant des délégations de pouvoir, et donc encore une fois, de faire obstacle à l'émergence d'une souveraineté.

Bureau of American Ethnology

Guerrier Guayaki, 1946.

Pourquoi P. Clastres a-t-il tant agacé ? D'abord, parce qu'il se positionne de manière originale. Le travail qu'il a fait était nouveau, car les spécialistes des Amériques indiennes ont systématiquement négligé la question du politique pour se concentrer sur des problèmes de symbolisme, de rituel, de parenté. En revanche, la réflexion politique a toujours été vivace chez les africanistes. Il faut voir là l'influence de traditions solidement ancrées, qui se transmettent de génération en génération d'ethnologues.

Convictions libertaires

Dans cette communauté, P. Clastres apparaît donc comme un penseur atypique. Son trait de génie a peut-être été de voir du politique là où personne n'en voyait. En effet, nos conceptions du pouvoir sont imprégnées d'ethnocentrisme ; et c'est probablement pour cela qu'on est beaucoup plus enclin à voir du politique dans une royauté africaine que dans une société plus ou moins acéphale. P. Clastres aura donc eu le mérite de poser, par ce décalage inattendu, la question de la nature même du politique dans des sociétés qu'on pensait gouvernées par la coutume et la parenté.

Cela dit, la théorie de P. Clastres n'est pas dénuée de convictions personnelles. P. Clastres, proche de Socialisme ou barbarie, ne cachait pas ses engagements libertaires et très critiques vis-à-vis du marxisme. En deçà de l'anthropologue, il y avait un philosophe chez lui, dont les références sont explicites pour les unes (La Boétie, *De la servitude volontaire*) et plus implicites pour d'autres (Nietzsche, Carl Schmitt). Claude Lévi-Strauss, que P. Clastres quitta un peu brusquement après l'avoir contredit sur la question de la guerre, n'avait-il pas mis l'ethnologie sous le signe de Jean-Jacques Rousseau ? Sous l'anthropologue – à cette époque du moins - un philosophe, sinon un militant, sommeillait souvent… ●

→ À LIRE :

- **La Société contre l'État, Recherches d'anthropologie politique**, Minuit, 1974, reéd. 2011.
- **Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives**, L'Aube, 1977, reéd. 2016.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

FRANÇOISE DOLTO

(1908-1988)

LE SACRE DE L'ENFANT

Annick Ohayon

Françoise Dolto est connue pour avoir défendu la cause des enfants auprès du grand public après 1968. Elle a participé à la diffusion de la psychanalyse en France dès les années 1930.

Cela fait maintenant trente ans que Françoise Dolto est partie *«jouer au Scrabble avec Lacan»,* comme elle l'avait dit en matière de boutade. Au moment de sa disparition, un concert unanime et ému salue la grande dame de la psychanalyse française, l'humaniste, qui savait partager avec tous, surtout avec les parents et les éducateurs, son écoute passionnée du langage de l'enfant. Aujourd'hui, des voix discordantes se font entendre. Elles émanent d'un courant de critiques violentes de la psychanalyse en général, de son hégémonie dans le champ de la psychothérapie et de la pédagogie.

Le temps de la formation

Trois personnages ont marqué la formation intellectuelle et professionnelle de F. Dolto : René Laforgue, Édouard Pichon et Sophie Morgenstern. R. Laforgue est le fondateur du mouvement psychanalytique français, le premier médecin psychiatre psychanalysé. F. Dolto commence une analyse avec lui en 1934. Elle en gardera un sentiment d'inachevé, qui la conduira à faire plusieurs contrôles avec de très grands noms de la psychanalyse : Hans Hartmann, Angel Garma, René Spitz, Rudolf Loewenstein et S. Morgenstern pour le travail auprès des enfants.

F. Dolto commence à se former auprès de cette dernière lors de son stage d'externat dans la clinique de neuropsychiatrie infantile de Georges Heuyer. Dans cette institution, S. Morgenstern tente, grâce à la psychanalyse, d'aborder l'enfant ou l'adolescent perturbé autrement, de l'écouter, de le comprendre et de le guérir. Elle met au point une technique d'interprétation du dessin auprès d'un enfant mutique, qu'elle transmet à la jeune externe. Ce n'est que très tardivement que F. Dolto reconnaîtra ce qu'elle lui doit.

Enfin, le troisième mentor de F. Dolto est É. Pichon, pédiatre, psychanalyste et grammairien. C'est auprès de lui, dans son service de l'hôpital Bretonneau, qu'elle va apprendre qu'il faut parler aux bébés, et recueillir les matériaux de sa thèse de médecine : *Psychanalyse et pédiatrie,* qu'elle soutient en 1939, et qui deviendra un livre (*Le Cas Dominique,* 1971).

La « doltoïsation » de la société

Après le décès d'É. Pichon, F. Dolto reprend la consultation de l'hôpital Trousseau, qu'elle va tenir jusqu'en 1978. Elle y forme des médecins, de jeunes psychologues et psychanalystes, qui observent, fascinés, sa technique singulière. Elle travaille aussi dans le premier centre psychopédagogique, au lycée Claude-Bernard. Mais c'est à partir de 1971 que sa notoriété commence, avec la parution simultanée de sa thèse et du *Cas Dominique,* un adolescent psychotique dont F. Dolto interprète les propos mais aussi les dessins et les modelages. Elle va exploser littéralement grâce à ses émissions sur France Inter, qui donneront lieu aux trois volumes de *Lorsque l'enfant paraît* (1990). L'importance primordiale accordée au langage, y compris celui du corps, et l'accent mis non plus sur l'obéissance mais sur l'épanouissement de l'enfant, sont en résonance parfaite avec l'antiautoritarisme ambiant depuis 1968 : on parlera de «doltoïsation» de la société pour désigner cette lame de fond. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

EDWARD O. WILSON

LE SOCIAL EXPLIQUÉ PAR L'ÉVOLUTION

Jean-François Dortier

La sociobiologie, fondée en 1975 par Edward O. Wilson, recherche dans les mécanismes de l'évolution l'explication des comportements sociaux des animaux et des humains.

En France, Edward O.Wilson a été mal reçu pour avoir commis un crime de réductionnisme en affirmant en 1975, dans *La Sociobiologie,* que chez les humains comme chez les fourmis (son domaine de spécialité), la sélection naturelle était le moteur de la formation des sociétés et des comportements culturels.

Le projet d'une sociobiologie

En fait, E.O. Wilson ne fait que reprendre une idée de Darwin en projetant une sociobiologie humaine. Malgré une certaine simplicité d'arguments, on lui doit d'avoir intégré à ses objets d'étude les comportements dits « altruistes » par les éthologues. L'altruisme désigne toutes les conduites *a priori* désavantageuses pour l'individu mais répandues dans les sociétés animales comme humaines : sacrifice de soi, coopération, générosité, etc. Comment expliquer leur diffusion ? Diverses explications fondées sur la communauté de gènes (altruisme de parentèle) ou la communauté d'intérêts (altruisme réciproque) ont été avancées. Selon E.O. Wilson, nous partageons avec les fourmis un caractère commun : la vie en société. Les animaux dits « eusociaux », comme les fourmis et les humains, mais aussi les termites et les abeilles, ne sont pas seulement grégaires : leurs sociétés incluent les comportements parentaux, la coopération et la division du travail au sein de grands groupes. Il y a là, selon E.O. Wilson, un avantage sélectif qui a permis aux fourmis comme aux humains de coloniser la Terre entière.

La conquête sociale de la Terre

La sociobiologie s'est heurtée à un certain échec du fait de son appel mécanique aux modèles animaux et au tout génétique. Pendant longtemps, E.O. Wilson a soutenu l'idée que le développement de la vie en société trouvait son explication dans la loi des gènes. Selon la théorie de la parentèle, par exemple, coopérer avec les autres n'est avantageux qu'à condition de posséder un patrimoine génétique commun. Cependant après avoir été le principal promoteur de cette théorie génétique, E.O. Wilson l'a remise en cause (*La Conquête sociale de la Terre*, 2012). Il reste darwinien et continue d'attribuer un rôle important à la sélection naturelle, mais il estime désormais que la sélection naturelle ne s'exerce pas uniquement sur les gènes, mais à plusieurs niveaux : génome, individus, groupes, colonies. Conséquence : des individus peuvent avoir intérêt à collaborer, même s'ils ne partagent pas de gènes. Voilà donc réconciliées l'approche génétique et l'approche culturelle. Car la sélection à niveaux multiples conduit à une « coévolution gène-culture » où se combinent facteurs biologiques et culturels dans l'émergence des comportements sociaux. Gènes, protéines, cellules, organismes agissent les uns sur les autres. E.O. Wilson construit donc pas à pas un nouveau grand récit de l'évolution des sociétés humaines. Cela marque en tout cas un tournant dans la théorie de l'évolution, dominée par un modèle du « gène égoïste » aujourd'hui décrié par celui-là même qui en fut le promoteur, Richard Dawkins. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

1975-2006

APRÈS LA MODERNITÉ

PETER SINGER

METTRE FIN AU SPÉCISME

Thomas Lepeltier

Ni tuer ni faire souffrir… Le philosophe australien Peter Singer propose d'étendre la morale humaine au règne animal.

À l'automne 1971, une famine sévit au Bengale oriental (de nos jours le Bangladesh). Ému par cette misère, le jeune philosophe australien Peter Singer saisit l'occasion pour écrire un article où il montre que les citoyens des pays riches ont une obligation morale de venir en aide aux habitants des pays pauvres. Pour arriver à cette conclusion, il part du principe que, si nous pouvons le faire sans trop de difficulté, nous devons empêcher que des personnes meurent de faim ou d'un manque de soins médicaux. Ce devoir semble anodin. Pourtant, s'il était respecté, il serait révolutionnaire, puisqu'il implique l'abandon de tout le superflu dans notre vie. Par exemple, si vous passez à côté d'une mare d'eau où un enfant est en train de se noyer, n'avez-vous pas l'obligation morale d'aller le sauver, quitte à sacrifier votre beau costume ? Cette perte n'est en effet pas moralement significative par rapport à la mort d'un enfant. Or qu'en est-il des enfants qui meurent de faim ou de maladies facilement curables dans les contrées lointaines ? L'éloignement n'étant pas un critère moral, P. Singer soutient que nous avons aussi l'obligation de tenter de les sauver. Plutôt que de faire des dépenses pour des biens non nécessaires (gadgets divers, habits onéreux, voiture de luxe, etc.), nous devons donner l'argent équivalent à des organismes qui viennent en aide aux nécessiteux de ce monde. En abandonnant ainsi le superflu, nous sauvons des vies. Cette démarche ne relève pas de la charité ; c'est bien une obligation morale ; ne pas l'adopter est une faute. Du coup, P. Singer décide, dès ces années 1970, de donner tous les mois une partie de son salaire à des organismes d'aide aux plus démunis (actuellement, il donne 30 % de ses revenus). Cette démarche éthique ne passe pas inaperçue. Elle donne naissance à un mouvement social actuellement en plein essor, dit de l'« altruisme efficace », qui définit rationnellement la façon la plus efficace pour chacun d'entre nous de rendre le monde meilleur.

Une autre manière de conduire sa vie

Toujours dans ces années 1970, P. Singer découvre aussi que l'on ne peut pas produire de viande, de lait et d'œufs sans faire souffrir les animaux. Puis, constatant que l'on peut très bien manger et être en très bonne santé en se passant de ces produits, il en conclut qu'il faut devenir végétalien. Pourquoi en effet faire souffrir des animaux quand ce n'est pas nécessaire ? Là encore, Singer joint l'acte à la parole en devenant lui-même végétalien. Cette nouvelle démarche le conduit à publier *La Libération animale* (1975) où il décrit les conditions abominables où se trouvent plongés la plupart des animaux que nous mangeons et montre la nécessité morale de devenir végétalien. Rapidement, ce livre devient un des ouvrages de référence pour ceux qui veulent mettre un terme à l'exploitation des animaux. C'est le début de la vague moderne en

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

faveur du végétarisme, végétalisme et véganisme. Une fois de plus, la philosophie de P. Singer ne vise pas à être une simple construction théorique : elle constitue aussi une autre manière de conduire sa vie. Par un mélange de raisonnements rigoureux, de prose limpide, d'analyses de cas précis et de mise en application des conclusions auxquelles il aboutit, elle arrive même à toucher beaucoup de monde. Bref, c'est cette philosophie très concrète sur des sujets sensibles qui lui a valu d'être qualifié par le magazine *The New Yorker* de «*philosophe vivant le plus influent*» de la planète… ●

levers2007/iStock

LA LIBÉRATION ANIMALE

Comment traiter les animaux? Cette question, qui relève de la philosophie morale, est au cœur du livre de Peter Singer, *La libération animale*, dont beaucoup de ses lecteurs disent qu'il a changé leur vie. Pourtant, l'ouvrage comporte relativement peu de réflexions proprement philosophiques. Il est surtout constitué de longues descriptions d'expériences de laboratoire et d'analyses détaillées des conditions d'élevage des animaux de rente; il abonde aussi en conseils pratiques pour éviter de faire souffrir inutilement les animaux et offre même des informations sur la diététique, allant presque jusqu'à donner des recettes de cuisine.

Que découvre-t-on dans ce livre? En deux mots, l'existence d'une cruauté dissimulée derrière les murs des laboratoires, des fermes d'élevage intensif et des abattoirs. Les sources principales de l'auteur sont les articles scientifiques écrits par les expérimentateurs eux-mêmes et les revues des professionnels de l'industrie alimentaire. Difficile de ne pas être bouleversé par ces lapins à qui l'on verse des produits corrosifs dans les yeux (décapant pour four, détachant pour moquette, etc.), par tous ces chiens ou chats électrocutés jusqu'à ce que mort s'ensuive pour tester telle ou telle réaction, par ces poules qui passent leur vie dans des cages si petites qu'elles peuvent à peine bouger une aile, par ces veaux maintenus malades presque à en mourir pour que leur viande reste blanche, par ces vaches que l'on dépèce vivantes, et ainsi de suite. Pour Singer, la cause principale de ces pratiques est le spécisme. Ce mot, formé par analogie avec racisme et sexisme, désigne le fait d'assigner différentes considérations à des êtres sur la seule base de leur appartenance à une espèce, et non pas en fonction de leurs intérêts propres. Les personnes qui font souffrir les animaux le font ainsi avec l'excuse que leurs victimes ne sont justement pas humaines. Or, pour P. Singer, si un être souffre, il ne peut y avoir aucune justification morale pour refuser de prendre en considération sa souffrance; en particulier, il n'est pas acceptable de le faire souffrir sans nécessité. Cet argument implique qu'il faut non seulement boycotter l'industrie de la viande, mais aller jusqu'à devenir végétarien, puisqu'en faisant tuer un animal, juste pour notre plaisir culinaire, nous le faisons immanquablement souffrir sans nécessité. Cet argument implique aussi que soit mis un terme à la quasi-totalité des expérimentations sur les animaux puisque, selon P. Singer, elles sont loin d'être nécessaires.

● Thomas **Lepeltier**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

RICHARD DAWKINS
LA LOGIQUE ALTRUISTE DU GÈNE ÉGOÏSTE

Hugo Albandea

En faisant du gène le sujet de l'évolution, Richard Dawkins résout un problème laissé en friche par Darwin : le comportement altruiste.

Né au Kenya, le Britannique Richard Dawkins reçoit une éducation anglicane traditionnelle. Il rejette la religion pour se tourner vers la biologie et la théorie de l'évolution, explication plus crédible des origines de la vie. Ses travaux porteront sur le rôle des gènes dans l'évolution des espèces. C'est dans *Le Gène égoïste* (1976), ouvrage de référence, qu'il formalisera sa thèse : les comportements des animaux sont déterminés par leur génome. Ce sont les génomes, et non les individus, qui font l'objet de la sélection naturelle.

L'évolution par le gène

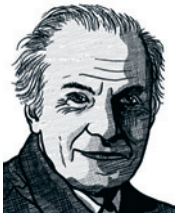
Après des études secondaires en Angleterre, R. Dawkins intègre l'université d'Oxford où il obtient un diplôme de zoologie en 1962. Son tuteur, l'éthologiste Nikolaas Tinbergen, l'initie à la recherche en matière de comportement animal. R. Dawkins émet une hypothèse nouvelle : toutes les conduites animales seraient soumises la seule logique de la reproduction du patrimoine génétique. Le gène serait au centre de la théorie de l'évolution, comme unité de base de la sélection naturelle.

Le biologiste résout ici un problème auquel s'étaient toujours heurtés les évolutionnistes : comment expliquer les comportements altruistes ? Plutôt que de recourir à une hypothèse de sélection de groupe, R. Dawkins explique l'altruisme par une logique de conservation du patrimoine génétique. Ainsi, lorsqu'une fourmi se sacrifie pour sa colonie, elle le fait pour une raison : favoriser son patrimoine génétique. En se sacrifiant alors qu'elle est stérile (seule la reine est capable de se reproduire), elle permet aux autres individus, qui portent les mêmes gènes, de survivre. Elle se sacrifie au profit de son propre génome. Ce qui entraîne que la solidarité entre individus est proportionnée à leur proximité génétique. Dans cette mesure, on peut parler d'une *« sélection de parentèle »*. Dans *Le Phénotype étendu* (1982), R. Dawkins cherche à donner une base génétique aux comportements des animaux. L'expression des gènes ne se limite pas à des processus biologiques, comme la croissance des tissus, mais qu'elle s'étend aux comportements de l'animal dans son environnement, comme la confection de nids par les oiseaux.

La sélection culturelle

En appliquant ses vues évolutionnistes à la sphère socioculturelle, R. Dawkins propose une nouvelle discipline : la mémétique. Le « mème », pendant culturel du gène, serait l'unité motrice de l'évolution des cultures. Il s'agit d'un élément reconnaissable (les premières notes de la marche nuptiale de Wagner), capable de se dupliquer d'un cerveau à un autre. Selon R. Dawkins, leur diffusion se fait par contagion horizontale entre les individus, qui adoptent de manière sélective les « mèmes » qui leurs sont présentés. L'imitation étant plus rapide que la reproduction, l'évolution culturelle l'est aussi. Cette idée a été soutenue par le philosophe Daniel Denett et la psychologue Susan Blackmore. Mais la mémétique peine à s'imposer comme une discipline scientifique, à cause du flou de la notion de mème. Est-ce un mot, une phrase, une image, une idée, un comportement ? L'ambiguïté n'a pas encore été levée.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



MICHEL CROZIER

(1922-2013)

PENSER LES ORGANISATIONS

Philippe Cabin

Michel Crozier est le fondateur, en France, de l'analyse stratégique, qui désigne à la fois une approche sociologique des organisations et une méthode d'intervention.

Michel Crozier fait partie de ces intellectuels français nés dans l'entre-deux-guerres, dont l'originalité intellectuelle et méthodologique a largement passé les frontières françaises. Né en 1922 dans la Marne, il a obtenu son diplôme de HEC Paris et une licence en droit en 1949, avant de partir aux États-Unis pendant quatorze mois pour y étudier les syndicats. Ce fut un véritable choc. Au fil de ses rencontres, il découvre une autre façon de vivre, de travailler et de s'organiser en société qui le marque à jamais. De retour en France, il s'y impose comme le père de l'« analyse stratégique ».

Comprendre les relations de pouvoir

Dans *Le Phénomène bureaucratique* (1964), il met au jour les rouages organisationnels cachés de deux organisations publiques, l'Agence parisienne des chèques postaux et la Seita. Les relations de pouvoir apparaissent comme le principal élément structurant de l'organisation. Mais, loin de reproduire l'organigramme, elles reposent sur des données implicites, notamment la maîtrise des *« zones d'incertitude »*. C'est ainsi qu'à la Seita, le conflit récurrent entre les ouvriers de production et les ouvriers d'entretien s'enracine dans la maîtrise de la zone d'incertitude que constituent les pannes de machine. M. Crozier montre également comment la centralisation et la multiplication des règles aboutissent à la constitution de *« cercles vicieux bureaucratiques »* qui rigidifient l'organisation.

Dans *L'Acteur et le Système* (1977), il va donner une assise théorique à ces premières analyses : cet ouvrage, coécrit avec Erhard Friedberg, est le livre fondateur de l'analyse stratégique. Il est aujourd'hui un classique de la littérature sociologique. La thèse peut se résumer en quelques propositions. L'acteur n'est pas totalement contraint, il a une certaine marge de liberté. Son comportement est le résultat d'une stratégie rationnelle. Mais cette rationalité n'est pas pure, elle est limitée : les gens ne prennent pas les décisions optimales, mais celles qu'ils jugent satisfaisantes compte tenu de leur information, de la situation et de leurs exigences.

Pour M. Crozier, c'est sur la base de ces postulats qu'il faut analyser le fonctionnement des organisations. L'analyse stratégique étudie donc les relations de pouvoir et les effets des stratégies des acteurs dans l'organisation. Elle est devenue une méthode de diagnostic organisationnel et d'accompagnement du changement de plus en plus utilisée par des sociologues, mais aussi par des professionnels du management.

M. Crozier a également cherché à appliquer cette analyse à la société française dans son ensemble, dans une perspective réformatrice. Il y a selon lui un modèle bureaucratique à la française (centralisateur, rigide, cloisonné) qui imprègne l'ensemble des organisations et empêche tout changement social. Dans *La Crise de l'intelligence* (1995), il dénonce le rôle des technocrates et des élites, qui gênent les transformations que la société civile est encline à accepter. Une critique qui n'a pas cessé d'être reprise depuis… ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JÜRGEN HABERMAS
LA COMMUNICATION, FONDEMENT DU SOCIAL

Catherine Halpern

Repenser la fonction de la raison moderne au-delà de ses défauts, telle était le principal programme de Jürgen Habermas, philosophe et sociologue de l'école de Francfort.

Présent sur tous les fronts – la bioéthique, l'Europe ou le révisionnisme –, Jürgen Habermas est l'une des grandes figures intellectuelles de notre époque. Il a été profondément influencé par le marxisme et par la critique de la rationalité technique et scientifique, laquelle instrumentaliserait la nature mais aussi l'homme pour les intérêts de la classe dominante. La publication de *Théorie de l'agir communicationnel*, en 1981, constitue un tournant dans la pensée de J. Habermas : il s'éloigne de la théorie critique défendue par l'école de Francfort pour se rapprocher de l'esprit des Lumières et des procédures démocratiques. On comprend alors son souci d'agir dans l'espace public, qui, selon lui, occupe une place essentielle dans le fonctionnement des sociétés d'aujourd'hui.

La raison communicationnelle

J. Habermas est un auteur difficile et *Théorie de l'agir communicationnel* ne déroge pas à cette règle. Cet ouvrage de près de mille pages entend proposer une nouvelle théorie de la société reposant sur la communication. Pour ce faire, le philosophe allemand reprend la généalogie des penseurs de la modernité – de Max Weber à Max Horkheimer et Theodor Adorno, en passant par George H. Mead, Émile Durkheim, les acquis de la pragmatique du langage avec John L. Austin et John Searle. Il s'agit pour lui d'asseoir l'idée d'une *« raison communicationnelle »*. D'où le caractère abstrait du livre, qui lui fut souvent reproché.

De la discussion au consensus

Si, dans ses premiers ouvrages, J. Habermas a fait la critique de la raison occidentale comme l'expression de la technoscience dominatrice et aliénante, il montre dans *Théorie de l'agir communicationnel* que la raison a également une fonction communicationnelle, qui s'ancre spontanément dans le langage et le discours, et même dans ses formes les plus quotidiennes. Les énoncés émis par quiconque cherche à se faire comprendre des autres ont une triple prétention à la validité : prétention à l'exactitude, prétention à la justesse par rapport au contexte social et à ses normes, et enfin prétention à la sincérité. C'est pourquoi il est possible, même en ayant pris acte de l'échec des grands systèmes métaphysiques, de parvenir à un consensus sur les normes éthiques ou politiques en débattant de manière argumentée. On comprend dès lors le débat qu'aura J. Habermas avec le postmodernisme. La pensée postmoderne ne croit plus à la raison : tout discours ne peut être que relatif, notre époque ayant montré que l'on ne pouvait guère fonder de normes universelles. La théorie de J. Habermas montre au contraire que la raison communicationnelle nous permet de sortir de cette impasse et *« sans dramatiser, de prendre congé du concept d'absolu »*. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

QU'EST-CE QUE L'AGIR COMMUNICATIONNEL ?

Toute sociologie repose sur un modèle plus ou moins explicite permettant de comprendre le comportement des acteurs. Jürgen Habermas distingue quatre modèles d'action.

- Selon le modèle traditionnel d'un agir téléologique, l'acteur poursuit un but défini à l'avance et utilise pour cela des moyens propres à lui assurer le succès. Le stratège militaire, l'entrepreneur ou le joueur d'échec en sont des modèles types.
- Une conception axiologique de l'action présente les comportements comme régis par des normes : les membres d'une même communauté obéissent à certaines attentes de comportement. Le prêtre, le professeur ou tout autre professionnel dans l'exercice de ses activités s'inscrit dans ce type d'action.
- L'action peut aussi être représentée dans une logique dramaturgique : il s'agit alors de proposer de soi une certaine image à des interlocuteurs assimilés à un public. Le demandeur d'emploi ou le courtisan doit se plier aux règles d'une telle logique d'action.
- Le concept d'un agir communicationnel construit des consensus dans un dialogue de sujet à sujet, exempt de manipulation : la relation entre les acteurs se constitue dans le langage, elle ne lui préexiste pas. Le député à l'Assemblée ou le commercial qui négocie un contrat entrent dans le cadre de l'agir communicationnel.

Dans la réalité, toute action est un mélange de ces quatre types purs. ● Yves **Jeanneret**

L'ÉCOLE DE FRANCFORT : TROIS GÉNÉRATIONS DE PENSEURS

Sous l'intitulé de « théorie critique », l'école de Francfort développe, à partir des années 1940, une philosophie sociale inséparable d'une visée émancipatrice. S'il peut y avoir un fil tendu susceptible de relier entre eux les grands penseurs francfortois, il est dans le rapport entre théorie de la société et critique de l'aliénation et de l'injustice, entre réflexion sur soi et recherche de l'émancipation pour tous.

- Theodor Adorno et Max Horkheimer, fondateurs de l'école de Francfort, s'interrogent, pendant la Seconde Guerre mondiale, sur la perte de sens dans un monde moderne où la rationalité (scientifique, technique, technocratique) tient une place dominante. Appuyant leur réflexion sur des études de sociologie empirique, ils ciblent les penchants fascistes que recèlent même les sociétés libérales (*Études sur la personnalité autoritaire*, 1950).
- Jürgen Habermas renouvellera le programme initial de M. Horkheimer. Il cherche à repenser avec précision le lien entre théorie et pratique, en ressaisissant à travers les ressources de la communication langagière le pouvoir dont peuvent disposer les acteurs sociaux dans les sociétés modernes et laïques pour accéder à l'autonomie et se libérer de l'emprise impersonnelle des systèmes économique et administratif.
- Dans ce cadre, la reconnaissance intersubjective devient la condition incontournable d'un état social émancipé, qui ne trouve vraiment à s'exprimer qu'à travers les espaces publics délibératifs des États de droit démocratiques. *La théorie critique de la société* se fait théorie normative de la discussion.

C'est l'émancipation, au fond, qui continue aujourd'hui encore de donner sens au programme d'une théorie critique issue de l'école de Francfort. Cette dernière sera à ranger au magasin des accessoires le jour où « émancipation » sera devenu un mot vide de sens ou obsolète. ● Yves **Jeanneret**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

GILLES DELEUZE

(1925-1995)

LIBÉRER LES FLUX DU DÉSIR

Catherine Halpern

Livre fétiche de l'après-68, *L'Anti-Œdipe* est iconoclaste. Contre la psychanalyse, Gilles Deleuze y défend une conception positive du désir libéré du carcan familial.

En 1969, Gilles Deleuze le philosophe rencontre Félix Guattari le psychanalyste. Trois ans plus tard, ils publient *L'Anti-Œdipe* (1), un livre étrange écrit à quatre mains. Premier fruit d'une collaboration atypique, c'est un ovni dans le ciel philosophique. Par son style déjà : ébouriffant et loin de l'esprit de sérieux qui pèse sur la production universitaire. *« Ça chie, ça baise »,* lit-on dès la troisième ligne. Par ses idées surtout : *L'Anti-Œdipe* soutient une conception révolutionnaire du désir, et commence par dénoncer les autres. Ainsi, penser le désir sur le mode du manque, du besoin et, comme chez Jacques Lacan, de l'interdit est une erreur grossière. Le désir n'est pas un manque d'objet : il est sans objet et ne vise que sa propre prolongation. c'est une *« machine désirante »*. Pour G. Deleuze et F. Guattari, *« il n'est pas question de sexualité débordante, d'hédonisme ni de "peace and love" ». « En parlant de désir, nous ne pensions pas plus au plaisir et à ses fêtes. »* Le plaisir, s'il est agréable, est ce qui vient plutôt interrompre le désir. Ainsi, l'amour courtois ne cesse de repousser le plaisir, mais cultive le désir. Ce qui fait qu'en dépit des apparences, *« l'ascèse a toujours été la condition du désir, et non sa discipline ou son interdiction »*.

Le familialisme, voilà l'ennemi !

Comme son titre l'indique, *L'Anti-Œdipe* a un adversaire à combattre : c'est la psychanalyse freudienne. En effet, *« au lieu de participer à une entreprise de libération effective, la psychanalyse prend part à l'œuvre de répression bourgeoise la plus générale, celle qui a consisté à maintenir l'humanité européenne sous le joug de papa-maman et à ne pas en finir avec ce problème-là. »* Le familialisme, voilà l'ennemi ! Quel que soit le récit que fait l'analysé sur son divan, il se voit d'emblée réduit à une histoire de famille. Au fond, la psychanalyse empêche les gens de parler et participe à l'entreprise générale de répression sociale. G. Deleuze et F. Guattari exigent que l'on écoute vraiment leur délire car, selon eux, la vérité du désir nous est donnée par la figure du schizophrène, et la recherche de cette vérité exige une analyse alternative qu'ils nomment *« schizoanalyse »* : *« Le schizoanalyste n'est pas un interprète, encore moins un metteur en scène, c'est un mécanicien, micromécanicien.* […] *Il s'agit de trouver quelles sont les machines désirantes de quelqu'un, comment elles marchent, avec quelles synthèses, quels emballements, quels ratés constitutifs, avec quels flux, quelles chaînes, quels devenirs dans chaque cas. »* Ce qui fait de l'inconscient non pas un théâtre, mais une *« usine »*.

L'Anti-Œdipe a pu irriter, mais il a rencontré un très vif succès. On pouvait facilement y voir le porte-parole d'une génération éprise de liberté. Plutôt que cela, il annonçait d'autres causes : après le courant antipsychiatrique qui avait remis en question l'institution asilaire, G. Deleuze et F. Guattari offraient à une psychanalyse « embourgeoisée » l'occasion de se remettre en cause. Ont-ils réussi à faire bouger les choses ? Revenant sur ce point en 1980 G. Deleuze était bien pessimiste : *« L'Anti-Œdipe a été un échec complet »,* avouait-il. Mais est-ce si sûr ? ●

(1) **Capitalisme et schizophrénie,** premier volume, 1972.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

CAROL GILLIGAN
LE SOUCI DES AUTRES, UNE AFFAIRE DE FEMMES

Nicolas Journet

En 1982, la psychologue Carol Gilligan fit cadeau à la communauté intellectuelle d'un mot *a priori* banal, le *care*. À lui seul, il occupe le centre d'un débat de philosophie morale, sociale et politique qui se poursuit de nos jours.

Née en 1936, Carol Gilligan est diplômée en littérature ainsi qu'en en psychologie clinique et sociale. Elle a fait des recherches et enseigné à l'université de Harvard, puis de New York. En 1996, le magazine *Time* la classait parmi les « 25 personnes les plus influentes du monde ». Cette influence, elle doit surtout à un livre intitulé *Une voix différente, introduction à l'éthique du* care (1982, trad. 1986). *« Voici dix ans que je suis à l'écoute des gens,* écrivait Carol Gilligan. *Il y a cinq ans, j'ai commencé à percevoir des différences entre toutes ces voix, à discerner deux façons de parler de morale et de décrire les rapports entre l'autre et soi. »* Cette « voix différente », c'est celle des femmes, et cette « autre morale », c'est le souci du *care*. Livre fondateur directement impliqué dans la « seconde vague du féminisme », *Une voix différente* est l'œuvre d'une scientifique confrontée à un fait troublant : les jugements moraux des hommes et des femmes ne sont pas les mêmes. Le constat résulte des travaux du psychologue Lawrence Kohlberg, avec lequel C. Gilligan a collaboré durant des années. Sa théorie du développement moral jouissait dans les années 1980 d'une grande estime. Elle décrivait le passage de l'enfance à la maturité morale en trois étapes : un niveau préconventionnel (jugement par intérêt), puis conventionnel (conformité aux autres) et enfin postconventionnel (application de principes de justice). Or, L. Kohlberg affirmait que, par souci de *« faire plaisir aux autres »,* les jeunes femmes restaient souvent au stade conventionnel, et à ses yeux n'aimaient pas appliquer des normes de justice universelles. Or, pour C. Gilligan, son raisonnement est biaisé : il est faux de réduire la prise en compte des besoins d'autrui au seul désir de complaire. Agir ainsi, c'est surtout « aider », « se soucier », « prendre soin de », « accompagner », « conserver des liens », etc., toutes démarches qui relèvent d'un souci proprement éthique et positif : celui de ne pas nuire.

En psychologue qu'elle est, C. Gilligan établit, sur la base de témoignages, qu'il s'agit là d'une disposition stable chez la femme adulte, et non un retour à un stade plus ou moins infantile du jugement. C'est une autre façon de gouverner sa vie de manière autonome. Elle termine sur ces mots : *« Alors que l'éthique de justice est fondée sur le principe de l'égalité – chacun doit être traité de la même manière –, l'éthique du* care *repose sur le principe de la non-violence – il ne doit être fait de tort à personne. Dans la maturité, ces perspectives convergent.* […] *De même que l'inégalité affecte les deux parties dans une relation inégale, la violence est aussi destructive pour tous ceux qui y sont impliqués. »* Il est temps, ajoute-t-elle, que la société tout comme les spécialistes reconnaissent l'existence et la valeur éthique de cette morale féminine, qu'elle associe avec le rôle de mère. L'idée mettra quatre ans à traverser l'Atlantique, mais beaucoup plus de temps à être diffusée et surtout discutée. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JERRY FODOR
(1935-2007)

L'ESPRIT ÉCLATÉ

Nicolas Journet

La théorie computationnelle et modulaire de l'esprit a connu la vie d'une star : au sommet de l'affiche pendant trente ans, elle a mal survécu au rejet de son propre créateur.

Le philosophe américain Jerry Fodor est le fondateur de la théorie computationnelle de l'esprit (TCE), modèle standard en sciences cognitives durant plusieurs décennies. Cette théorie repose sur deux postulats. Le premier affirme que l'esprit humain fonctionne comme une machine logique, une sorte d'ordinateur biologique. Toutes nos pensées, désirs, intentions, représentations (*« j'aime les pommes », « Jules habite au Québec »,* etc.) sont traitées mentalement sous forme de propositions de type P et Q, reliées entre elles par des relations logiques (si P alors Q). La théorie de la relativité d'Einstein ou les tragédies de Shakespeare seraient dont exprimables, à un certain niveau de profondeur de traitement, comme des séries de propositions de logique formelle.

Le second principe de la TCE est l'idée de modularité. Il affirme que la plupart de nos activités mentales sont produites par des modules spécialisés qui s'occupent chacun d'une tâche spécifique : la vue, le langage, la motricité, la mémoire, etc. C'est cette thèse que J. Fodor exposait en détail dans *La Modularité de l'esprit* (1983). Chacune de ces grandes fonctions était elle-même décomposable en sous-modules, comme autant de sous-programmes informatiques : la perception visuelle traite séparément la reconnaissance des formes, de la couleur, du mouvement. Pour le langage, la grammaire et la sémantique sont traitées séparément. La théorie de la modularité reprenait à sa façon la théorie des « facultés mentales » du 19e siècle. J. Fodor, qui aime la provocation, n'hésitait pas à réhabiliter Franz Joseph Gall, le père de la phrénologie selon lequel chaque aptitude humaine a une localisation dans le cerveau et peut même se lire sur les « bosses » du crâne. Bosses mises à part, la modularité selon J. Fodor reprend le même schéma de base : chaque module est spécifique à une application précise, son fonctionnement est autonome, rapide et inconscient, et ce module possède une localisation cérébrale propre.

Restait à rendre compte du fait que notre activité mentale ne se présente pas sous cette forme à la conscience : lorsque nous percevons une image, nous ne séparons pas la forme d'un côté et la couleur de l'autre. J. Fodor avançait alors l'hy-

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

pothèse d'un « système central » qui serait chargé d'intégrer les différentes opérations entre elles. Ce système central, lui, est non spécialisé et il est conscient. Lorsque nous parlons, d'un côté, la production des sons et la maîtrise de la grammaire sont largement inconscientes. Ces activités mentales sont commandées par des modules périphériques spécialisés. En revanche, l'énoncé n'a de sens que pris comme un tout : sa production relève du système central qui, lui, a un fonctionnement conscient. En principe, je sais ce que je veux dire lorsque je dis quelque chose. Il fallait donc admettre, soulignait J. Fodor, que ce processus supérieur ne devait pas être modulaire.

À l'époque où il écrivait cela, J. Fodor s'appuyait sur des recherches neurologiques relatives à la vision, mais guère plus, sur le postulat générativiste de Chomsky et sur beaucoup de spéculations. Par la suite, les neurosciences ont montré de manière répétée l'existence de bien d'autres aires cérébrales très spécialisées. Il n'en fallait pas plus pour que de nombreux chercheurs, comme Dan Sperber et Steven Pinker, proclament la victoire de la théorie modulariste, devenue en particulier une sorte de dogme des partisans de la « nouvelle synthèse » en psychologie évolutionniste, pour ne prendre que cet exemple. Pourtant, dès la conclusion de *La Modularité de l'esprit*, J. Fodor avait mis en garde contre toute vision unilatérale. Son livre invitait donc à la prudence et rappelait qu'en matière scientifique, il fallait accepter que « *l'extase soit différée* ».

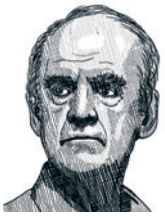
Or, vingt ans après, non seulement il gardait la même prudence mais opérait ce qu'on peut appeler une volte-face, qui mettait en porte-à-faux toute la théorie computationnelle, modularité comprise. D'abord, le philosophe soulignait qu'une partie seulement des processus mentaux fonctionnent de façon modulaire, et s'en prenait donc à ceux qui font de la TCE un dogme central des sciences cognitives.

Ensuite, il réfutait la nature calculatoire de toutes les opérations de l'esprit, en s'appuyant sur l'argument de l'abduction. L'abduction, en effet, est un mode de raisonnement bancal qui consiste à faire une hypothèse à partir d'une ou deux prémisses. Par exemple, à partir des deux prémisses « Stefan est alpiniste » et « Stefan est parti dans les Alpes », je peux émettre l'hypothèse que Stefan est parti dans les Alpes pour faire de l'alpinisme. Mais cette déduction n'est pas démontrable. C'est une hypothèse possible, bien que non rigoureusement logique. C'est pourtant un mécanisme très courant de la vie mentale. L'abduction, nous dit J. Fodor, ne peut être décrite selon les règles de la logique pure. De plus, elle outrepasse les lois de la modularité. En gros, l'abduction démontre que notre pensée fait des sauts et qu'elle est donc en partie « holiste ». « *La question de l'abduction* [est reliée au fait que] *le caractère global des processus cognitifs ne cadre pas bien avec la théorie qui veut que ce soient des calculs classiques.* » Conclusion : le modèle dominant de la science cognitive est faux, et « *pour lors, ce que la science cognitive a principalement découvert sur l'esprit, c'est que nous ignorons comment il fonctionne* ». « *La recherche est ce processus qui voit les papillons se métamorphoser en chenilles* », écrivait J. Fodor, Il est rare qu'un chercheur opère une telle autocritique, mais après tout n'est-ce pas le fonctionnement normal de la science que de se soumettre à la réfutation ? ●

Salvador Dali, Fundació Gala-Salvador Dali / Adagp, Paris 2018

Le jeu lugubre, Salvador Dali, 1929.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



CHARLES M. TAYLOR
L'IDENTITÉ DE L'HOMME MODERNE

Xavier Molénat

Le « moi » a une histoire. En la retraçant, le philosophe canadien Charles Taylor entend montrer que l'individu n'existe pas sans un collectif qui le reconnaît.

Charles Taylor a fait une carrière de philosophe et de politiste à l'université anglophone McGill de Montréal, entre 1961 et 1997. Il s'est fait connaître surtout par un monumental ouvrage, *Les Sources du moi* (1989). C'est une contribution importante à la compréhension de l'individu de la fin du 20e siècle. Il montre en effet que l'individualisme de notre temps n'est pas, ou pas seulement, une conséquence du libéralisme politique et économique dominant. La « quête d'authenticité » qui semble marquer cette époque possède selon lui une véritable dimension morale : elle est la source d'une exigence éthique et de nouvelles valeurs pour la société, car chacun attend désormais une reconnaissance sociale de son identité. Ainsi, *« le moi et la moralité s'avèrent être des thèmes qui s'entremêlent de manière inextricable »,* écrit-il.

Une identité en tension

C. M. Taylor échappe aux jugements unilatéraux portés sur l'individualisme. Christopher Lasch, Richard Sennett ou, Alain Ehrenberg ont dénoncé ses aspects corrosifs, entraînant soit un repli narcissique sur la vie privée, soit la dépression liée à l'obligation d'être à tout prix autonome. Mais d'autres sociologues, comme Anthony Giddens, Jean-Claude Kaufmann ou François de Singly, ont décrit positivement la réflexivité moderne et l'*« invention de soi »* au nom du fait qu'elles ouvrent de nouvelles marges d'action et de choix aux individus. Pour C. M. Taylor, l'individualisme contemporain n'est pas seulement l'un ou l'autre, mais caractérise une identité en tension entre forces égoïstes et altruistes. Le danger narcissique existe, mais *« un subjectivisme total et parfaitement conséquent tend vers le vide : aucun accomplissement n'aurait de valeur dans un monde où littéralement rien n'aurait d'importance que l'accomplissement personnel »*. Le « moi » moderne ne va pas sans une exigence de bienveillance, de justice et de respect des personnes. L'exigence de liberté, enfin, sauve l'individu du repli sur soi, puisque ce droit doit être garanti collectivement : être libre, c'est entretenir un lien politique avec les autres tel qu'il définisse les conditions de notre coexistence. Taylor rappelle ainsi que l'identité personnelle est aussi toujours une identité collective. Reconnaissant l'individu comme valeur positive, il le met en garde contre ses excès : trop d'individualisme tue l'individu. Souvent classé comme « communautariste », le philosophe s'est affirmé comme l'un des grands penseurs du multiculturalisme. Engagé au sein du Nouveau Parti démocratique canadien (socialiste), il a participé, en 2007, à la réflexion sur les « accommodements raisonnables » dans l'État du Québec. ●

→ À LIRE :

- **La Source du moi. La formation de l'identité moderne, (1989),** C. Taylor, Seuil, 1998.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

FRANCISCO VARELA

(1946-2001)

L'HOMME EST UN CORPS PENSANT

Romina Rinaldi

Le corps n'est pas au service de l'esprit, il en fait partie. C'est la thèse développée par Francisco Varela, théoricien de la « cognition incarnée ».

Né Chili en 1946, Francisco Varela étudie la biologie à Harvard, puis rentre à Santiago et mène des recherches avec Humberto Maturana. Exilé en 1973, il revient au Chili en 1980, puis s'installe à Paris, où il résidera jusqu'à son décès prématuré. Alors qu'à l'époque de ses premières recherches, biologie et sciences cognitives s'ignorent, Varela, lui, s'interroge sur la biologie de la connaissance. Plus tard, lorsqu'il aura à se présenter, il se décrira volontiers comme un *« biologiste de l'esprit »*. Entre 1970 et 1973, cherchant réponse à la question *« qu'est-ce qui définit un organisme vivant ? »*, H. Maturana et F. Varela proposent une théorie de l'autopoïèse, ou autocréation. En simplifiant, on peut décrire un système autopoïétique comme un réseau de composants dont l'organisation est invariable, mais dont les parties se régénèrent et se transforment. Ainsi, tout organisme vivant est un système qui comprend une description de lui-même servant à sa reproduction.

Le cerveau incarné

Dans les années 1980, F. Varela développe sur cette base une nouvelle théorie, celle de la *« cognition incarnée »*. L'idée générale est que les fonctions corporelles (sensorielles et motrices) sont des constituants à part entière de l'esprit et non pas des systèmes secondaires à son service. Autrement dit, le corps fait partie intégrante de la cognition : nous concevons et ressentons les choses en fonction de ce qui se passe dans nos systèmes sensoriels et moteurs. Par exemple, prenons le fait de comprendre un mot comme « couteau ». « Couteau » est un concept qu'on peut décrire de façon analytique (un ustensile de cuisine, qui coupe, qui est en acier, etc.), mais qui véhicule aussi des indications sensorielles et motrices (pour utiliser le couteau, il faut coordonner le mouvement et le regard pour éviter de se couper, etc.). Donc, le sens du mot « couteau », intègre bel et bien des informations détenues par le corps tout entier. Pour F. Varela, le modèle de l'ordinateur, même connexionniste, reste insuffisant pour expliquer comment un réseau de neurones peut donner du sens à l'information qu'il reçoit. Pour produire du sens, le cerveau doit s'incarner, avoir une histoire, agir sur l'environnement et noter les variations de celui-ci. Un réseau de neurones dépourvu de corps traiterait l'information sans pouvoir lui donner du sens. La recherche d'une continuité entre le corps et l'esprit traverse tous les travaux de F. Varela. Dans ses dernières années, il se tourne vers la neurophénoménologie, une démarche à cheval entre les neurosciences et la philosophie de l'expérience. Dans le même temps, il cultive son intérêt pour le bouddhisme et fonde le *Mind and Life Institute* avec le Dalaï-Lama. Critiqué par les uns, admiré par les autres, il a su ouvrir un dialogue profond entre sciences naturelles et philosophie. L'idée de cognition incarnée reste très vivante dans la recherche. Depuis les années 2000, plus de 15 000 livres et articles sont parus sur le sujet, et le *Mind and Life* remet annuellement un prix de 15 000 dollars à des chercheurs s'inscrivant dans la perspective de F. Varela. Dans son parcours, F. Varela n'a peut-être pas répondu à toutes les questions posées, mais il a ouvert bien des portes. ●

→ À LIRE :

• **Le Cercle créateur. Écrits. (1976-2001)**, F. Varela, Seuil, 2017.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JUDITH BUTLER

SUBVERTIR LE GENRE

Catherine Halpern

En dénonçant le caractère construit des identités de genre et des orientations sexuelles, Judith Butler s'est hissée à la tête d'un mouvement critique qui lutte contre toutes les formes de normalisation par le sexe.

Née en 1956 à Cleveland dans une famille juive plutôt traditionnelle, Judith Butler a fait carrière comme professeure de littérature comparée et de rhétorique à Berkeley. En 1990, la parution de *Gender Trouble* aux États-Unis, dans lequel elle analyse le caractère performatif du genre, a fait grand bruit. Ce livre, traduit en français en 2005, sera vendu à plus de 100 000 exemplaires à travers le monde.

Assurément, J. Butler a su jeter le trouble. Paru en 1990 aux États-Unis, son ouvrage entend subvertir les identités de genre qui constituent les individus et assoient les discriminations sexuelles, celles-ci au détriment des femmes mais aussi des transsexuels, des personnes intersexuées et de ceux qui, gays ou lesbiennes, enfreignent l'ordre hétérosexuel dominant. J. Butler interroge le genre depuis ses marges, pointant les souffrances psychiques et sociales de ceux qui n'entrent pas dans les cases. Le mouvement *queer* (bizarre, ambigu), dont J. Butler est l'une des théoriciennes, fait souffler un vent de subversion sur les identités et les normes sexuelles et entend remettre en cause les étiquettes assignées aux personnes.

Son *Trouble dans le genre*, pourtant hermétique et théorique, a trouvé un grand écho dans les milieux militants qui en ont fait un livre de chevet. S'il faudra attendre quinze ans pour voir l'ouvrage traduit en français, l'engouement suscité en France par l'œuvre de J. Butler a rattrapé ce retard. Mais l'ouvrage a rencontré de violentes critiques. Notamment à propos de son constructivisme radical. J. Butler ne se contente pas de dire que le genre est une construction sociale. Elle franchit un pas de plus en émettant l'idée que c'est aussi le cas du sexe. Le corps, certes, est façonné par les identités de genre, comme l'attestent par exemple les postures. Mais peut-on pour autant dire que la division binaire entre sexe masculin et féminin ne s'enracine pas dans l'anatomie ? Certes, l'hermaphrodisme interroge la classification des corps qui répond aussi à des classifications sociales. Mais la généralisation n'est-elle pas abusive ?

Dans le collimateur également, le concept de performativité que J. Butler emprunte avec beaucoup de liberté au philosophe John L. Austin, grand théoricien des « actes de langage », c'est-à-dire qui font ce qu'ils énoncent. La performativité chez J. Butler désigne une idée un peu différente : l'identité de genre n'a rien d'une essence naturelle mais se construit par la répétition d'actes, de gestes qui tendent vers un idéal auquel il est impossible de se conformer tout à fait. Le travesti, le *drag*, par une imitation stylisée voire outrée, suscite le trouble et met au jour que l'identité de genre est contingente et non naturelle. L'écriture de J. Butler regorge de concepts abstraits et de références savantes. À ceux qui critiquent son style obscur, J. Butler répond que c'est le prix à payer pour la subversion car, selon elle, les règles d'intelligibilité nous feraient « *entrer dans un langage normalisé* » qui formaterait la pensée. Acte de résistance ou poudre aux yeux ? ●

→ À LIRE :

• **Le pouvoir des mots**, Judith Butler, Amsterdam, 2017.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

LA VIOLENCE DES PRATIQUES MÉDICALES

Après avoir « troublé le genre » la philosophe américaine J. Butler tentait de le « défaire » dans un recueil d'articles (*Défaire le genre*, Amsterdam, 2012) consacrés à l'analyse fine des débats, mais aussi des faits qui interrogent encore et toujours l'identité sexuelle et de genre. Une pratique répandue consiste à opérer les nourrissons intersexués, c'est-à-dire indéterminés ou hermaphrodites, afin de leur assigner un sexe. Comment ne pas y voir une violence symbolique autant que physique qui marque à jamais ces êtres dans leur chair sans qu'ils puissent donner leur consentement ? De même, la présence dans le *DSM-IV* (le manuel psychiatrique américain) de la « dysphorie sexuelle » pathologise le transsexualisme. Pour les personnes en attente d'une réassignation de sexe, ce diagnostic leur permet de bénéficier d'une couverture par les assurances et de demander un changement légal de statut. Mais il les pousse aussi à jouer la comédie afin d'obtenir le précieux sésame, et est une source de souffrances, notamment chez les jeunes. « Défaire » le genre, et non l'abolir, c'est rappeler qu'il est d'abord une construction. C'est en le montrant sur ces cas concrets que J. Butler entend lutter contre la violence des normes sociales et permettre à ceux qui s'en écartent de vivre mieux. ● C. **H.**

SCIENCES HUMAINES
Comprendre *l'humain* et *la société*
Hors-série
DISPONIBLE SUR COMMANDE
Sur commande page 170 ou par téléphone au 03 86 72 07 00
Sur Internet www.scienceshumaines.com

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

BRUNO LATOUR
UN SOCIOLOGUE HÉTÉRODOXE

Xavier Molénat

À partir d'une ethnographie de laboratoire, Bruno Latour a développé la théorie de l'acteur-réseau, qui décrit la manière dont des agents humains et non-humains peuvent coopérer. Un outil pour repenser le rapport entre l'homme et la planète.

Bruno Latour s'amuse. Espiègle, sourire aux lèvres, voilà plus de trente ans qu'il interroge, en sociologue et en philosophe, la façon dont la société produit ses vérités (ou « *véridictions* »). Tout a commencé, à l'en croire, dès son premier terrain d'anthropologue, en 1973. Jeune agrégé de philosophie, tout en poursuivant une thèse sur « l'exégèse biblique des textes de résurrection », il part enquêter, sur *« l'ivoirisation »* des cadres dans les usines des alentours d'Abidjan (Côte-d'Ivoire). Il y est très surpris du manque de symétrie de ses collègues anthropologues : pourquoi emploient-ils un langage pour étudier les sociétés ivoiriennes (*« mentalité », « conception du monde », « rites », « symbolisme »*…) et un autre (une *« vulgate marxiste »*) pour penser leur société d'origine ? Que se passerait-il si l'on appliquait les outils de l'anthropologie aux différentes *« formes de vérité les plus typiques de la modernité »* : religion, science, technique, politique, droit, économie ?

La science, un bricolage ?

Ce programme d'anthropologie « symétrique », B. Latour va le déployer en commençant par la science. En 1978, avec Steve Woolgar, il signe *La Vie de laboratoire* : une enquête sur le quotidien d'un laboratoire de neuroendocrinologie américain. La nouveauté de l'approche consiste à ne pas se soucier d'exposer les résultats obtenus comme autant de vérités acquises, mais à se demander *« comment ont-ils fait pour se mettre d'accord sur les faits ? »*. Les auteurs mettent en avant le rôle des dispositifs techniques et de *« l'inscription littéraire »* des arguments. Les chercheurs sont décrits comme des écrivains tâchant de mettre en mot des données de laboratoire et de valoriser leurs résultats. L'ouvrage est tout de suite remarqué. Quelque temps après, B. Latour se tourne vers l'histoire (*Pasteur : guerre et paix des microbes*, 1984), et montre comment Louis Pasteur parvient à imposer ses théories en choisissant les *« bons objets »* susceptibles de convaincre les médecins du bien-fondé de sa méthode. *« Relativisme »*, s'écrient certains philosophes, qui voient dans ces descriptions une remise en cause de la méthode scientifique, rabaissée au rang de bricolage savant. *« Réalisme »*, rétorque B. Latour : il n'a fait que rapporter ce qu'il a vu, entendu et lu. Pourquoi, interroge-t-il, la pratique des scientifiques échapperait-elle à l'observation critique ? Pourquoi la science en serait-elle fragilisée ? Selon lui, il n'a fait que décrire la manière dont les chercheurs légitiment leurs résultats en mobilisant des réseaux d'alliés humains et non-humains : instruments, objets, textes, col-

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

lègues, financeurs, entrepreneurs intéressés par des applications… Pour B. Latour, c'est l'ensemble de ces *« actants »* qui fait tenir debout une vérité scientifique, au terme d'opérations de *« traduction »*, c'est-à-dire de reformulation des intérêts de chacun des membres (intérêt scientifique, financier, industriel…) en un langage commun qui les mette d'accord sur ce qui est vrai ou nécessaire, et assurer par là même la solidité du réseau.

Vers une politique de la nature

Cette *« théorie de l'acteur-réseau »* a rapidement fait des émules en France, au sein du courant dit de l'économie des conventions (Luc Boltanski, Laurent Thévenot…) et chez un anthropologue comme Philippe Descola (*Par-delà nature et culture,* 2005), mais aussi surtout aux États-Unis et en Angleterre au sein des *sciences studies*. Elle reste très controversée, et B. Latour a eu l'honneur de compter parmi les cibles d'Alan Sokal et Jean Bricmont dans leur féroce critique du relativisme de certains penseurs français (*Impostures intellectuelles*, 1997).

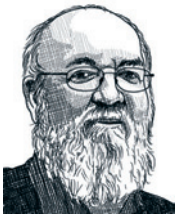
Par la suite, l'anthropologue semble a pris un peu de champ avec la sociologie des sciences. Il s'est fait à l'occasion sociologue du droit (*La Fabrique du droit*, 2002), et se plaît aussi en théoricien du social. Exhumant les idées de Gabriel Tarde (*Changer de société,* 2005), il invite à cesser de faire comme si *« le social »,* objet de la sociologie, existait en lui-même, comme une substance. Seules les relations existent : *« loin d'être une denrée stable et certaine, le social n'est qu'une étincelle occasionnelle produite par le glissement, le choc, le léger déplacement d'autres phénomènes, non sociaux. »* Dans le même temps, B. Latour se tourne vers la philosophie politique et creuse sans relâche une proposition hétérodoxe : faire entrer la nature et les choses au sein du débat démocratique. Récusant l'idée d'une nature qui nous serait hétérogène, il part du constat que sans cesse la nature agit sur nous : le virus du sida, la maladie de la vache folle ou les déchets nucléaires sont des phénomènes objectifs qui font partie de notre vie sociale. Ils commandent certaines de nos conduites : mettre des préservatifs ou s'abstenir sexuellement, éviter de manger de la viande d'origine britannique, se tenir à l'écart des sites d'enfouissement… Pourquoi se contenterait-on de ne porter sur eux qu'un regard technique, alors que leur existence est politique ? Il y a là, pour B. Latour, un déni de démocratie. Dans *Politiques de la nature* (1999), il imagine un système parlementaire qui permettrait la représentation de ces objets au sein du débat public. Réputé pour ses qualités de conférencier et pour l'originalité de ses idées, B. Latour fait partie des dix chercheurs les plus cités au monde en sciences humaines. ●

SolStock/iStock

PORTRAIT D'UN PORTE-CLÉS EN TRADUCTEUR

Dans de nombreux hôtels, les clés des chambres sont lestées d'un imposant porte-clés. Il n'est pas là pour faire joli, encore moins pour rendre service, mais pour s'assurer que les clients n'oublient pas de rendre la clé avant de partir. Selon B. Latour, cet exemple montre comment les objets s'insèrent dans les relations humaines et sont capables d'agir sur nous. L'hôtelier pourrait se contenter de rappeler leur devoir aux clients par des messages affichés sur les murs ou au bas de leur facture. En introduisant l'objet porte-clés, il s'adresse non plus au sens moral de ses clients mais à leur intérêt, puisqu'ils vont désormais chercher à se débarrasser de cette chose encombrante dans leur poche. Le message *« rapportez vos clés, svp »,* explique B. Latour, a donc été *« traduit »* par le porte-clés de la langue du devoir dans celle de l'intérêt. ● X. **M.**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



DANIEL C. DENNETT

Y A-T-IL UN PILOTE DANS LA MACHINE ?

Jean-François Dortier

La conscience est-elle une faculté que l'on peut montrer du doigt ? Pour Daniel C. Dennett, elle n'est qu'un nom que nous posons sur un ensemble hétéroclite d'activités mentales.

Conduire une automobile tout en menant une conversation avec un passager est une expérience très courante. Pour Daniel C. Dennett, l'un des grands noms de la philosophie de l'esprit, enseignant au Center for Cognitive Studies de l'université de Tufts (Massachusetts), elle apporte un démenti à la théorie cartésienne de la conscience. Rappelons que selon Descartes, la conscience serait comparable à un pilote gouvernant l'ensemble de nos activités mentales depuis un lieu central (la glande pinéale) où les informations venues de nos sens seraient collectées et interprétées. Dans *La Conscience expliquée* (1991), D.C. Dennett non seulement s'oppose à la thèse cartésienne, mais propose une théorie bien différente de l'esprit. Selon lui, ce que nous appelons « conscience » est une sorte d'illusion. Le mot désigne tantôt un principe d'identité (être un moi unique), tantôt un sentiment d'exister et de percevoir (intentionnalité), tantôt encore la pensée réfléchie (métacognition, auto-observation et contrôle de soi). Pour D.C. Dennett, tous ces processus sont en partie disjoints et peuvent être perçus à des degrés divers. Dans la plupart des faits et gestes de la vie quotidienne, nous agissons de façon plus ou moins consciente, plus ou moins vigilante, plus ou moins réfléchie. Seulement dans de rares moments, ces processus se combinent pour former un sentiment de conscience pleine. C'est par illusion rétrospective que nous appliquons à tous nos actes mentaux l'idée qu'ils agissent de concert, gouvernés par une faculté unique.

Une conscience « pleine de trous »

Ainsi, D.C. Dennett développe une théorie des *« versions multiples »* de la conscience. *« Selon le modèle des « versions multiples », toutes les perceptions – en fait toutes les espèces de pensées et d'activité mentales – sont traitées dans le cerveau par des processus parallèles et multiples d'interprétation et d'élaboration des entrées sensorielles. »* À celle d'un processus homogène et continu, D.C. Dennett préfère l'image d'un flux disparate d'éléments de conscience, un *« chaos d'images variées, de décisions, d'intuitions, de souvenirs, etc. »* qui sont traités parallèlement et parfois seulement se connectent. *« La question que l'on peut poser est : où donc toutes ces choses se rejoignent-elles ? La réponse est : nulle part. »* Le moi conscient ne serait donc souvent qu'un tissage, un regroupement momentané de fonctions. La conscience est divisible. C'est pourquoi, selon D.C. Dennett, il n'est pas choquant d'attribuer aux ordinateurs ou aux animaux des degrés de conscience. L'ordinateur qui supervise de multiples fonctions, vérifie les données, effectue des choix se comporte comme une personne qui effectue un calcul mental. La plupart des opérations mentales liées au fait de marcher ou de former des phrases n'exigent pas de nous une réflexion poussée. Les animaux perçoivent eux aussi la distinction entre leur corps et le monde extérieur (entre le soi et le non-soi), produisent des gestes d'autodéfense et donc de protection de soi. Une pensée n'a pas à être pleinement réflexive pour être qualifiée de consciente, et ce que nous appelons « conscience » pourrait donc n'être qu'un nom posé sur un ensemble hétéroclite d'activités mentales.●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

LUC BOLTANSKI
LA FORCE DE LA CRITIQUE

Xavier Molénat

Luc Boltanski met en évidence les capacités critiques des individus et la pluralité des registres de justice sur lesquels ils s'appuient.

S'acharnerait-il à brouiller les pistes ? En tout cas, Luc Boltanski, l'une des figures majeures de la sociologie française, aime bien changer de cap. En plus de quarante ans de carrière, il a développé des visions diamétralement opposées de la société et de l'action des individus. Après avoir été longtemps l'assistant de Pierre Bourdieu, L. Boltanski, au milieu des années 1980, se distancie de la sociologie de la domination promue par le *« patron »*, comme il l'appelle. Dans *L'Amour et la Justice comme compétences* (1990), il affirme que l'on ne peut envisager le monde comme fait uniquement de rapports de force qui s'exerceraient à l'insu des acteurs. Ce qui le frappe, c'est la critique quasi permanente dont le monde social fait l'objet, ainsi que les capacités des individus à se référer à des principes de justice variés pour fonder des compromis acceptables.

Une typologie des principes de justice

Dans *De la justification* (1991, avec Laurent Thévenot), il propose une typologie des principes auxquels les personnes peuvent se référer lorsqu'elles portent une critique ou qu'elles se justifient. Les auteurs distinguent six registres, dont par exemple la justification civique (fondée sur un idéal d'égalité) ou industrielle (sur critères d'efficacité et de compétence). Chacun des registres place les personnes sur une échelle de *« grandeur »* et de légitime les accords qu'elles passent.

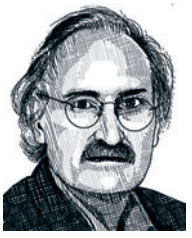
De même, en se penchant sur les affaires, scandales et controverses, L. Bolstanski donne une vision moins fataliste et mécanique de la vie sociale. Dans ces moments critiques, l'occasion est donnée aux acteurs sociaux *« de remettre en question certains rapports de force et certaines croyances jusqu'alors institués, de redistribuer entre eux "grandeurs" et positions de pouvoir. Ces moments de recomposition sont au cœur de ce que l'on nomme désormais la "sociologie des épreuves" »*.

Rétif à l'esprit de système, L. Boltanski n'a cessé de varier les angles. Sa monumentale fresque sur *Le Nouvel Esprit du capitalisme* (1999, avec Ève Chiapello), est une réponse à des critiques qui lui avaient été adressées (oubli de la dimension historique des faits sociaux, focalisation sur les microsituations). Il y montre comment comment le capitalisme a survécu aux crises – surtout celle de Mai 1968 – en retournant en sa faveur les aspirations que la société lui opposait. ●

→ À LIRE :

• **« Luc Boltanski, observateur de la société critique »** ***in La sociologie. Histoire, idées, courants,*** Xavier Molénat, éditions Sciences Humaines, 2009.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



AXEL HONNETH
LA LUTTE POUR LA RECONNAISSANCE

Catherine Halpern

Selon Axel Honneth, la reconnaissance par autrui est l'objet de quête de tout un chacun et le moteur des luttes sociales dans les sociétés modernes.

On doit au philosophe allemand Axel Honneth, directeur de l'Institut de recherche sociale de Francfort, d'avoir repris la question de la reconnaissance avec rigueur pour en faire le pivot d'une nouvelle théorie de la dynamique des sociétés modernes. Le concept pourtant n'est pas neuf. Hegel dans la *Phénoménologie de l'esprit* mettait en scène la lutte engagée par deux individus pour faire reconnaître l'un à l'autre leur liberté. Ce conflit prenait la forme d'un affrontement marquant le besoin qu'a chacun du regard de l'autre pour reconnaître sa propre valeur. C'est donc sur une lecture de Hegel que A. Honneth va asseoir sa propre théorie critique de la société, et non sur Marx, comme l'avaient fait ses prédécesseurs de l'école de Francfort. Selon A. Honneth, la lutte pour la reconnaissance produit une tension qui pousse la société à approfondir toujours plus ses principes de justice. Elle joue un rôle moteur dans l'histoire qui conduit par exemple, dans la sphère politique, à étendre le droit de vote d'une petite élite à tous les hommes, puis aux femmes, qui sait peut-être demain aux étrangers résidant sur le territoire national.

Pour A. Honneth, la société n'est pas un agrégat d'individus mus par le seul calcul de leurs intérêts. Les hommes ont des attentes morales. Les mobilisations et les luttes sociales lui apparaissent sous un jour très différent : elles ne visent pas seulement à obtenir des avantages matériels, elles sont des *« luttes pour la reconnaissance »*. Cette conception de la société, A. Honneth l'assoit sur une certaine compréhension de l'homme, celle d'un être qui, pour s'épanouir et avoir une relation harmonieuse à lui-même, a besoin des autres.

Il a besoin de leur amour, de leur considération, de leur respect, tant dans leur regard que dans leurs jugements et leurs comportements. A. Honneth distingue trois principes de reconnaissance propres aux sociétés modernes et qui déterminent les attentes légitimes de chacun. L'amour, dans la sphère de l'intimité, qu'il soit familial, amoureux ou amical, est indispensable pour parvenir à la confiance en soi. Le philosophe s'appuie notamment sur les travaux du psychanalyste Donald Winnicott montrant l'importance de l'attachement à la mère dans la construction de la personnalité de l'enfant. Dans la sphère des relations politiques et juridiques, le principe de l'égalité prévaut : chacun doit avoir les mêmes droits que les autres pour se sentir respecté. Enfin, dans la sphère collective, chacun doit pouvoir se sentir utile à la collectivité, et avoir le sentiment que l'on prend en considération sa contribution, que ce soit par son travail ou par ses valeurs.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

On le voit, le programme d'A. Honneth est ambitieux. Les penseurs du multiculturalisme, tel Charles Taylor, avaient déjà insisté sur l'importance de la reconnaissance des identités collectives. Pour A. Honneth, c'est la totalité de nos rapports à autrui qui sont ainsi traversés par des attentes de reconnaissance. À ceux qui pensent que notre époque est celle de la fin des grands récits, il répond par une théorie sociale englobante portée par une vision de l'histoire et du progrès qui met la lutte pour la reconnaissance en lieu et place de la lutte des classes.

Le succès d'un mot est-il celui d'une idée ?

La reconnaissance est-elle devenue pour autant la nouvelle pince universelle du sociologue et du politiste ?

De fait, qu'il s'agisse de penser le travail, la place des minorités, les discriminations, les violences faites aux femmes, le problème des banlieues, les sciences sociales ont, à la suite d'A. Honneth, fait un grand usage du terme « reconnaissance ». Dans les années 2000, les parutions sur la question se sont multipliées, comme *La Reconnaissance à l'épreuve. Explorations socioanthropologiques* (2008), par Jean-Paul Payet et Alain Battegay ou *La Quête de reconnaissance. Nouveau phénomène social total* (2007), par Alain Caillé. Les idées du philosophe seraient-elles victimes de leur succès ? En fait, tout le monde ne partage pas cet engouement. En juillet 2008, dans la revue *Esprit* (« Injustice et reconnaissance »), le sociologue François Dubet insistait sur le fait que les individus pour parler de reconnaissance mobilisent en réalité plusieurs critères de justice différents et souvent contradictoires : égalité, mérite, autonomie. Ils fragilisent l'évidence et l'unité du concept. Je peux estimer que mon mérite n'est pas reconnu parce que ma progression salariale est liée à l'ancienneté, tandis que mon collègue peut soutenir que précisément ce système est juste car il reconnaît l'égalité des salariés, par exemple. Pour F. Dubet, on ne peut donc pas faire de la reconnaissance la clé universelle d'une théorie de la justice sociale et de l'action politique. D'autres intervenants soulignent l'usage souvent peu probant qui est fait dans les sciences sociales du concept de reconnaissance : les analyses, si elles sont sensibles au « vécu des acteurs », tendent à pécher par manque d'une vision plus large des rapports sociaux. La faute est-elle celle du philosophe ou celle des utilisateurs un peu légers de ses idées et de ses écrits ? Il est si facile de parler le langage de la reconnaissance sans même avoir une vision claire de ce que la notion recouvre. La reconnaissance telle qu'elle a été conceptualisée par A. Honneth est sans nul doute un beau concept théorique. Reste maintenant à le décliner de manière convaincante. ●

→ À LIRE :

- **La Lutte pour la reconnaissance**, 1992, trad. Le Cerf, 2000.

UN PARADIGME PLURIDISCIPLINAIRE

- **En philosophie,** dans la continuité de Hegel, Paul Ricœur, Axel Honneth, Nancy Fraser ou Emmanuel Renault ont mis en évidence l'existence de lutte pour la reconnaissance au cœur des sociétés, et en ont fait un enjeu de justice sociale.
- **En sciences politique et juridique,** le « droit à la reconnaissance » domine la réflexion sur les minorités (minorités ethniques, minorités sexuelles, personnes handicapées, jeunes des banlieues, victimes d'infraction, etc.).
- **Dans le domaine des organisations,** la demande de reconnaissance apparaît aujourd'hui comme une revendication à part entière de la part de travailleurs dévalorisés ou tout simplement invisibles.
- **En psychologie et en sociologie,** des auteurs, tels Jean-Claude Kauffman, s'intéressent à la reconnaissance de l'autre dans le cadre de la relation de couple.
- **Dans les relations internationales,** cette notion est également sollicitée par des chercheurs qui, comme Thomas Lindemann, montrent que le déni de reconnaissance est l'un des grands ressorts des conflits historiques. ● Jean-François **Dortier**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

ANTONIO DAMASIO

L'ÉMOTION, MOTEUR DE LA RAISON

Jean-François Marmion

Pas de raison sans émotions, car ce sont elles qui nous guident vers les meilleurs choix. Cette thèse, énoncée en 1994 par Antonio Damasio, a bouleversé depuis la perspective des neurosciences cognitives, et d'autres champs du savoir aussi.

L'erreur de Descartes, livre paru en 1994, à première vue fleure bon son philosophe. Sauf que l'auteur, Antonio Damasio, enseigne à l'Institut d'études biologiques de La Jolla, en Californie, et dirige le département de neurologie de l'université de l'Iowa. Mais son propos remet en cause le divorce moderne entre philosophie et sciences de la nature. Le livre s'ouvre sur la longue description de deux patients séparés par plus d'un siècle : d'abord Phineas Gage, qui a survécu alors qu'une barre à mine lui a transpercé le crâne, et ensuite Elliot, opéré d'une tumeur cérébrale. Tous deux, souffrant d'une lésion dans une zone de l'avant du cerveau, le cortex préfrontal ventromédian, ont conservé une intelligence normale tout en perdant la capacité d'éprouver des émotions. Or, tout en raisonnant correctement, ils sont devenus incapables de prendre des décisions judicieuses et de tirer des leçons de leurs erreurs. Au fil des années, A. Damasio déniche une douzaine d'autres cas cliniques présentant la même lésion, qui raisonnent sans ressentir et se retrouvent handicapés au quotidien. C'est le cas, par exemple, de cet homme incapable de décider seul du prochain rendez-vous avec son médecin tant il n'en finit pas de peser le pour et le contre.

Le jeu des marqueurs somatiques

À partir de ces cas vécus, A. Damasio formule une théorie, celle des aides à la décision qu'il appelle *« marqueurs somatiques »*. Il suggère que notre corps conserve des traces permanentes de ce que nous vivons et les réactive suivant le contexte pour aider à éliminer les choix qui pourraient, sur la foi de l'expérience, se révéler préjudiciables. Ce processus, automatique, peut se réaliser à notre insu (lorsque nous décidons sans trop savoir pourquoi, sur la base de l'intuition), ou engendrer des sensations qui attireront notre attention (ce qui constitue l'émotion proprement dite). Les états du corps engendrent donc l'émotion, laquelle participe à la rapidité et à la pertinence du raisonnement. Des observations par imagerie cérébrale, de même que les résultats de tests de neuropsychologie proposés aux patients « frontaux », soutiennent cette hypothèse. A. Damasio peut donc dire que Descartes (1596-1650) se trompait non seulement lorsqu'il opposait le corps à la pensée, mais invitait la raison à s'affranchir de toute émotion. Selon le neurologue, les rouages les plus primaires de l'organisme paraissent bel et bien liés à nos plus hautes facultés intellectuelles. *« L'édifice de l'éthique ne s'écroule pas, la morale n'est pas menacée et, chez l'individu normal, la volonté reste la volonté »*, rassure-t-il.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

Émotions : le retour

Le livre renoue à sa manière avec des idées défendues un siècle plus tôt par William James (l'émotion résulte d'une réaction corporelle, et non l'inverse), avant que le sujet soit frappé d'interdit par le béhaviorisme et l'ensemble de la psychologie scientifique, qui estimaient que l'émotion ne pouvait constituer un objet d'observation et d'expérimentation. Certes, A. Damasio n'est pas le premier de nos contemporains à braver cet interdit. Le neurobiologiste Jean-Didier Vincent avec sa *Biologie des passions* (1986) et le philosophe Daniel Dennett dans *La Conscience expliquée* (1991), pour ne citer qu'eux, avaient risqué le grand écart. Mais en articulant vignettes cliniques, mise à l'épreuve d'une hypothèse inédite et vulgarisation, *L'Erreur de Descartes* a connu un retentissement tel qu'il se voit toujours cité comme ouvrage de référence en neuropsychologie, la discipline qui met en relation fonctionnement cérébral et comportements humains. À défaut de la déclencher, l'ouvrage d'A. Damasio cristallise la réhabilitation de l'émotion, dorénavant étudiée sous toutes les coutures : comment elle influe sur la création et le rappel des souvenirs, comment elle constitue peut-être une forme d'intelligence à part entière (Daniel Goleman parle d'« intelligence émotionnelle » en 1996), à quelles aires cérébrales elle est associée, etc. Certains, comme Klaus Scherer, la considèrent comme un phénomène complexe impliquant des dimensions physiologiques, cognitives, et motrices, et intéressant à ce titre plusieurs disciplines, les « sciences affectives » L'émotion est alors envisagée non comme un simple état du corps, mais comme un processus menant de l'évaluation d'une situation à la sélection d'une réponse. ●

All Canada Photos/Alamy

Sculptures « *A-maze-ing laughter* » à Morton Park, Vancouver (Canada), par Yue Minjun, 2009.

ERREUR CHEZ DESCARTES, VÉRITÉ CHEZ SPINOZA

Dans *Le Sentiment même de soi* (1999) et *Spinoza avait raison* (2003), A. Damasio prolonge sa démonstration en distinguant émotion (réaction observable du corps à une situation) et sentiment (interprétation subjective de l'émotion et de sa cause). Tous les animaux, explique-t-il, peuvent éprouver une émotion (peur, agressivité, appétence), même de façon embryonnaire, mais seul l'être humain, et dans une moindre mesure les autres mammifères et les oiseaux, connaissent les sentiments, car eux seuls sont dotés des structures cérébrales permettant de localiser précisément les changements ressentis dans leur corps. Émotions et sentiments sont des produits de l'évolution contribuant à nos compétences vitales : non contents de nous aider à sélectionner les comportements les plus appropriés, ils permettent d'établir des relations durables de cause à effet, d'apprendre, d'anticiper une situation sur la base de l'expérience, donc de construire une temporalité, et de concevoir une représentation cohérente de notre environnement et de notre individualité. En d'autres termes, ils servent à poser les rudiments de la conscience, tout cela se trouvant facilité dans notre espèce par le développement du langage. Or, c'est dans la philosophie de Spinoza que A. Damasio trouve la préfiguration des découvertes neuroscientifiques suggérant cette indissociabilité du corps et de la pensée. ● J.-F. **M.**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

EDGAR MORIN

FAIRE DIALOGUER LES SAVOIRS

Jean-François Dortier

Recoller les morceaux épars des savoirs sur l'homme : tel est le défi relevé par Edgar Morin à la fin du 20e siècle, faisant de lui le penseur le plus ambitieux de ce début de 21e siècle.

Les sciences humaines vivent au temps des chercheurs, et les penseurs ont quasiment disparu. Edgar Morin, né à Paris en 1921, est peut-être le dernier d'entre eux. Être chercheur, c'est être spécialiste d'un domaine, parfois très étroit. Grâce à cette hyperspécialisation, nos connaissances se sont démultipliées, empilées et diversifiées. Mais *quid* des grandes questions ? La nature humaine, le fonctionnement des sociétés ou la dynamique de l'histoire échappent à la recherche spécialisée. Vouloir penser l'être humain et la dynamique des sociétés dans leur globalité exige une certaine ambition intellectuelle, une culture non confinée, mais aussi des outils adaptés à une telle entreprise. Penser la complexité : voilà l'objectif que poursuit E. Morin.

À la recherche de la méthode

Pour comprendre ce projet, remontons trente ans en arrière, en 1977. E. Morin a déjà derrière lui une carrière de chercheur bien remplie. Il a mené de front une activité de sociologue et d'intellectuel. Entré au CNRS au début des années 1950, il y défriche à sa manière le champ de la culture de masse (*Le Cinéma ou l'Homme imaginaire*, 1956, *Les Stars*, 1957). Les années 1960 sont consacrées à une « sociologie du présent » avec *L'Esprit du temps* (2 vol., 1962 et 1975), *La Rumeur d'Orléans* (1969) et de nombreux articles sur la jeunesse, la chanson, la télévision, phénomènes considérés jusque-là comme futiles par les sociologues (*Sociologie*, 1984). Avec *La Métamorphose de Plozevet* (1967), il signe une monographie exemplaire sur la transformation d'une petite commune française au tournant des années 1960.

Il a aussi participé à la création de la revue *Arguments* qui sera, de 1956 à 1962, un lieu de bouillonnement intellectuel. On y trouve déjà les thèmes développés plus tard : l'appel à la fondation d'une *« politique de civilisation »* – qui déborde la politique au sens étroit du terme –, mais aussi le fondement de la vie en société, la communication, l'amour, la sagesse, le bonheur. De l'écologie politique bien avant l'heure.

Tout cela aurait largement suffi à remplir une carrière. Mais E. Morin n'est pas homme à se laisser enfermer dans un champ. Dès *L'Homme et la Mort* (1951), il avait abordé quelques paradoxes de la condition humaine et de la connaissance : l'être humain refuse sa condition de

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JaffarAliAfzal/iStock

mortel en inventant des mythes. Sa pensée est à la fois un formidable outil de connaissance et de mystification. Cette révolte contre sa condition d'animal mortel dénote une *« inadaptation de l'homme à la nature, et une inadaptation de l'individu humain à sa propre espèce »*.

Lors d'un séjour aux États-Unis, durant les années 1960, il découvre l'importance de la biologie, de l'éthologie animale, de la cybernétique et de la pensée systémique. C'est le début d'une renaissance intellectuelle (voir son journal, *Le Vif du sujet*). Morin décide alors de se consacrer entièrement au développement d'une *« anthropologie fondamentale »*. Celle-ci se donnera pour mission de décloisonner les sciences humaines entre elles et de les faire dialoguer avec les sciences du vivant. En 1973, *Le Paradigme perdu* trace de nouvelles perspectives. Ce n'est que le prélude à son imposante œuvre en six volumes : *La Méthode*, qui l'occupera durant trente ans.

L'objectif de *La Méthode* est de réarticuler ce que la recherche spécialisée a séparé, mais pour autant ne prétend pas chercher une « pierre philosophale » destinée à résoudre tous les problèmes. À la différence du *Discours de la méthode* de Descartes, la démarche d'E. Morin récuse l'idée d'une vérité définitive qu'il serait possible d'atteindre, et d'une connaissance absolument rigoureuse à mettre en œuvre. L'idée d'inachèvement, d'incertitude, de relativité de la connaissance est même au cœur de sa pensée.

Il s'agit d'abord d'apprendre à dépasser les oppositions binaires nature/culture, individu/société, déterminisme/liberté, sujet/objet. Apprendre à combiner les déterminismes et le hasard, articuler entre elles les forces multiples qui président à toute réalité humaine. Pour cela, E. Morin a mis au point quelques principes inspirés par la démarche systémique et de l'auto-organisation : principe de récursivité, principe dialogique, principe hologrammique.

De là découle une vision du monde social où ordre et désordre se mêlent, où les actions individuelles et les événements sont à la fois produits et producteurs, où les phénomènes d'émergence et de bifurcation viennent briser les régularités. En même temps qu'il élabore ce programme, E. Morin s'attache à clarifier quelques problèmes contemporains : *Pour sortir du 20e siècle* (1981), *De la nature de l'URSS* (1983), *Penser l'Europe* (1987).

Trente ans après avoir lancé son grand programme, Morin reste isolé. Le projet de *La Méthode* a suscité deux types de réactions. Chez certains, c'est un élan de bienveillante sympathie, mais peu suivi d'effet, le cadre universitaire laissant peu de place au généraliste. Chez d'autres, c'est la distance hautaine : E. Morin est perçu comme un brasseur d'idées, un aimable touche-à-tout. À l'heure où les sciences humaines croulent sous leur propre poids de théories, données, analyses, à l'heure où l'on consacre la complexité comme « science du 21e siècle », E. Morin est-il le dernier des penseurs ancienne manière ? À moins qu'il ne soit le premier d'une ère nouvelle…

Intégrer l'observateur dans l'observation

La réflexivité est devenue le *nec plus ultra* de la recherche en sciences humaines. Le chercheur doit révéler ses conditions de production, ses présupposés, apprendre à scruter ses propres conditionnements intellectuels. Voilà bien longtemps qu'E. Morin avait fait de ce principe d'autoanalyse l'un des piliers de sa méthode de pensée.

Dès *Autocritique* (1959), il se livre à une analyse de son engagement pour le communisme, puis de ses désillusions. Et au lieu de tout expliquer par l'emprise de l'idéologie communiste, il cherche à décortiquer les ressorts individuels de l'illusion, comment, par exemple, une pensée hypercritique peut produire les pires aveuglements ; comment les idées sont à la fois source de toutes nos connaissances et font écran à une part de réel. Il reprend le thème dans *Pour sortir du 20e siècle* (1981).

Dans ses journaux (*Le Vif du sujet*, 1969, *Journal de Californie*, 1970, *Journal d'un livre*, 1981), E. Morin se met en scène sans fard pour raconter dans quelles conditions il écrit, étudie et produit ses idées. ●

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

STEVEN PINKER

LE LANGAGE EST UN INSTINCT

Jacques François

Selon Steven Pinker, la compétence langagière ne peut être qu'un héritage génétique qui a profondément modifié les cultures humaines.

Steven Pinker, canadien d'origine et professeur de psychologie cognitive à l'université de Harvard, est un personnage aux multiples facettes : auteur prolifique, respecté dans le monde de la recherche en sciences cognitives, il est tout autant apprécié du grand public, en Amérique comme en France. Trois de ses principaux ouvrages sont traduits en français, *Comment fonctionne l'esprit* (2000), *Comprendre la nature humaine* (2005) et *L'Instinct du langage* (2008). Pinker n'est pas un linguiste spécialisé, mais il est résolument intervenu dans les débats qui ont agité les sciences du langage depuis la fin des années 1980 sur les rapports entre les langues, l'esprit humain et la théorie de la grammaire universelle de Noam Chomsky et ses collaborateurs. L'œuvre de Pinker suit un fil d'Ariane : l'idée de l'universalité de l'esprit humain, ancrée dans des processus mentaux partagés par l'ensemble de l'humanité et manifestée par les traits communs à l'ensemble des langues du monde, actuelles et anciennes, en dépit de leur diversité.

Une faculté à part

Dans *L'Instinct du langage* (1994), Pinker, convaincu par l'argumentation innéiste (ou nativiste) de Chomsky et par la « modularité de l'esprit » défendue par le psychologue et philosophe Jerry Fodor, voit dans le langage une compétence autonome. L'intelligence linguistique, c'est-à-dire l'aptitude à mettre en mots les concepts de choses, de personnes, de qualités (par des noms, des adjectifs et des adverbes) et à mettre en phrases les concepts de relations (par des verbes, des conjonctions et d'autres mots grammaticaux), différerait de l'intelligence générale.

Le développement des techniques d'imagerie cérébrale à partir de la fin des années 1980 a renouvelé la question des « centres du langage » dans le cerveau, mise en évidence à la fin du 19e siècle et laissée en friche pendant l'époque du béhaviorisme. Simultanément, la question connexe de la place de la sélection naturelle dans l'émergence du langage est revenue au premier plan, et S. Pinker a joué un rôle essentiel dans ce débat. Dans un article (1) de 1990, en effet, S. Pinker et Paul Bloom font le procès des spéculations des anthropologues, psychologues ou biologistes sur l'origine du langage dans l'ignorance des acquis de la théorie de la grammaire générative fondée par N. Chomsky. Au début du 21e siècle, N. Chomsky défend, en collaboration avec des biologistes, une thèse « biolinguistique », impliquant un lien direct entre la compétence grammaticale et la physiologie du cerveau humain. Il imagine qu'une mutation génétique a permis à un seul humain de vivre une révolution

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

ClassicStock/Alamy

cognitive qui lui a conféré un tel ascendant sur ses congénères que cette nouvelle configuration de l'esprit a progressivement diffusé dans le patrimoine génétique de l'ensemble de l'humanité. La révolution en question tient, selon N. Chomsky, à la capacité nouvelle de relier grammaticalement des bribes d'informations auparavant isolées : la pensée et le langage deviennent « récursifs », par exemple pour les représentations de lieux, comme [l'entrée [de l'immeuble [de gauche]]] ou pour celles de situations, comme [je sais [que tu vas croire [que je te mens]]] et ce repérage de relations entre des choses, des personnes, des lieux, des temps et des événements semble réservée non seulement au langage, mais aussi à la cognition humaine. Bien qu'il partage avec N. Chomsky la thèse d'une capacité de langage innée, S. Pinker intervient dans ce débat pour mettre en doute notamment l'idée d'une correspondance parfaite entre les sons et les significations : dès lors que les organes de la parole doivent également permettre deux autres fonctions vitales, la déglutition et la respiration, le partage de ces trois fonctions résulte inévitablement d'un *« bricolage évolutionnaire »* (François Jacob), et la perfection ne peut résider que dans la viabilité de ce partage.

Le langage comme « niche cognitive »

Dès la fin du 19e siècle, il y eut des biologistes pour attribuer certains aspects de l'évolution à des facteurs qui ne devaient rien ni à Darwin ni à Lamarck : c'était « l'effet Baldwin ». La théorie de la construction de niches, qui en a découlé un siècle plus tard, considère que l'héritage génétique résultant de la sélection naturelle a été complété par un héritage écologique. Cette théorie stipule que les organismes ne sont pas seulement soumis à leur environnement, mais qu'ils le modifient et interviennent ainsi dans leur propre évolution. Parmi les facteurs susceptibles de façonner l'héritage écologique de l'espèce humaine, le langage est considéré comme essentiel, car un groupe humain disposant d'un langage avancé, permettant un échange efficace sur l'espace, le temps, les causes et les buts, a une capacité de survie supérieure à un groupe qui en est privé. S. Pinker soutient cette thèse, développée notamment par le bioanthropologue Terrence Deacon (2), en mettant l'accent sur la flexibilité de l'esprit humain, qui se reflète dans l'aptitude des premiers hommes à peupler un vaste éventail d'habitats. Par sa capacité d'abstraction, l'espèce humaine a appris à contourner les défenses développées par les plantes et les animaux en repérant et en mémorisant progressivement une vaste panoplie de causes et d'effets. S. Pinker y voit un *« parcours du survivant »* qui implique *« des théories intuitives sur différents domaines du monde, tels que objets, forces, parcours, lieux, manières, états, substances, essences biochimiques cachées et autres croyances et désirs des individus (3) »*. C'est l'aptitude de l'esprit humain à penser et à mettre en phrases l'expertise du groupe qui a inscrit des comportements salutaires dans son patrimoine génétique commun. Par ses thèses retentissantes sur la faculté de langage comme sur la nature humaine, S. Pinker se révèle un agitateur d'idées exceptionnel qui contribue assidûment au renouvellement des sciences cognitives. ●

(1) **Steven Pinker et Paul Bloom,** « Natural language and natural selection », *Brain and Behavioral Sciences,* vol. XIII, n° 4, 1990. vol., Gallimard, 1976, ont favorisé cette représentation.
(2) **Terrence Deacon,** *The Symbolic Species. The coevolution of language and the brain,* Norton, 1997.
(3) **Steven Pinker,** « Language as an adaptation to the cognitive niche », in Morten Christiansen et Simon Kirby (dir.), *Language Evolution*, Oxford University Press, 2003.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

JEROME S. BRUNER

(1915-2016)

COMMENT PENSENT LES ENFANTS

Martine Fournier

Pionnier des sciences cognitives, Jerome S. Bruner a développé une approche qui prend en compte les cadres culturels et interactifs de la pensée et de l'éducation.

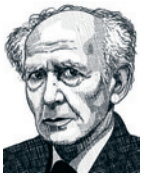
En 1947, au cours d'une expérience restée célèbre, les psychologues Jerome Bruner et Cecile C. Goodman constatent que les enfants ont tendance à surévaluer la taille d'une pièce par rapport à un disque de carton de la même surface. Une série vérifications les conduit à formuler la théorie du *new look* perceptif, selon laquelle l'individu est un observateur actif qui explore le monde et lui attribue un sens en fonction de ses attentes et de ses cadres de références. Une évidence aujourd'hui ? Certes, mais dans les années 1950, et particulièrement aux États-Unis, le béhaviorisme règne en maître et les psychologues de ce courant ne s'intéressent qu'aux comportements observables. J. Bruner, de son côté, poursuit ses recherches : il montre que la perception dépend de l'expérience antérieure de chacun, de ses émotions et motivations. Il étudie aussi la manière dont nous catégorisons le monde et met en évidence les stratégies mentales que chacun utilise pour résoudre un problème. C'est en s'intéressant à ce qui se passe dans la tête des individus que J. Bruner devient, aux États-Unis, l'un des promoteurs de la psychologie cognitive.

Professeur à Harvard dans ses débuts, puis directeur de recherche à la New York University, J. Bruner n'a eu de cesse, tout au long de sa carrière, d'appliquer à l'éducation ses recherches en psychologie. À partir des années 1980, il plaide pour une psychologie, cognitive certes, mais plus « culturelle ». En effet, pour lui, l'éducation ne peut se réduire à un processus de traitement de l'information. Elle doit aussi prendre en compte tout ce qui permet à l'enfant (et à l'adulte) de donner un sens au monde qui l'entoure. ●

APPRENDRE ENSEMBLE, UNE NÉCESSITÉ

J. Bruner s'intéresse à la relation entre le fonctionnement cognitif humain et son contexte historique, institutionnel et social. Il est attentif à la façon dont les personnes pensent ensemble dans un but précis. Ainsi, c'est par des actions et interactions permanentes que l'enfant apprend à communiquer et à s'initier à la vie sociale. J. Bruner a ouvert une direction de recherche en éducation qui met au centre de la préoccupation pédagogique « l'intersubjectivité » en tant que transparence des attentes mutuelles. Créer une relation de confiance entre les personnes qui communiquent est nécessaire. Il s'agit de mieux comprendre, non seulement les savoirs et compétences scolaires, mais également les outils de pensée. Un fondement de l'orientation culturelle de la psychologie cognitive réside dans la mise en évidence de l'aptitude à agir et à coopérer. C'est bien ce changement de paradigme qui est à même d'éclairer la refondation de l'école. ● Britt Marie **Barth**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018



ZYGMUNT BAUMAN

(1925-2017)

LA SOCIÉTÉ À L'ÉTAT LIQUIDE

Simon Tabet

Individualistes, concurrentielles, précaires, dominées par l'esthétique de la consommation, les sociétés modernes n'auraient-elles pas perdu toute consistance ?

Sociologue né en Pologne communiste, Z. Bauman est d'abord un critique du totalitarisme. Mais, installé en Angleterre, il se penche ensuite sur les sociétés libérales contemporaines, qu'il qualifiera successivement de *«postmodernes»* puis de *«liquides»*. Portées après 1989 par un *«vent de liberté»* et avec l'entrée dans l'ère de la consommation, les sociétés postmodernes ont en effet modifié l'équilibre entre sécurité et liberté propre à la modernité. C'est désormais la liberté qui colonise l'univers des individus, au détriment de *«filets de sécurité»* communs. Avec l'effritement de structures comme l'usine de masse, l'armée et la tradition religieuse, les individus postmodernes ont à construire eux-mêmes leur identité sociale et culturelle. L'État n'est plus jardinier mais simple *«garde-chasse»*, avec pour unique but d'assurer l'ordre dans un jeu social où chacun est livré à lui-même. Ce renversement conduit à une sombre conclusion : dans la modernité comme dans la postmodernité, l'organisation sociale ne peut garantir un équilibre liberté/sécurité satisfaisant, pourtant nécessaire à toute véritable autonomie.

La modernité liquide

Z. Bauman inaugure en 1998 sa métaphore de la *«modernité liquide»* (concept qu'il préfère désormais à celui de postmodernité), qu'il décline dans une longue série d'ouvrages. *Work, Consumerism and the New Poor* (1998) constitue une clé de compréhension fondatrice pour aborder celle-ci. La société liquide y est définie en miroir de la *«société solide»* : cette dernière décrit une société de production visant à créer collectivement les structures de l'organisation commune ; à l'inverse, la société liquide désigne notre société de consommation fragmentée dont l'unique référence est l'individu. Alors que la société de producteurs assignait à ses membres des statuts prédéfinis selon l'échelon occupé dans la chaîne de production, la société de consommateurs intègre les siens par l'acte de consommer, c'est-à-dire qu'elle ne conçoit le statut social, l'identité ou la réussite qu'en termes de choix individuel. Le modèle de *«l'éthique du travail»*, véhiculant le respect mutuel d'un cadre social normé, est alors remplacé par celui de *«l'esthétique de consommation»*, qui ne fournit aucun cadre référentiel contraignant au sein duquel les individus puissent former un *«corps social»*. Renversant le concept de panoptique de Michel Foucault, Z. Bauman montre par exemple la décentralisation contemporaine des formes de contrôle social, à travers la force de séduction de la consommation, qui s'adresse à chacun de manière diffuse, et non plus la contrainte du pouvoir étatique, qui agissait de manière coercitive et uniforme. Se retrouvent donc exclus de la société, non pas ceux qui s'opposent au cadre référentiel dominant de la société, mais bien ceux qui ne le pratiquent pas : soit vous consommez et vous êtes socialement intégré, soit vous ne consommez pas et vous êtes exclu, inutile, un rebut de la société. ●

→ À LIRE :

- **La Vie li quide**, Z. Bauman, Le Rouergue/Chambon, 2006.
- **S'acheter une vie**, Z. Bauman, Chambon, 2008.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

SASKIA SASSEN

VILLES GLOBALES, FIN DES ÉTATS ?

Xavier de la Vega

Au lieu de pays, de nations et de territoires, selon Saskia Sassen, on ne verra bientôt plus que des métropoles, lieux d'un pouvoir mondialisé.

La sociologue et économiste Saskia Sassen s'est fait connaître comme grande spécialiste des « villes globales », ces capitales économiques qui gouvernent la circulation mondiale des marchandises et des capitaux (*La Ville globale*, Descartes et Cie, 1996). Pour la sociologue, le capitalisme contemporain a concentré ses activités de régulation dans un petit nombre de grandes métropoles, spécialisées chacune dans un type d'activité et organisées en réseaux. Elles concentrent des services aux entreprises (finance, management, comptabilité, publicité, design, etc.) assurés par de grandes firmes multinationales.

Or, ce processus illustre le fait que nous vivons aujourd'hui une mutation de même ampleur que celle qui a présidé à la construction des États modernes. Plus qu'une mutation, il faudrait d'ailleurs parler de réorganisation ou, mieux, de réagencement. Car l'histoire a horreur du vide. Loin de constituer une nouveauté radicale, les États nationaux mettaient en œuvre des institutions héritées du Moyen Âge comme la souveraineté. De même, la mondialisation ne naît pas de l'affaiblissement, et encore moins de la ruine, des États nationaux, mais s'appuie au contraire sur leurs administrations pour se construire. La globalisation ne fait au fond que réorganiser des fonctionnalités existantes pour les faire opérer dans une logique globale. C'est ainsi que les ministères des Finances et les banques centrales veillent au bon fonctionnement du marché global du capital, ou encore que des tribunaux nationaux sont parfois saisis pour intenter un procès contre les agissements d'une firme multinationale dans un lointain pays. Selon S. Sassen, l'essor de l'âge global se nourrit ainsi de ce qu'elle appelle la *« dénationalisation »* de certaines fonctions des États.

Analyser de tels processus oblige, selon S. Sassen, à forger une nouvelle sociologie, tournant définitivement le dos au nationalisme implicite de la discipline. C'est tout l'enjeu de *La Globalisation. Une sociologie*. Dans son ouvrage essentiellement programmatique, elle présente des pistes pour appliquer l'analyse sociologique à cet objet apparemment aussi insaisissable que la mondialisation. Plutôt que s'épuiser à décrire les flux ou les mobilités, l'auteur s'attache à identifier les sites, les contextes, les lieux de la mondialisation. Car, pour elle, le global n'est suspendu ni dans les couloirs aériens ni dans les autoroutes de l'information, mais s'arrime toujours au local. Celui des villes globales, par exemple, centres névralgiques de la finance et de la production globalisée, mais aussi nouvelles arènes du conflit social entre les élites et les catégories subordonnées de la mondialisation. S. Sassen esquisse une analyse de la formation de ces nouvelles classes globales, administrateurs publics et privés des flux économiques planétaires ou immigrés tissant leurs réseaux transnationaux sans quitter leur quartier. ●

→ À LIRE :

- **Critique de l'État,** Saskia Sassen Demopolis, 2009, 474 p., 26 €.
- **La Globalisation. Une sociologie,** Saskia Sassen, Gallimard, 2009, 341 p., 23 €.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

SCIENCES HUMAINES

MAGAZINES SCIENCES HUMAINES

SCIENCES HUMAINES (mensuel)

Prix unitaire : 5,50 € hors frais de port

25 ❑ **Les défis des sciences humaines**
50 ❑ **Tiers-monde :** la fin des mythes
57 ❑ **Où va le commerce mondial ?**
62 ❑ **L'esprit redécouvert**
67 ❑ **Nouveaux regards sur la science**
71 ❑ **Comment nous voyons le monde**
80 ❑ **Les sciences humaines sont-elles des sciences ?**
82 ❑ **La lecture**
83 ❑ **Du signe au sens**
84 ❑ **Médiations et négociations**
85 ❑ **Nouveaux modèles féminins**
86 ❑ **La liberté**
87 ❑ **L'émergence de la pensée**
88 ❑ **Anatomie de la vie quotidienne**
89 ❑ **Violence :** état des lieux
90 ❑ **L'imaginaire contemporain**
91 ❑ **L'individu en quête de soi**
92 ❑ **Les ressorts de la motivation**
93 ❑ **Échange et lien social**
94 ❑ **La vie des groupes**
95 ❑ **Aux frontières de la conscience**
96 ❑ **Le destin des immigrés**
97 ❑ **Rêves, fantasmes, hallucinations**
98 ❑ **Apprendre**
99 ❑ **Normes, interdits, déviances**
100 ❑ **Les sciences humaines**
101 ❑ **La parenté en question**
102 ❑ **Les récits de vie**
103 ❑ **L'altruisme**
104 ❑ **Un monde de réseaux**
106 ❑ **Les sagesses actuelles**
107 ❑ **Souvenirs et mémoire**
108 ❑ **Homme/animal :** des frontières incertaines
109 ❑ **Les logiques de l'écriture**
110 ❑ **Cultures**
111 ❑ **L'école en mutation**
112 ❑ **Les hommes en question**
113 ❑ **Freud et la psychanalyse aujourd'hui**
114 ❑ **Travail, mode d'emploi**
115 ❑ **Les nouvelles frontières du droit**
116 ❑ **L'intelligence :** une ou multiple ?
117 ❑ **Autorité :** de la hiérarchie à la négociation
118 ❑ **La pensée orientale**
119 ❑ **La nature humaine**
120 ❑ **L'enfant**
121 ❑ **Quels savoirs enseigner ?**
122 ❑ **Le changement personnel**
123 ❑ **Criminalité**
124 ❑ **Société du risque**
125 ❑ **Organisations**
126 ❑ **Les premiers hommes**
127 ❑ **Le monde des jeunes**
128 ❑ **Les représentations mentales**
129 ❑ **La fabrique de l'information**
130 ❑ **La sexualité aujourd'hui**
132 ❑ **Le souci du corps**
133 ❑ **Les métamorphoses de l'état**
134 ❑ **La littérature, une science humaine ?**
135 ❑ **Manger, une pratique culturelle**
136 ❑ **Les nouveaux visages des inégalités**
137 ❑ **Les savoirs invisibles**
138 ❑ **Les troubles du moi**
139 ❑ **Les mondes professionnels**
140 ❑ **Les nouvelles frontières de la vie privée**
141 ❑ **La force des passions**
142 ❑ **L'éducation,** un objet de recherches
143 ❑ **Cultures et civilisations**
144 ❑ **Les mouvements sociaux**
145 ❑ **Voyages, migration, mobilité**
146 ❑ **Hommes, femmes.** Quelles différences ?
147 ❑ **Où en est la psychiatrie ?**
148 ❑ **Contes et récits**
149 ❑ **Les nouveaux visages de la croyance**
150 ❑ **Amitié, affinité, empathie…**
151 ❑ **Aux origines des civilisations**
152 ❑ **À quoi sert le jeu ?**
153 ❑ **L'école en débat**
155 ❑ **Où en est la psychanalyse ?**
156 ❑ **Où va la famille ?**
157 ❑ **Qui sont les travailleurs du savoir ?**
158 ❑ **Les nouvelles formes de la domination au travail**
159 ❑ **Pourquoi parle-t-on ?** L'oralité redécouverte
160 ❑ **Dieu ressuscité**
161S ❑ **Enquêtes sur la lecture**
163 ❑ **La sexualité est-elle libérée ?**
165 ❑ **Où est passée la société ?**
166 ❑ **De Darwin à l'inconscient cognitif**
167S ❑ **La pensée éclatée**
169 ❑ **L'intelligence collective**
170 ❑ **Qui a peur de la culture de masse ?**
172 ❑ **La lutte pour la reconnaissance**
173 ❑ **Art rupestre**
174 ❑ **Qu'est-ce que l'amour ?**
175S ❑ **Agir par soi-même**
176 ❑ **Comment devient-on délinquant ?**
177 ❑ **Le souci des autres**
178S ❑ **La guerre des idées**
179 ❑ **Travail.** Je t'aime, je te hais !
180 ❑ **10 questions sur la mondialisation**
181 ❑ **Le nouveau pouvoir des institutions**
182 ❑ **Conflits ordinaires**
183 ❑ **Imitation**
184 ❑ **Les lois du bonheur**
185 ❑ **Des Mings aux Aztèques**
186 ❑ **Que vaut l'école en France ?**
187 ❑ **D'où vient la morale ?**
188 ❑ **Faut-il réinventer le couple ?**
189S ❑ **Géographie des idées.**
190 ❑ **Au-delà du QI**
191 ❑ **Inégalités :** le retour des riches
192 ❑ **Enseigner :** L'invention au quotidien
194 ❑ **Les animaux et nous.**
195 ❑ **Le corps sous contrôle**
196 ❑ **Nos péchés capitaux**
197 ❑ **Les rouages de la manipulation**
198 ❑ **Les neurones expliquent-ils tout ?**
199 ❑ **Psychologie de la crise.**
200S ❑ **Pensées pour demain**
201 ❑ **Les troubles de la mémoire**
202 ❑ **Pauvreté.** Comment faire face ?
203 ❑ **École.** Guide de survie.
204 ❑ **Démocratie.** Crise ou renouveau ?
205S ❑ **Changer sa vie**
206 ❑ **Repenser le développement**
207 ❑ **La nouvelle science des rêves**
208S ❑ **L'enfant violent.** De quoi parle-t-on vraiment ?
209 ❑ **L'art de convaincre.**
210 ❑ **Le travail en quête de sens.**
211S ❑ **Le clash des idées : 1989 à 2009**
212 ❑ **De l'enfant sauvage à l'autisme.**
213 ❑ **L'énigme de la soumission**
214 ❑ **L'ère du post-féminisme**
215 ❑ **L'analogie moteur de la pensée**
216S ❑ **Les épreuves de la vie**
217 ❑ **Les secrets de la séduction**
218 ❑ **La littérature** : fenêtre sur le monde.
219S ❑ **À quoi pensent les enfants ?**
220 ❑ **L'autonomie, nouvelle utopie ?**
222S ❑ **20 ans d'idées, le basculement**
223 ❑ **Le retour de la solidarité**
224 ❑ **La course à la distinction**
225 ❑ **Sommes-nous rationnels ?**
226S ❑ **Le monde des ados**
227 ❑ **Conflits au travail**
228 ❑ **L'état, une entreprise comme une autre ?**
229S ❑ **Nos vies numériques**
230S ❑ **Pourquoi apprendre ?**
231 ❑ **Tous accros ?**
232 ❑ **Comment être parent aujourd'hui ?**
233S ❑ **Et si on repensait TOUT ?**
234 ❑ **Inventer sa vie**
235 ❑ **Les identités sexuelles**
236 ❑ **Dans la tête de l'électeur.**
237S ❑ **Qui sont les Français ?**
238 ❑ **Comment naissent les idées nouvelles ?**
239 ❑ **Peut-on ralentir le temps ?**
240S ❑ **L'imaginaire du voyage**
241S ❑ **L'intelligence.** Peut-on augmenter nos capacités ?
242 ❑ **Le travail.** Du bonheur à l'enfer
243 ❑ **L'autorité.** Les nouvelles règles du jeu
244S ❑ **2012-2013.** Les idées en mouvement
245 ❑ **Vivre en temps de crise**
246 ❑ **Le langage** en 12 questions
247S ❑ **Violence** Les paradoxes d'un monde pacifié
248 ❑ **Comment pensons-nous ?**
249 ❑ **La fin de l'homme ?** Quand les migrants changent le monde
250 ❑ **Faut-il se fier à ses intuitions ?**
251 ❑ **L'ère culinaire** 15 questions sur l'alimentation
252S ❑ **Générations numériques des enfants mutants ?**
253 ❑ **Écrire** Du roman au SMS
254 ❑ **Reprendre sa vie en main**
255S ❑ **La bibliothèque des idées d'aujourd'hui**
256 ❑ **L'Individu** Secrets de fabrication
257 ❑ **Apprendre par soi-même**
258 ❑ **Le climat fait-il l'histoire ?**
259S ❑ **Psychologie de l'enfant** État des lieux
260 ❑ **Peut-on vivre sans croyances ?**
261 ❑ **Devenir garçon, devenir fille**
262 ❑ **15 questions sur nos origines**
263 ❑ **Éduquer au 21e siècle**
264 ❑ **Les clés de la mémoire**
265 ❑ **L'art de négocier**
266 ❑ **Les grandes questions de notre temps**
267 ❑ **Inégalités**
268 ❑ **La motivation**
269 ❑ **Vieillir, pour ou contre ?**
270S ❑ **La philosophie aujourd'hui**
271 ❑ **La confiance** Un lien fondamental
272 ❑ **Le sport, une philosophie ?**
273 ❑ **Les pouvoirs de l'imaginaire**
274 ❑ **L'enfant et le langage**
275 ❑ **Liberté** Jusqu'où sommes-nous libres ?
276 ❑ **Aimer au 21e siècle**
277S ❑ **25 ans** Numéro anniversaire
278 ❑ **Les lois de la réputation**
279 ❑ **Violence** 15 questions pour comprendre
280 ❑ **Passions** quand la passion nous embarque
281S ❑ **Nature culture** la fin des frontières ?
282 ❑ **Apprendre à coopérer**
283 ❑ **Les nouvelles psychothérapies**
284 ❑ **Le sexe en 69 questions**
285S ❑ **Qu'est-ce qu'une bonne école ?**
286 ❑ **Comment allons-nous travailler demain ?**
287 ❑ **La manipulation**
288S ❑ **Et si on changeait tout ?**
289 ❑ **Les nouveaux visages de la précarité**
290 ❑ **La mondialisation en questions**
291S ❑ **Les troubles de l'enfant**
292 ❑ **Qu'est-ce que le racisme ?**
293 ❑ **L'empathie**
294 ❑ **Nos vies intérieures**
295 ❑ **Les grands mythes de l'histoire de France**
296S ❑ **Comment apprend-on ?**
297 ❑ **La société française**
298 ❑ **Psychologie de l'attention**
299 ❑ **Les livres de l'année**
300S ❑ **Comment va le monde ?**
301 ❑ **Jusqu'où féminiser la langue française ?**

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

SCIENCES HUMAINES

>> Sommaires et commandes
sur www.sciences humaines.com

GRANDS DOSSIERS DES SCIENCES HUMAINES (trimestriel)

Prix unitaire : 7,50 € hors frais de port

1 ❑ L'origine des cultures
2 ❑ La moralisation du monde
3 ❑ Les nouvelles psychologies
4 ❑ France 2006
5 ❑ L'origine des religions
6 ❑ Peut-on changer la société ?
7 ❑ Psychologie
9 ❑ L'origine des sociétés
11 ❑ Entre image et écriture
12 ❑ Malaise au travail
13 ❑ Paroles d'historiens
14 ❑ Idéologies
15 ❑ Les psychothérapies
16 ❑ Les ressorts invisibles de l'économie
17 ❑ Villes mondiales
18 ❑ France 2010
19 ❑ Les pensées vertes
21 ❑ Freud, droit d'inventaire
22 ❑ Consommer
23 ❑ Apprendre à vivre
24 ❑ L'histoire des autres mondes
25 ❑ Affaires criminelles
26 ❑ Guide des cultures pop
27 ❑ Transmettre
28 ❑ L'histoire des troubles mentaux
29 ❑ Un siècle de philosophie
30 ❑ Les penseurs de la société
31 ❑ Histoire des psychothérapies
32 ❑ L'amour un besoin vital
33 ❑ Vers un nouveau monde
34 ❑ L'art de penser
35 ❑ Le bonheur
36 ❑ Changer le travail
37 ❑ Les grands mythes
38 ❑ Innovation et créativité
39 ❑ Élever ses enfants
40 ❑ Villes durables
41 ❑ De la formation au projet de vie
42 ❑ La psychologie aujourd'hui
43 ❑ La philosophie, un art de vivre
44 ❑ Les métamorphoses de la société française
45 ❑ Les grands penseurs de l'éducation
46 ❑ Les grands penseurs du langage
47 ❑ Les âges de la vie
48 ❑ Eurêka ! L'histoire des grandes découvertes
49 ❑ Ces pionnières qui ont fait l'histoire
50 ❑ La psychologie en débats

HORS-SÉRIE DES GRANDS DOSSIERS (hors d'abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés
1 ❑ La guerre des origines à nos jours	12,00 €	7,20 €
2 ❑ La nouvelle histoire des empires	8,50 €	4,50 €
4 ❑ La grande histoire de l'Islam	8,50 €	4,50 €
5 ❑ Les monothéismes	8,50 €	4,50 €
6 ❑ La grande histoire du christianisme	8,50 €	4,50 €

HORS-SÉRIE DE SCIENCES HUMAINES (option d'abonnement)

	non abonnés	abonnés
2 ❑ Comprendre le monde	12,00 €	7,20 €
4 ❑ Femmes, combats et débats	7,90 €	4,50 €
5 ❑ L'école en questions	7,90 €	4,50 €
7 ❑ La grande histoire de la psychologie	8,50 €	4,50 €
8 ❑ Comprendre Claude Lévi-Strauss	8,50 €	4,50 €
9 ❑ Les grands philosophes	8,50 €	4,50 €
10 ❑ Le sexe dans tous ses états	8,50 €	4,50 €
11 ❑ La grande histoire du capitalisme	8,50 €	4,50 €
12 ❑ Une autre histoire des religions	8,50 €	4,50 €
13 ❑ À quoi pensent les philosophes ?	8,50 €	4,50 €
14 ❑ À la découverte du cerveau	8,50 €	4,50 €
15 ❑ L'œuvre de Pierre Bourdieu	8,50 €	4,50 €
16 ❑ La philosophie en quatre questions	9,80 €	4,50 €
17 ❑ De la pensée en Amérique	8,50 €	4,50 €
18 ❑ Edgar Morin	8,50 €	4,50 €
19 ❑ Michel Foucault	8,50 €	4,50 €
20 ❑ Les grands penseurs des sciences humaines	8,50 €	4,50 €
21 ❑ Les grandes idées politiques	8,50 €	4,50 €
22 ❑ Quelle éthique pour notre temps ?	8,50 €	4,50 €

HORS-SÉRIE DE SCIENCES HUMAINES (ancienne formule)

Prix unitaire : 7,50 € hors frais de port

1 ❑ Les nouveaux mondes
3 ❑ Le marché, loi du monde moderne ?
6 ❑ La société française en mouvement
8 ❑ Régions et mondialisation
10 ❑ Qui sont les Français ?
11 ❑ Les métamorphoses du pouvoir
14 ❑ Vers la convergence des sociétés ?
17 ❑ La mondialisation en débat
18 ❑ L'histoire aujourd'hui
19 ❑ La psychologie aujourd'hui
21 ❑ La vie des idées
22 ❑ L'économie repensée
23 ❑ Anthropologie
24 ❑ La dynamique des savoirs
25 ❑ À quoi servent les sciences humaines ?
26 ❑ La France en mutation
28 ❑ Le changement
29 ❑ Les nouveaux visages du capitalisme
31 ❑ Histoire et philosophie des sciences
32 ❑ La société du savoir
33 ❑ Vivre ensemble
34 ❑ Les grandes questions de notre temps
35 ❑ Les sciences de la cognition
37 ❑ L'art
38 ❑ L'abécédaire des sciences humaines
39 ❑ La France en débats
40 ❑ Former, se former, se transformer
41 ❑ La religion
43 ❑ Le monde de l'image
44 ❑ Décider, gérer, réformer
45 ❑ L'enfant
46 ❑ L'exception française
47 ❑ Violences
49 ❑ Sauver la planète ?
50 ❑ France 2005

HORS-SÉRIE PSYCHO (hors abonnement)

Prix unitaire (non abonnés) : 8,50 €
Prix unitaire (abonnés) : 4,50 €
Hors frais de port - 124 pages

HORS-SÉRIE PHILO (hors abonnement)

Prix unitaire (non abonnés) : 8,50 €
Prix unitaire (abonnés) : 4,50 €
Hors frais de port - 160 pages

HORS-SÉRIE HISTOIRE (hors abonnement)

Prix unitaire (non abonnés) : 12 €
Prix unitaire (abonnés) : 8 €
Hors frais de port - 116 pages

LES ESSENTIELS (hors abonnement)

Prix unitaire (non abonnés) : 12 €
Prix unitaire (abonnés) : 8 €
Hors frais de port - 188 pages

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

SCIENCES HUMAINES

❑	**La Bibliothèque idéale des sciences humaines**	416 p	14,70 €
❑	**Le Dictionnaire des sciences humaines**	832 p	19,80 €
❑	**Une Histoire des sciences humaines**	400 p	25,40 €
❑	**Une Histoire des sciences humaines** (Éd. 2012)	320 p	12,70 €
❑	**Cinq siècles de pensée française**	192 p	10,20 €
❑	**Littérature et sciences humaines**	160 p	10,20 €
❑	**Le Dictionnaire des sciences sociales**	464 p	17,00 €
❑	**Histoire et philosophie des sciences**	312 p	12,70 €
❑	**La science en question(s)** Les entretiens d'Auxerre	304 p	22,30 €
❑	**Les Penseurs de la société**	160 p	10,20 €
❑	**Les Sciences humaines.** Panorama des connaissances	480 p	25,40 €
❑	**Les Grands penseurs des sciences humaines**	224 p	12,70 €
❑	**Les Grands mythes** Nouveauté	176 p	12,70 €

SCIENCES SOCIALES

❑	**Pierre Bourdieu,** son œuvre, son héritage	128 p	10,20 €
❑	**La Culture,** de l'universel au particulier	384 p	23,40 €
❑	**Familles,** permanence et métamorphoses	336 p	23,40 €
❑	**Identités,** l'individu, le groupe, la société N^lle^ édition	352 p	25,40 €
❑	**L'Individu contemporain,** regards sociologiques	256 p	25,40 €
❑	**L'Intelligence de l'enfant,** l'empreinte du social	304 p	22,30 €
❑	**La Religion,** unité et diversité	368 p	25,40 €
❑	**Les Sciences sociales en mutation**	640 p	29,40 €
❑	**La Sociologie.** Histoire, idées, courants	256 p	12,70 €
❑	**Le Travail sous tensions**	128 p	10,20 €
❑	**La Santé,** un enjeu de société	352 p	25,40 €
❑	**Violence(s) et société aujourd'hui**	256 p	12,70 €
❑	**La parenté en question(s)**	236 p	12,70 €
❑	**La reconnaissance**	128 p	10,20 €
❑	**Le sexe d'hier à aujourd'hui**	248 p	16,00 €
❑	**La révolution végétarienne**	160 p	12,00 €
❑	**Au cœur des autres**	160 p	12,00 €
❑	**Quotidien heureux d'un père et de son bébé**	144 p	12,00 €
❑	**L'école française de socioanthropologie**	304 p	19,00 €
❑	**L'Amour**	320 p	22,00 €
❑	**La Famille aujourd'hui** Nouveauté	200 p	12,70 €
❑	**Les Solidarités** Les entretiens d'Auxerre Nouveauté	288 p	23,00 €
❑	**Travail, guide de survie** Nouveauté	208 p	17,00 €

COMMUNICATION/INFORMATION/ORGANISATIONS

❑	**La Communication.** État des savoirs N^lle^ éd.	386 p	25,40 €
❑	**Les Organisations.** État des savoirs N^lle^ édition	464 p	25,40 €
❑	**Le Management.** Fondements et renouvellements	360 p	25,40 €
❑	**La Société numérique en question(s)**	128 p	10,20 €
❑	**L'Entreprise**	344 p	22,00 €
❑	**Mensonges et vérités.** Les entretiens d'Auxerre	288 p	23,00 €

HISTOIRE/ÉCONOMIE/GÉOPOLITIQUE

❑	**L'Économie repensée**	400 p	23,40 €
❑	**Géopolitique de l'alimentation** (Édition 2012)	128 p	10,20 €
❑	**Histoire Globale.** Un autre regard sur le monde	288 p	25,40 €
❑	**Une histoire du monde Global**	352 p	25,40 €
❑	**La Mondialisation.** Émergences et fragmentations	168 p	10,20 €
❑	**La Planète disneylandisée.** Pour un tourisme responsable	312 p	15,00 €
❑	**Le Pouvoir.** Concepts, Lieux, Dynamiques Nouveauté	352 p	25,40 €
❑	**L'Argent.** Les entretiens d'Auxerre	256 p	22,30 €
❑	**Se Nourrir.** Les entretiens d'Auxerre	288 p	22,30 €
❑	**Le Peuple existe-t-il ?** Les entretiens d'Auxerre	288 p	22,30 €
❑	**La Démocratie**	352 p	25,40 €
❑	**Paix et guerres au XXI^e^ siècle**	160 p	10,20 €
❑	**Rendre (la) justice.** Les entretiens d'Auxerre	288 p	22,30 €
❑	**La cinquième république**	416 p	19,00 €
❑	**La guerre,** des origines à nos jours	272 p	19,00 €
❑	**Dix questions sur le capitalisme aujourd'hui**	224 p	12,70 €
❑	**L'Afrique est-elle si bien partie ?**	288 p	19,50 €
❑	**Le dictionnaire du développement durable**	504 p	18,50 €
❑	**L'Avenir.** Les entretiens d'Auxerre	280 p	23,00 €
❑	**L'Aventure occidentale** Nouveauté	160 p	15,00 €
❑	**Le Dictionnaire encyclopédique du développement durable** Nouveauté	720 p	19,50 €
❑	**Les Grandes idées politiques** Nouveauté	176 p	12,70 €
❑	**Nations et nationalisme** Nouveauté	288 p	17,00 €

ÉDUCATION ET FORMATION

❑	**Éduquer et Former.** Nouveauté	496 p	25,40 €
❑	**Nos Enfants.** Les Entretiens d'Auxerre	296 p	22,30 €
❑	**Une Histoire de l'éducation et de la formation**	288 p	22,30 €
❑	**Lire et Écrire**	336 p	22,30 €
❑	**Les Mutations de l'école**	288 p	22,30 €
❑	**À la découverte de la lecture**	192 p	15,20 €
❑	**Le Guide du jeune enseignant** N^lle^ édition	312 p	17,50 €
❑	**Apprendre** Pourquoi ? comment ?	160 p	10,20 €
❑	**Journal intime d'un collège**	256 p	17,00 €
❑	**L'Art d'éduquer ses enfants** Nouveauté	336 p	22,00 €
❑	**Les Grands penseurs de l'éducation** Nouveauté	160 p	12,70 €

PHILOSOPHIE/PSYCHOLOGIE/SCIENCES COGNITIVES

❑	**Le Cerveau et la Pensée** N^lle^ édition	480 p	25,40 €
❑	**Comment Homo est devenu sapiens**	320 p	25,40 €
❑	**L'Homme, cet étrange animal**	408 p	15,00 €
❑	**Les Humains mode d'emploi**	256 p	15,20 €
❑	**L'Intelligence de l'enfant**	256 p	12,70 €
❑	**Le Langage.** Nature, histoire et usage	352 p	23,40 €
❑	**Le Moi.** Du normal au pathologique	384 p	23,40 €
❑	**Philosophies de notre temps**	376 p	23,40 €
❑	**La Psychanalyse.** Points de vue pluriels	336 p	25,40 €
❑	**La Psychologie**	256 p	12,70 €
❑	**Qu'est-ce que l'adolescence ?**	256 p	12,70 €
❑	**Le Langage**	256 p	12,70 €
❑	**Abécédaire scientifique pour les curieux, vol. 2**	288 p	17,30 €
❑	**Philosophies et pensées de notre temps**	192 p	10,20 €
❑	**Les patients de Freud.** Destins	128 p	14,20 €
❑	**Histoire de la psychologie**	256 p	12,70 €
❑	**Philosophie.** Auteurs et thèmes	256 p	12,70 €
❑	**Initiation à l'étude du sens**	256 p	16,00 €
❑	**La morale**	400 p	25,40 €
❑	**La fabrique des folies**	360 p	16,00 €
❑	**Pensées rebelles.** Foucault, Derrida, Deleuze	192 p	10,20 €
❑	**Jung et les archétypes**	456 p	19,00 €
❑	**Masculin - Féminin - Pluriel**	288 p	19,00 €
❑	**Les clés du langage.** Nature, Origine, Apprentissage	128 p	10,20 €
❑	**L'enfant et le monde**	128 p	10,20 €
❑	**Le changement personnel**	288 p	19,00 €
❑	**Un fœtus mal léché**	168 p	15,00 €
❑	**Révolution dans nos origines**	288 p	19,00 €
❑	**Freud et la psychanalyse**	168 p	10,20 €
❑	**Après quoi tu cours ?**	184 p	17,00 €
❑	**Éthique et Sport**	184 p	17,00 €
❑	**Troubles mentaux et psychothérapies**	256 p	13,00 €
❑	**Foucault** Nouveauté	176 p	10,20 €
❑	**La Motivation** Nouveauté	128 p	10,20 €
❑	**La Psychologie aujourd'hui** Nouveauté	192 p	12,70 €
❑	**La Philosophie, un art de vivre** Nouveauté	272 p	22,00 €
❑	**La Genèse du langage et des langues** Nouveauté	288 p	22,00 €
❑	**Les Troubles de l'enfant** Nouveauté	128 p	12,70 €

Cochez la case devant chaque livre commandé

Nb. de livres : Total Livres : €

Reporter le total « Livres » sur le bon de commande général au verso et joindre à votre règlement le recto et le verso de cette page.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

SCIENCES HUMAINES

BON DE COMMANDE

5 magazines achetés, le 6e offert

1 MAGAZINES ET RELIURE Sciences Humaines

SCIENCES HUMAINES (mensuel) — Prix Unit. — Quant. — soit
Inscrire les numéros commandés
5,50 € x ____ = ____

GRANDS DOSSIERS (trimestriel) — Prix Unit. — Quant. — soit
Inscrire les numéros commandés
7,50 € x ____ = ____

HORS-SÉRIE des Grands Dossiers — Prix Unit. — Quant. — soit
(abonné, indiquez votre n° ci-dessous)
N° ____
€ x ____ = ____

HORS-SÉRIE de Sciences Humaines — Prix Unit. — Quant. — soit
(abonné, indiquez votre n° ci-dessous)
N° ____
€ x ____ = ____

HORS-SÉRIES (ancienne formule) — Prix Unit. — Quant. — soit
Inscrire les numéros commandés
7,50 € x ____ = ____

GUIDES — Prix Unit. — Quant. — soit
(abonné, indiquez votre n° ci-dessous)
N° ____
€ x ____ = ____

RELIURE — Prix Unit. — Quant. — soit
Cette reliure peut contenir 15 numéros
14 € x ____ = ____

2 LIVRES des Éditions Sciences Humaines

Report du bon de commande livres qui figure au recto de cette page.

Nb. de livres : ____ Total Livres : ____ €

N'oubliez pas de joindre le recto et verso de cette page si votre commande comporte des livres.

3 CALCUL DE VOS FRAIS DE PORT

	Magazines seuls	Livres ou reliures	Magazines + livres
France	3,00 €	3,00 €	3,00 €
Europe, Afrique, Dom-Tom	5,00 €	9,70 €	9,70 €
Amérique, Asie, Océanie	7,50 €	13,00 €	13,00 €

GAGNEZ DU TEMPS !
Commandez par téléphone **03 86 72 07 00**
PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE **CODE ESS18**
ou sur **www.scienceshumaines.com**

TOTAL DE MA COMMANDE

1 Total Magazines + reliure Sciences Humaines ..... €
2 Total livres ..... €
3 Frais de ports ..... €

MONTANT TOTAL ____ €

BON DE COMMANDE ET RÈGLEMENT À RETOURNER À **SCIENCES HUMAINES - BP 256 - 89004 AUXERRE**

Adresse de livraison **(écrire en lettres capitales)**

☐ Mme ☐ M.

NOM .....
PRÉNOM .....
ADRESSE .....
.....
CODE POSTAL ..... PAYS .....
VILLE .....
TÉL ..... FAX .....
PROFESSION .....
E-MAIL .....

☐ Je désire recevoir une facture acquittée

Paiement

Ci-joint mon règlement de ____ € par :

☐ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de « Sciences Humaines »
☐ Virement CCP N° 0522594 A 025 à Dijon

☐ C.B. n° ____
Expire le : ____ Cryptogramme ____
(3 derniers chiffres verso CB)

Date et signature obligatoires :

ESS18

Conformément à la loi « Informatique et libertés » du 6/01/78, vous pouvez accéder aux données vous concernant, les rectifier, et vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés, en nous écrivant.

Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018

SCIENCES HUMAINES

Comprendre *l'humain* et *la société*

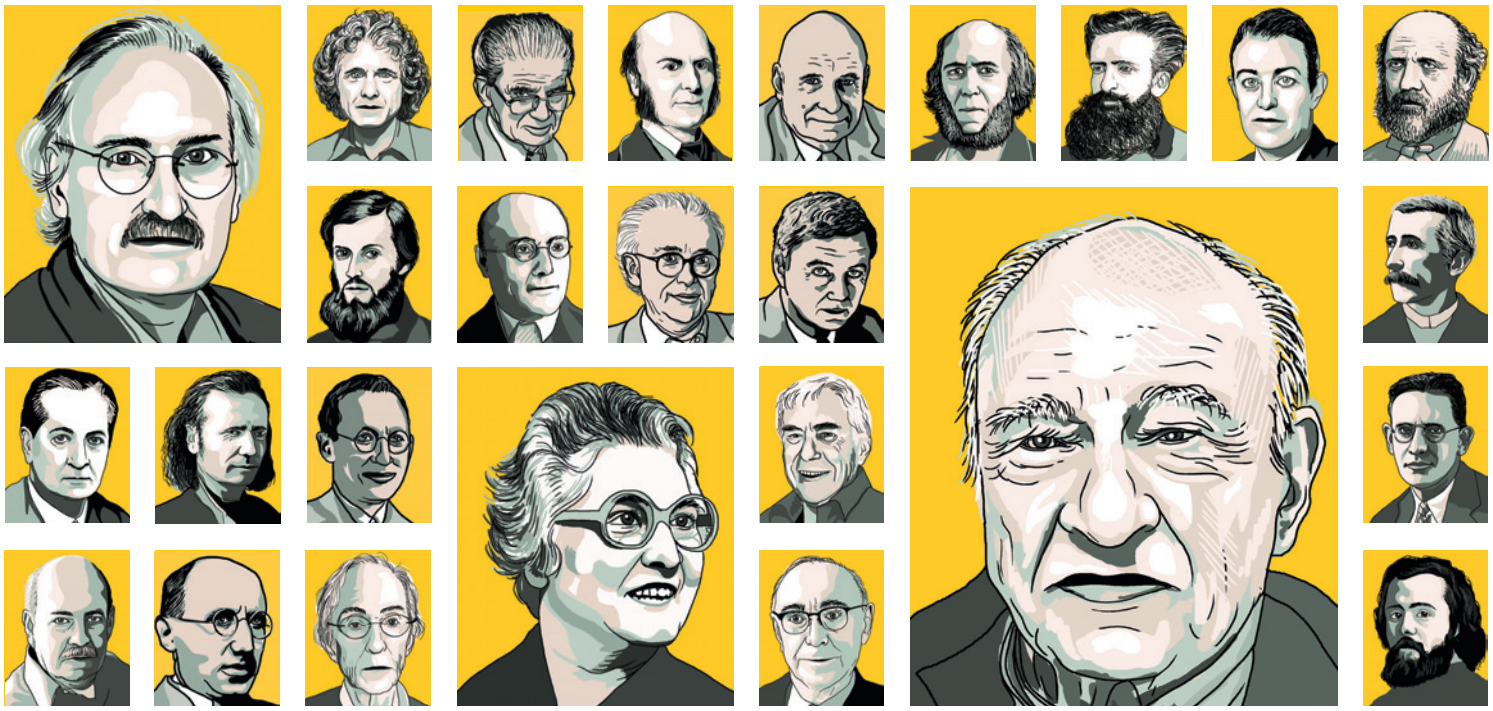
L'HISTOIRE DES RELIGIONS EST UNE SCIENCE HUMAINE

Les monothéismes
88 pages - Prix 8,50 €

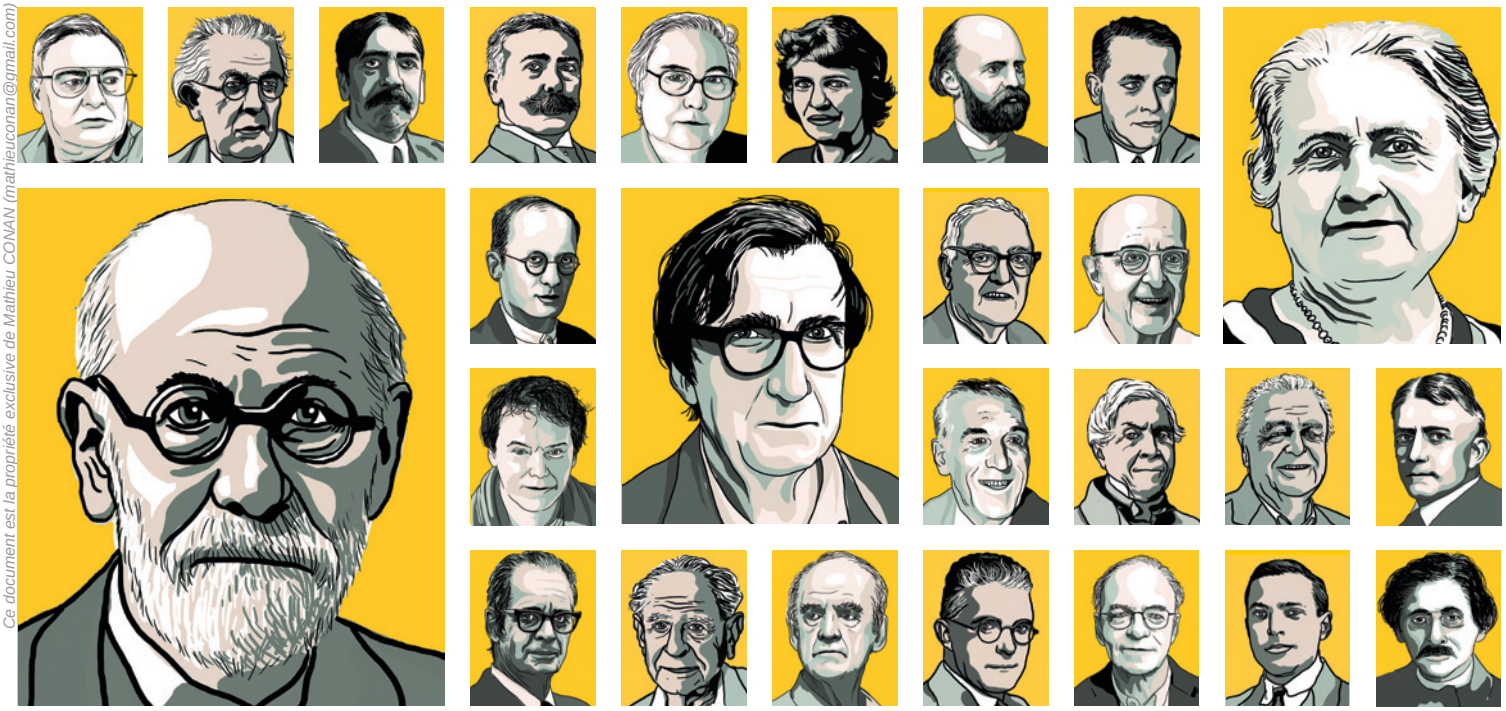
La grande histoire du christianisme
116 pages - Prix 8,50 €

La grande histoire de l'Islam
116 pages - Prix 8,50 €

Bon de commande page 170 ou par téléphone au 03 86 72 07 00 ou sur www.scienceshumaines.com



PIERRE **BOURDIEU** • KARL **MARX** • EDGAR **MORIN**
HANNAH **ARENDT** • CLAUDE **LÉVI-STRAUSS** • SIGMUND **FREUD**
MICHEL **FOUCAULT** • SIMONE **DE BEAUVOIR** • FRIEDRICH **NIETZSCHE**
MARIA **MONTESSORI** • AXEL **HONNETH** • ÉMILE **DURKHEIM** • JOHN M. **KEYNES**
MAX **WEBER** • JEAN **PIAGET** • JOSEPH **SCHUMPETER** • FRANÇOISE **DOLTO** • CARL **SCHMITT** • MARGARET **MEAD**
FERDINAND **DE SAUSSURE** • CHARLES **DARWIN** • ALEXIS **DE TOCQUEVILLE** • ADAM **SMITH** • GUSTAVE **LE BON** • MAURICE **MERLEAU-PONTY**
GEORGES **SIMMEL** • EDMUND **HUSSERL** • ALAIN **TOURAINE** • BRUNO **LATOUR** • SASKIA **SASSEN** • JÜRGEN **HABERMAS** • JUDITH **BUTLER** • ...



Ce document est la propriété exclusive de Mathieu CONAN (mathieuconan@gmail.com) - 07-08-2018